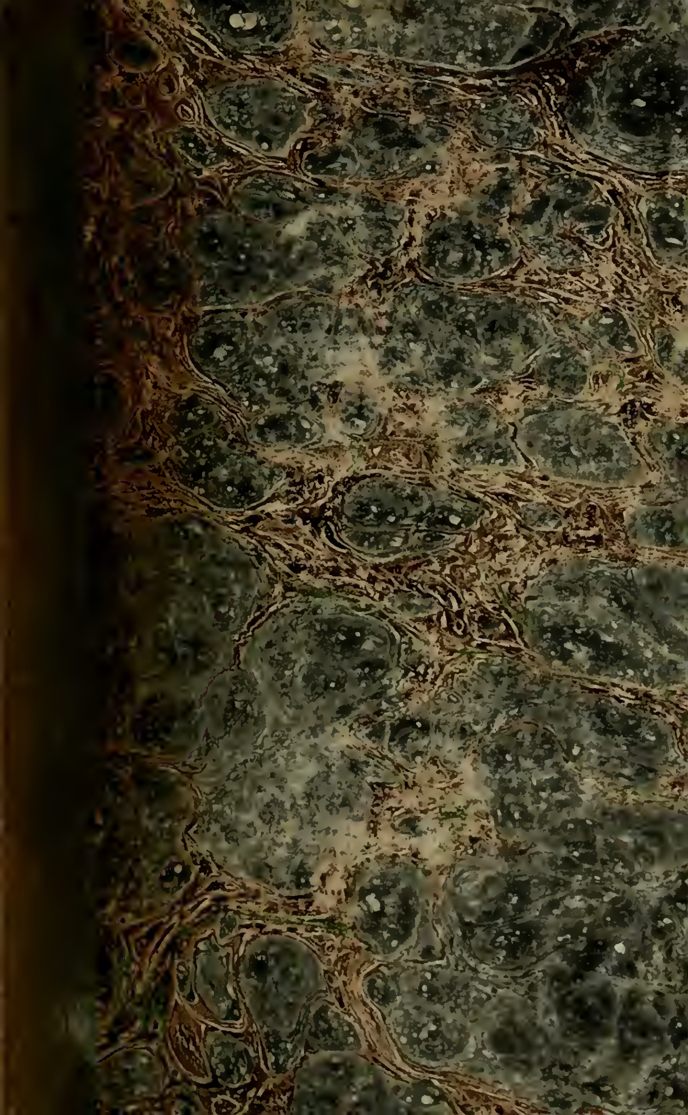



VITAM
IMPENDERE
VERO.





# ŒUVRES

COMPLETTES

DE J. J. ROUSSEAU.

# ŒUVRES

COMPLETTES

DE J. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENÈVE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME DIX-HUITIÈME.

A PARIS,

chez Bélin, Libraire, rue St. Jacques, n°. 26.
Caille, rue de la Harpe, n° 150.
Grégoire, rue du Coq St. Honoré.
Volland, quai des Augustins, n°. 25.

1793.

# LES
# CONFESSIONS
# DE
# DE J. J. ROUSSEAU.

# LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

## LIVRE HUITIÈME.

J'AI dû faire une pause à la fin du précédent livre. Avec celui-ci commence dans sa première origine la longue chaîne de mes malheurs.

Ayant vécu dans deux des plus brillantes maisons de Paris, je n'avais pas laissé, malgré mon peu d'entregent, d'y faire quelques connaissances. J'avais fait entr'autres chez Mme. *Dupin* celle du jeune prince héréditaire de *Saxe-Gotha*, et du baron de *Thun* son gouverneur. J'avais fait chez M. de *la Poplinière* celle de M. *Seguy*, ami du baron de *Thun*, et connu dans le monde littéraire par sa belle édition de *Rousseau*. Le baron

nous invita, M. *Segny* et moi, d'aller passer un jour ou deux à Fontenai-sous-Bois, où le prince avait une maison. Nous y fûmes. En passant devant Vincennes, je sentis à la vue du donjon un déchirement de cœur dont le baron remarqua l'effet sur mon visage. A souper le prince parla de la détention de *Diderot*. Le baron, pour me faire parler, accusa le prisonnier d'imprudence : j'en mis dans la manière impétueuse dont je le défendis. L'on pardonna cet excès de zèle à celui qu'inspire un ami malheureux, et l'on parla d'autre chose. Il y avait là deux allemands attachés au prince. L'un appelé M. *Klupffel*, homme de beaucoup d'esprit, était son chapelain et ensuite son gouverneur, après avoir supplanté le baron : l'autre était un jeune homme appelé M. *Grimm*, qui lui servait de lecteur en attendant qu'il trouvât quelque place, et dont l'équipage très-mince annonçait le pressant besoin de la trouver. Dès ce même soir *Klupffel* et moi commençâmes une liaison qui bientôt devint amitié. Celle avec le sieur *Grimm* n'alla pas tout-à-fait si vîte ; il ne se mettait guère en avant, bien éloigné de ce ton avantageux que la prospérité lui donna dans la suite. Le lende-

main à dîner l'on parla de musique ; il en parla bien. Je fus transporté d'aise en apprenant qu'il accompagnait du clavecin. Après le dîner on fit apporter de la musique. Nous musicâmes tout le jour au clavecin du prince, et ainsi commença cette amitié qui d'abord me fut si douce, enfin si funeste, et dont j'aurai tant à parler désormais.

En revenant à Paris, j'y appris l'agréable nouvelle que *Diderot* était sorti du donjon, et qu'on lui avait donné le château et le parc de Vincennes pour prison sur sa parole, avec permission d'y voir ses amis. Qu'il me fut dur de n'y pouvoir courir à l'instant même ! mais retenu deux ou trois jours chez Mme. *Dupin* par des soins indispensables, après trois ou quatre siècles d'impatience, je volai dans les bras de mon ami. Moment inexprimable ! Il n'était pas seul ; d'*Alembert* et le trésorier de la Sainte-Chapelle étaient avec lui. En entrant je ne vis que lui, et je ne fis qu'un saut, qu'un cri ; je collai mon visage sur le sien, je le serrai étroitement sans lui parler autrement que par mes pleurs et par mes sanglots ; j'étouffais de tendresse et de joie. Son premier mouvement, sorti de mes bras, fut de se tourner vers l'ecclésiastique, et de

lui dire : vous voyez, Monsieur, comment m'aiment mes amis.

Tout entier à mon émotion, je ne réfléchis pas alors à cette manière d'en tirer avantage. Mais en y pensant quelquefois depuis ce temps-là, j'ai toujours jugé qu'à la place de *Diderot*, ce n'eût pas été la première idée qui me serait venue.

Je le trouvai très-affecté de sa prison. Le donjon lui avait fait une impression terrible; et quoiqu'il fût fort agréablement au château, et maître de ses promenades dans un parc qui n'est pas même fermé de murs, il avait besoin de la société de ses amis pour ne pas se livrer à son humeur noire. Comme j'étais assurément celui qui compatissait le plus à sa peine, je crus être aussi celui dont la vue lui serait la plus consolante; et tous les deux jours au plus tard, malgré des occupations très-exigeantes, j'allais, soit seul, soit avec sa femme, passer avec lui les après-midi.

Cette année 1749, l'été fut d'une chaleur excessive. On compte deux lieues de Paris à Vincennes. Peu en état de payer des fiacres, à deux heures après midi, j'allais à pied quand j'étais seul, et j'allais vîte pour arriver plutôt. Les arbres de la route toujours élagués, à la

mode du pays, ne donnaient presque aucune ombre ; et souvent rendu de chaleur et de fatigue, je m'étendais par terre, n'en pouvant plus. Je m'avisai, pour modérer mon pas, de prendre quelque livre. Je pris un jour le mercure de France ; et tout en marchant et le parcourant, je tombai sur cette question proposée par l'académie de Dijon pour le prix de l'année suivante : *Si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs ?*

A l'instant de cette lecture, je vis un autre univers, et je devins un autre homme. Quoique j'aie un souvenir vif de l'impression que j'en reçus, les détails m'en sont échappés depuis que je les ai déposés dans une de mes quatre lettres à M. de *Malesherbes*. C'est une des singularités de ma mémoire qui mérite d'être dite. Quand elle me sert, ce n'est qu'autant que je me suis reposé sur elle ; si-tôt que j'en confie le dépôt au papier, elle m'abandonne ; et dès qu'une fois j'ai écrit une chose, je ne m'en souviens plus du tout. Cette singularité me suit jusque dans la musique. Avant de l'apprendre, je savais par cœur des multitudes de chansons : si-tôt que j'ai su chanter des airs notés, je n'en ai pu retenir

aucun, et je doute que de ceux que j'ai le plus aimés, j'en pusse aujourd'hui redire un seul tout entier.

Ce que je me rappelle bien distinctement dans cette occasion, c'est qu'arrivant à Vincennes, j'étais dans une agitation qui tenait du délire. *Diderot* l'apperçut ; je lui en dis la cause, et je lui lus la prosopopée de *Fabricius*, écrite en crayon sous un chêne. Il m'exhorta de donner l'essor à mes idées, et de concourir au prix. Je le fis ; et dès cet instant, je fus perdu. Tout le reste de ma vie et de mes malheurs fut l'effet inévitable de cet instant d'égarement.

Mes sentimens se montèrent avec la plus inconcevable rapidité au ton de mes idées. Toutes mes petites passions furent étouffées par l'enthousiasme de la vérité, de la liberté, de la vertu ; et ce qu'il y a de plus étonnant, est que cette effervescence se soutint dans mon cœur durant plus de quatre ou cinq ans, à un aussi haut degré peut-être qu'elle ait jamais été dans le cœur d'aucun autre homme. Je travaillai ce discours d'une manière bien singulière, et que j'ai presque toujours suivie dans mes autres ouvrages. Je lui consacrais les insomnies de mes nuits. Je méditais dans mon lit les yeux

fermés, et je tournais et retournais mes périodes dans ma tête avec des peines incroyables ; puis quand j'étais parvenu à en être content, je les déposais dans ma mémoire jusqu'à ce que je pusse les mettre sur le papier : mais le temps de me lever et de m'habiller me fesait tout perdre ; et quand je m'étais mis à mon papier, il ne me venait presque plus rien de ce que j'avais composé. Je m'avisai de prendre pour secrétaire Mme. le *Vasseur*. Je l'avais logée avec sa fille et son mari plus près de moi, et c'était elle qui, pour m'épargner un domestique, venait tous les matins allumer mon feu et faire mon petit service. A son arrivée je lui dictais de mon lit mon travail de la nuit ; et cette pratique que j'ai long-temps suivie, m'a sauvé bien des oublis.

Quand ce discours fut fait, je le montrai à *Diderot* qui en fut content, et m'indiqua quelques corrections. Cependant cet ouvrage plein de chaleur et de force, manque absolument de logique et d'ordre : de tous ceux qui sont sortis de ma plume, c'est le plus faible de raisonnement, et le plus pauvre de nombre et d'harmonie ; mais avec quelque talent qu'on puisse être né, l'art d'écrire ne s'apprend pas tout d'un coup.

Je fis partir cette pièce sans en parler à personne autre, si ce n'est, je pense, à *Grimm*, avec lequel, depuis son entrée chez le comte de *Friese*, je commençais à vivre dans la plus grande intimité. Il avait un clavecin qui nous servait de point de réunion, et autour duquel je passais avec lui tous les momens que j'avais de libres, à chanter des airs italiens et des barcaroles sans trève et sans relâche du matin au soir, ou plutôt du soir au matin; et si-tôt qu'on ne me trouvait pas chez Mme. *Dupin*, on était sûr de me trouver chez M. *Grimm*, ou du moins avec lui, soit à la promenade, soit au spectacle. Je cessai d'aller à la comédie italienne où j'avais mes entrées, mais qu'il n'aimait pas, pour aller avec lui, en payant, à la comédie française dont il était passionné. Enfin un attrait si puissant me liait à ce jeune homme; et j'en devins tellement inséparable, que la pauvre tante elle-même en était négligée, c'est-à-dire, que je la voyais moins; car jamais un moment de ma vie mon attachement pour elle ne s'est affaibli.

Cette impossibilité de partager à mes inclinations le peu de temps que j'avais de libre, renouvela plus vivement que jamais le désir

que j'avais depuis long-temps de ne faire qu'un ménage avec *Thérèse*; mais l'embarras de sa nombreuse famille, et sur-tout le défaut d'argent pour acheter des meubles, m'avait jusqu'alors retenu. L'occasion de faire un effort se présenta, et j'en profitai. M. de *Francueil* et Mme. *Dupin* sentant bien que huit à neuf cents francs par an ne pouvaient me suffire, portèrent de leur propre mouvement mon honoraire annuel jusqu'à cinquante louis; et de plus Mme. *Dupin* apprenant que je cherchais à me mettre dans mes meubles, m'aida de quelques secours pour cela : avec les meubles qu'avait déjà *Thérèse*, nous mîmes tout en commun; et ayant loué un petit appartement à l'hôtel de Languedoc, rue de Grenelle-Saint-Honoré, chez de très-bonnes gens, nous nous y arrangeâmes comme nous pûmes, et nous y avons demeuré paisiblement et agréablement pendant sept ans, jusqu'à mon délogement pour l'Hermitage.

Le père de *Thérèse* était un vieux bon homme très-doux, qui craignait extrêmement sa femme, et qui lui avait donné pour cela le surnom de lieutenant criminel, que *Grimm*, par plaisanterie, transporta dans la suite à

la fille. Mme. le *Vasseur* ne manquait pas d'esprit, c'est-à-dire, d'adresse et d'airs du grand monde ; mais elle avait un patelinage mystérieux qui m'était insupportable, donnant d'assez mauvais conseils à sa fille, cherchant à la rendre dissimulée avec moi, et cajolant séparément mes amis aux dépens les uns des autres et aux miens ; du reste assez bonne mère, parce qu'elle trouvait son compte à l'être ; et couvrant les fautes de sa fille, parce qu'elle en profitait. Cette femme que je comblais d'attentions, de soins, de petits cadeaux, et dont j'avais extrêmement à cœur de me faire aimer, était, par l'impossibilité que j'éprouvais d'y parvenir, la seule cause de peine que j'eusse dans mon petit ménage ; et du reste, je puis dire avoir goûté durant ces six ou sept ans, le plus parfait bonheur domestique que la faiblesse humaine puisse comporter. Le cœur de ma *Thérèse* était celui d'un ange ; notre attachement croissait avec notre intimité, et nous sentions davantage de jour en jour combien nous étions faits l'un pour l'autre. Si nos plaisirs pouvaient se décrire, ils feraient rire par leur simplicité. Nos promenades tête-à-tête hors de la ville, où je dépensais magnifiquement huit ou dix

sols à quelques guinguettes ; nos petits soupés à la croisée de ma fenêtre, assis en vis-à-vis sur deux petites chaises posées sur une malle qui tenait la largeur de l'embrasure. Dans cette situation la fenêtre nous servait de table ; nous respirions l'air, nous pouvions voir les environs, les passans ; et, quoiqu'au quatrième étage, plonger dans la rue tout en mangeant.

Qui décrira, qui sentira les charmes de ces repas, composés pour tout mets d'un quartier de gros pain, de quelques cerises, d'un petit morceau de fromage et d'un demi-setier de vin que nous buvions à nous deux ? Amitié, confiance, intimité, douceur d'ame, que vos assaisonnemens sont délicieux ! Quelquefois nous restions là jusqu'à minuit sans y songer et sans nous douter de l'heure, si la vieille maman ne nous en eût avertis. Mais laissons ces détails qui paraîtront insipides ou risibles : je l'ai toujours dit et senti, la véritable jouissance ne se décrit point.

J'en eus à-peu-près dans le même-temps une plus grossière, la dernière de cette espèce que j'aie eu à me reprocher. J'ai dit que le ministre *Klupffell* était aimable ; mes liaisons avec lui n'étaient guère moins étroites

qu'avec *Grimm*, et devinrent aussi familières; ils mangeaient quelquefois chez moi. Ces repas, un peu plus que simples, étaient égayés par les fines et folles polissonneries de *Klupffell*, et par les plaisans germanismes de *Grimm*, qui n'était pas encore devenu puriste.

La sensualité ne présidait pas à nos petites orgies, mais la joie y suppléait, et nous nous trouvions si bien ensemble, que nous ne pouvions plus nous quitter. *Klupffell* avait mis dans ses meubles une petite fille qui ne laissait pas d'être à tout le monde, parce qu'il ne pouvait l'entretenir à lui seul. Un soir, en entrant au café, nous le trouvâmes qui en sortait pour aller souper avec elle. Nous le raillâmes; il s'en vengea galamment en nous mettant du même souper, et puis nous raillant à son tour. Cette pauvre créature me parut d'un assez bon naturel, très-douce et peu faite à son métier, auquel une sorcière qu'elle avait avec elle, la stylait de son mieux. Les propos et le vin nous égayèrent au point que nous nous oubliâmes. Le bon *Klupffell* ne voulut pas faire ses honneurs à demi, et nous passâmes tous trois successivement dans la chambre voisine avec

la pauvre petite, qui ne savait si elle devait rire ou pleurer. *Grimm* a toujours affirmé qu'il ne l'avait pas touchée : c'était donc pour s'amuser à nous impatienter qu'il resta si long-temps avec elle ; et s'il s'en abstint, il est peu probable que ce fut par scrupule, puisqu'avant d'entrer chez le comte de *Friese*, il logeait chez des filles au même quartier Saint-Roch.

Je sortis de la rue des Moineaux où logeait cette fille, aussi honteux que *Saint-Preux* sortit de la maison où on l'avait enivré, et je me rappelai bien mon histoire en écrivant la sienne. *Thérèse* s'apperçut à quelque signe, et sur-tout à mon air confus, que j'avais quelque reproche à me faire. J'en allégeai le poids par ma franche et prompte confession. Je fis bien ; car dès le lendemain *Grimm* vint en triomphe lui raconter mon forfait en l'aggravant ; et depuis lors il n'a jamais manqué de lui en rappeler malignement le souvenir : en cela d'autant plus coupable que, l'ayant mis librement et volontairement dans ma confidence, j'avais droit d'attendre de lui qu'il ne m'en ferait pas repentir. Jamais je ne sentis mieux qu'en cette occasion la bonté de cœur de ma *Thérèse* ; car elle fut

plus choquée du procédé de *Grimm* qu'offensée de mon infidélité, et je n'essuyai de sa part que des reproches touchans et tendres, dans lesquels je n'apperçus jamais la moindre trace de dépit.

La simplicité d'esprit de cette excellente fille égalait sa bonté de cœur, c'est tout dire; mais un exemple qui se présente, mérite pourtant d'être ajouté. Je lui avais dit que *Klupffell* était ministre et chapelain du prince de *Saxe-Gotha*. Un ministre était pour elle un homme si singulier, que, confondant comiquement les idées les plus disparates, elle s'avisa de prendre *Klupffell* pour le pape. Je la crus folle la première fois qu'elle me dit, comme je rentrais, que le pape m'était venu voir. Je la fis expliquer, et je n'eus rien de plus pressé que d'aller conter cette histoire à *Grimm* et à *Klupffell*, à qui le nom de pape en resta parmi nous. Nous donnâmes à la fille de la rue des Moineaux le nom de *Papesse Jeanne*. C'étaient des rires inextinguibles; nous étouffions. Ceux qui dans une lettre qu'il leur a plu de m'attribuer, m'ont fait dire que je n'avais ri que deux fois en ma vie, ne m'ont pas connu dans ce temps-là,

ni

ni dans ma jeunesse ; car assurément cette idée n'aurait jamais pu leur venir.

L'année suivante 1750, comme je ne songeais plus à mon discours, j'appris qu'il avait remporté le prix à Dijon. Cette nouvelle réveilla toutes les idées qui me l'avaient dicté, les anima d'une nouvelle force, et acheva de mettre en fermentation dans mon cœur ce premier levain d'héroïsme et de vertu, que mon père et ma patrie et *Plutarque* y avaient mis dans mon enfance. Je ne trouvai plus rien de grand et de beau que d'être libre et vertueux, au-dessus de la fortune et de l'opinion, et de se suffire à soi-même. Quoique la mauvaise honte et la crainte des sifflets m'empêchassent de me conduire d'abord sur ces principes, et de rompre brusquement en visière aux maximes de mon siècle, j'en eus dès-lors la volonté décidée, et je ne tardai à l'exécuter qu'autant de temps qu'il en fallait aux contradictions pour l'irriter et la rendre triomphante.

Tandis que je philosophais sur les devoirs de l'homme, un évènement vint me faire mieux réfléchir sur les miens. *Thérèse* devint grosse pour la troisième fois. Trop sincère avec moi, trop fier en dedans pour vouloir

démentir mes principes par mes œuvres, je me mis à examiner la destination de mes enfans, et mes liaisons avec leur mère sur les lois de la nature, de la justice et de la raison, et sur celles de cette religion pure, sainte, éternelle comme son auteur, que les hommes ont souillée en feignant de vouloir la purifier, et dont ils n'ont plus fait, par leurs formules, qu'une religion de mots, vu qu'il en coûte peu de prescrire l'impossible, quand on se dispense de le pratiquer.

Si je me trompai dans mes résultats, rien n'est plus étonnant que la sécurité d'ame avec laquelle je m'y livrai. Si j'étais de ces hommes mal nés, sourds à la douce voix de la nature, au dedans desquels aucun vrai sentiment de justice et d'humanité ne germa jamais, cet endurcissement serait tout simple. Mais cette chaleur de cœur, cette sensibilité si vive, cette facilité à former des attachemens; cette force avec laquelle ils me subjuguent; ces déchiremens cruels quand il les faut rompre; cette bienveillance innée pour mes semblables; cet amour ardent du grand, du vrai, du beau, du juste; cette horreur du mal en tout genre; cette impossibilité de haïr, de nuire et même de le vouloir; cet attendrissement,

cette vive et douce émotion que je sens à l'aspect de tout ce qui est vertueux, généreux, aimable ; tout cela peut-il jamais s'accorder dans la même ame avec la dépravation qui fait fouler aux pieds sans scrupule le plus doux des devoirs ? Non, je le sens et le dis hautement ; cela n'est pas possible. Jamais un seul instant de sa vie *J. J.* n'a pu être un homme sans sentiment, sans entrailles, un père dénaturé. J'ai pu me tromper, mais non m'endurcir. Si je disais mes raisons, j'en dirais trop. Puisqu'elles ont pu me séduire, elles en séduiraient bien d'autres. Je ne veux pas exposer les jeunes gens qui pourraient me lire à se laisser abuser par la même erreur. Je me contenterai de dire qu'elle fut telle, qu'en livrant mes enfans à l'éducation publique, faute de pouvoir les élever moi-même, en les destinant à devenir ouvriers et paysans, plutôt qu'aventuriers et coureurs de fortunes, je crus faire un acte de citoyen et de père, et je me regardai comme un membre de la république de *Platon*. Plus d'une fois depuis lors les regrets de mon cœur m'ont appris que je m'étais trompé ; mais loin que ma raison m'ait donné le même avertissement, j'ai souvent béni le ciel de les avoir garantis

par-là du sort de leur père, et de celui qui les menaçait quand j'aurais été forcé de les abandonner. Si je les avais laissés à Mme. d'*Epinay* ou à Mme. de *Luxembourg*, qui, soit par amitié, soit par générosité, soit par quelque autre motif, ont voulu s'en charger dans la suite, auraient-ils été plus heureux? auraient-ils été élevés du moins en honnêtes gens? Je l'ignore; mais je suis sûr qu'on les aurait portés à haïr, peut-être à trahir leurs parens: il vaut mieux cent fois qu'ils ne les aient point connus.

Mon troisième enfant fut donc mis aux enfans-trouvés, ainsi que les premiers, et il en fut de même des deux suivans; car j'en ai eu cinq en tout. Cet arrangement me parut si bon, si sensé, si légitime, que si je ne m'en vantai pas ouvertement, ce fut uniquement par égard pour la mère, mais je le dis à tous ceux à qui j'avais déclaré nos liaisons. Je le dis à *Diderot*, à *Grimm*; je l'appris dans la suite à Mme. d'*Epinay*, et dans la suite encore à Mme. de *Luxembourg*, et cela librement, franchement, sans aucune espèce de nécessité, et pouvant aisément le cacher à tout le monde; car la *Gouin* était une honnête femme, très-discrète et sur

laquelle je comptais parfaitement. Le seul de mes amis à qui j'eus quelque intérêt de m'ouvrir, fut le médecin *Thyerri* qui soigna ma pauvre tante dans une de ses couches où elle se trouva fort mal. En un mot, je ne mis aucun mystère à ma conduite, non-seulement parce que je n'ai jamais rien su cacher à mes amis, mais parce qu'en effet je n'y voyais aucun mal. Tout pesé, je choisis pour mes enfans le mieux, ou ce que je crus l'être. J'aurais voulu, je voudrais encore avoir été élevé et nourri comme ils l'ont été.

Tandis que je fesais ainsi mes confidences, Mme. *le Vasseur* les fesait aussi de son côté, mais dans des vues moins désintéressées. Je les avais introduites, elle et sa fille, chez Mme. *Dupin* qui, par amitié pour moi, avait mille bontés pour elles. La mère la mit dans le secret de sa fille. Mme. *Dupin* qui est bonne et généreuse, et à qui elle ne disait pas combien, malgré la modicité de mes ressources, j'étais attentif à pourvoir à tout, y pourvoyait de son côté avec une libéralité que, par l'ordre de la mère, la fille m'a toujours cachée durant mon séjour à Paris, et dont elle ne me fit l'aveu qu'à l'Hermitage, à la suite de plusieurs autres épanche-

mens de cœur. J'ignorais que Mme. *Dupin*, qui ne m'en a jamais fait le moindre semblant, fût si bien instruite; j'ignore encore si Mme. de *Chenonceaux* sa bru, le fut aussi; mais Mme. de *Francueil* sa belle-fille, le fut, et ne put s'en taire. Elle m'en parla l'année suivante, lorsque j'avais déjà quitté leur maison. Cela m'engagea à lui écrire à ce sujet une lettre qu'on trouvera dans mes recueils, et dans laquelle j'expose celles de mes raisons que je pouvais dire sans compromettre Mme. *le Vasseur* et sa famille; car les plus déterminantes venaient de-là, et je les tus.

Je suis sûr de la discrétion de Mme. *Dupin* et de l'amitié de Mme. de *Chenonceaux*; je l'étais de celle de Mme. *Francueil*, qui d'ailleurs mourut long-temps avant que mon secret fût ébruité. Jamais il n'a pu l'être que par les gens même à qui je l'avais confié, et ne l'a été en effet qu'après ma rupture avec eux. Par ce seul fait, ils sont jugés. Sans vouloir me disculper du blâme que je mérite, j'aime mieux en être chargé que de celui que mérite leur méchanceté. Ma faute est grande, mais c'est une erreur : j'ai négligé mes devoirs; mais le désir de nuire n'est pas entré dans mon cœur, et les entrailles de père ne sau-

raient parler bien puissamment pour des enfans qu'on n'a jamais vus ; mais trahir la confiance de l'amitié, violer le plus saint de tous les pactes, publier les secrets versés dans notre sein, déshonorer à plaisir l'ami qu'on a trompé, et qui nous respecte encore en nous quittant, ce ne sont pas là des fautes ; ce sont des bassesses d'ame et des noirceurs.

J'ai promis ma confession, non ma justification ; ainsi je m'arrête ici sur ce point. C'est à moi d'être vrai ; c'est au lecteur d'être juste. Je ne lui demanderai jamais rien de plus.

Le mariage de M. de *Chenonceaux* me rendit la maison de sa mère encore plus agréable par le mérite et l'esprit de la nouvelle mariée, jeune personne très-aimable, et qui parut me distinguer parmi les scribes de M. *Dupin*. Elle était fille unique de madame la vicomtesse de *Rochechouart*, grande amie du comte de *Friese*, et par contre-coup de *Grimm* qui lui était attaché. Ce fut pourtant moi qui l'introduisis chez sa fille ; mais leurs humeurs ne se convenant pas, cette liaison n'eut point de suite ; et *Grimm* qui dès-lors visait au solide, préféra la mère, femme du

grand monde, à la fille qui voulait des amis sûrs et qui lui convînssent, sans se mêler d'aucune intrigue, ni chercher du crédit parmi les grands, Mme. *Dupin* ne trouvant pas dans Mme. de *Chenonceaux* toute la docilité qu'elle en attendait, lui rendit sa maison fort triste; et Mme. de *Chenonceaux*, fière de son mérite, peut-être de sa naissance, aima mieux renoncer aux agrémens de la société, et rester presque seule dans son appartement que de porter un joug pour lequel elle ne se sentait pas faite. Cette espèce d'exil augmenta mon attachement pour elle, par cette pente naturelle qui m'attire vers les malheureux. Je lui trouvai l'esprit métaphysique et penseur, quoique parfois un peu sophistique. Sa conversation, qui n'était point du tout celle d'une jeune femme qui sort du couvent, était pour moi très-attrayante. Cependant elle n'avait pas vingt ans. Son teint était d'une blancheur éblouissante; sa taille eût été grande et belle, si elle se fût mieux tenue. Ses cheveux d'un blond cendré et d'une beauté peu commune, me rappelaient ceux de ma pauvre maman, dans son bel âge, et m'agitaient vivement le cœur. Mais les principes sévères que je venais

de me faire, et que j'étais résolu de suivre à tout prix, me garantirent d'elle et de ses charmes. J'ai passé, durant tout un été, trois ou quatre heures par jour tête-à-tête avec elle à lui montrer gravement l'arithmétique, et à l'ennuyer de mes chiffres éternels, sans lui dire un seul mot galant, ni lui jeter une œillade. Cinq ou six ans plus tard, je n'aurais pas été si sage ou si fou; mais il était écrit que je ne devais aimer d'amour qu'une fois en ma vie, et qu'une autre qu'elle aurait les premiers et les derniers soupirs de mon cœur.

Depuis que je vivais chez Mme. *Dupin*, je m'étais toujours contenté de mon sort, sans marquer aucun désir de le voir améliorer. L'augmentation qu'elle avait faite à mes honoraires, conjointement avec M. de *Francueil*, était venue uniquement de leur propre mouvement. Cette année M. de *Francueil*, qui me prenait de jour en jour plus en amitié, songea à me mettre un peu plus au large et dans une situation moins précaire. Il était receveur général des finances. M. *Dudoyer* son caissier, était vieux, riche, et voulait se retirer. M. de *Francueil* m'offrit cette place;

et pour me mettre en état de la remplir, j'allai, pendant quelques semaines, chez M. *Dudoyer*, prendre les instructions nécessaires. Mais, soit que j'eusse peu de talent pour cet emploi, soit que *Dudoyer* qui me parut vouloir se donner un autre successeur, ne m'instruisit pas de bonne foi, j'acquis lentement et mal les connaissances dont j'avais besoin; et tout cet ordre de comptes, embrouillés à dessein, ne put jamais bien m'entrer dans la tête. Cependant, sans avoir saisi le fin du métier, je ne laissai pas d'en prendre la marche courante, assez pour pouvoir l'exercer rondement. J'en commençai même les fonctions; je tenais les registres et la caisse; je donnais et recevais de l'argent, des récépissés; et quoique j'eusse aussi peu de goût que de talent pour ce métier, la maturité des ans commençant à me rendre sage, j'étais déterminé à vaincre ma répugnance pour me livrer tout entier à mon emploi. Malheureusement, comme je commençais à me mettre en train, M. de *Francueil* fit un petit voyage, durant lequel je restai chargé de sa caisse où il n'y avait cependant pour lors que vingt-cinq à trente mille francs. Les soucis,

l'inquiétude d'esprit que me donna ce dépôt, me firent sentir que je n'étais point fait pour être caissier; et je ne doute point que le mauvais sang que je me fis durant cette absence, n'ait contribué à la maladie où je tombai après son retour.

J'ai dit dans ma première partie que j'étais né mourant. Un vice de conformation dans la vessie me fit éprouver, durant mes premières années, une rétention presque continuelle; et ma tante *Suson* qui prit soin de moi, eut des peines incroyables à me conserver. Elle en vint à bout cependant : ma robuste constitution prit enfin le dessus; et ma santé s'affermit tellement durant ma jeunesse, qu'excepté la maladie de langueur dont j'ai raconté l'histoire, et de fréquentes ardeurs dans la vessie, que le moindre échauffement me rendit toujours incommodes, je parvins jusqu'à l'âge de trente ans, sans presque me sentir de ma première infirmité. Le premier ressentiment que j'en eus, fut à mon arrivée à Venise. La fatigue du voyage et les terribles chaleurs que j'avais souffertes, renouvelèrent ces ardeurs, et me donnèrent des maux de reins que je gardai jusqu'à l'entrée de l'hiver. Après avoir vu la *Padoana*, je me crus

mort, et n'eus pas la moindre incommodité. Après m'être épuisé plus d'imagination que de corps pour ma *Zulietta*, je me portai mieux que jamais. Ce ne fut qu'après la détention de *Diderot*, que l'échauffement contracté dans mes courses de Vincennes, durant les terribles chaleurs qu'il fesait alors, me donna une violente néphrétique, depuis laquelle je n'ai jamais recouvré ma première santé.

Au moment dont je parle, m'étant peut-être un peu fatigué au maussade travail de cette maudite caisse, je retombai plus bas qu'auparavant, et je demeurai dans mon lit cinq ou six semaines dans le plus triste état que l'on puisse imaginer. Mme. *Dupin* m'envoya le célèbre *Morand* qui, malgré son habileté et la délicatesse de sa main, me fit souffrir des maux incroyables. Il me conseilla de recourir à *Daran*, qui parvint en effet à me soulager; mais en rendant compte à Mme. *Dupin* de mon état, *Morand* lui déclara que dans six mois je ne serais pas en vie. Ce discours qui me parvint, me fit faire de sérieuses réflexions sur mon état, et sur la bêtise de sacrifier le repos et l'agrément du peu de jours qui me restaient à vivre à

l'assujétissement d'un emploi pour lequel je ne me sentais que du dégoût. D'ailleurs comment accorder les sévères principes que je venais d'adopter avec un état qui s'y rapportait si peu? et n'aurais-je pas bonne grâce, caissier d'un receveur général des finances, à prêcher le désintéressement et la pauvreté? Ces idées fermentèrent si bien dans ma tête avec la fièvre, elles s'y combinèrent avec tant de force, que rien depuis lors ne les en put arracher; et durant ma convalescence je me confirmai de sang froid dans les résolutions que j'avais prises dans mon délire. Je renonçai pour jamais à tout projet de fortune et d'avancement. Déterminé à passer dans l'indépendance et la pauvreté le peu de temps qui me restait à vivre, j'appliquai toutes les forces de mon ame à briser les fers de l'opinion, et à faire avec courage tout ce qui me paraissait bien, sans m'embarrasser aucunement du jugement des hommes. Les obstacles que j'eus à combattre et les efforts que je fis pour en triompher, sont incroyables. Je réussis autant qu'il était possible, et plus que je n'avais espéré moi-même. Si j'avais aussi bien secoué le joug de l'amitié que celui de l'opinion, je venais à bout de mon des-

sein, le plus grand peut-être ou du moins le plus utile à la vertu que mortel ait jamais conçu ; mais tandis que je foulais aux pieds les jugemens insensés de la tourbe vulgaire des soi-disant grands, et des soi-disant sages, je me laissais subjuguer et mener comme un enfant par de soi-disant amis, qui, jaloux de me voir marcher seul dans une route nouvelle, tout en paraissant s'occuper beaucoup à me rendre heureux, ne s'occupaient en effet qu'à me rendre ridicule, et commencèrent par travailler à m'avilir, pour parvenir dans la suite à me diffamer. Ce fut moins ma célébrité littéraire que ma réforme personnelle, dont je marque ici l'époque, qui m'attira leur jalousie : ils m'auraient pardonné peut-être de briller dans l'art d'écrire ; mais ils ne purent me pardonner de donner par ma conduite un exemple qui semblait les importuner. J'étais né pour l'amitié, mon humeur facile et douce la nourrissait sans peine. Tant que je vécus ignoré du public, je fus aimé de tous ceux qui me connurent, et je n'eus pas un seul ennemi. Mais si-tôt que j'eus un nom, je n'eus plus d'amis. Ce fut un très-grand malheur : un plus grand encore fut d'être environné de gens qui prenaient ce

nom, et qui n'usèrent des drois qu'il leur donnait que pour m'entraîner à ma perte. La suite de ces mémoires développera cette odieuse trame ; je n'en montre ici que l'origine, on en verra bientôt former le premier nœud.

Dans l'indépendance où je voulais vivre, il fallait cependant subsister. J'en imaginai un moyen très-simple : ce fut de copier la musique à tant la page. Si quelque occupation plus solide eût rempli le même but je l'aurais prise ; mais ce talent étant de mon goût et le seul qui sans l'assujétissement personnel, pût me donner du pain au jour le jour, je m'y tins. Croyant n'avoir plus besoin de prévoyance, et fesant taire la vanité de caissier d'un financier, je me fis copiste de musique. Je crus avoir gagné beaucoup à ce choix, et je m'en suis si peu repenti que je n'ai quitté ce métier que par force, pour le reprendre aussi-tôt que je pourrai.

Le succès de mon premier discours me rendit l'exécution de cette résolution plus facile. Quand il eut remporté le prix, *Diderot* se chargea de le faire imprimer. Tandis que j'étais dans mon lit, il m'écrivit un billet pour m'en annoncer la publication et l'effet

*Il prend*, me marquait-il, *tout pardessus les nues ; il n'y a pas d'exemples d'un succès pareil.*

Cette faveur du public, nullement briguée, et pour un auteur inconnu, me donna la première assurance véritable de mon talent, dont malgré le sentiment interne, j'avais toujours douté jusqu'alors. Je compris tout l'avantage que j'en pouvais tirer pour le parti que j'étais prêt à prendre, et je jugeai qu'un copiste de quelque célébrité dans les lettres, ne manquerait vraisemblablement pas de travail.

Si-tôt que ma résolution fut bien prise et bien confirmée, j'écrivis un billet à M. de *Francueil* pour lui en faire part, pour le remercier, ainsi que Mme. *Dupin*, de toutes leurs bontés, et pour leur demander leur pratique. *Francueil* ne comprenant rien à ce billet, et me croyant encore dans le transport de la fièvre, accourut chez moi ; mais il trouva ma résolution si bien prise qu'il ne put parvenir à l'ébranler. Il alla dire à Mme. *Dupin* et à tout le monde que j'étais devenu fou ; je laissai dire, et j'allai mon train. Je commençai ma réforme par ma parure ; je quittai la dorure et les bas blancs, je pris une perruque ronde, je posai l'épée, je vendis ma montre, en me

disant avec une joie incroyable : Grâce au ciel, je n'aurai plus besoin de savoir l'heure qu'il est ! M. de *Francueil* eut l'honnêteté d'attendre assez long-temps encore avant de disposer de sa caisse. Enfin, voyant mon parti bien pris, il la remit à M. d'*Alibard*, jadis gouverneur du jeune *Chenonceaux*, et connu dans la botanique par sa *Flora parisiensis* (*). Quelqu'austère que fût ma réforme somptuaire, je ne l'étendis pas d'abord jusqu'à mon linge, qui était beau et en quantité, reste de mon équipage de Venise, et pour lequel j'avais un attachement particulier. A force d'en faire un objet de propreté, j'en avais fait un objet de luxe, qui ne laissait pas de m'être coûteux. Quelqu'un me rendit le bon office de me délivrer de cette servitude. La veille de Noël, tandis que les gouverneuses étaient à vêpres et que j'étais au concert spirituel, on força la porte

(*) Je ne doute pas que tout ceci ne soit maintenant conté bien différemment par *Francueil* et ses consorts : mais je m'en rapporte à ce qu'il en dit alors, et long-temps après, à tout le monde, jusqu'à la formation du complot, et dont les gens de bon sens et de bonne foi ont dû conserver le souvenir.

d'un grenier où était étendu tout notre linge, après une lessive qu'on venait de faire. On vola tout, et entre autres quarante-deux chemises à moi de très-belle toile, et qui fesoient le fonds de ma garde-robe en linge. A la façon dont les voisins dépeignirent un homme qu'on avoit vu sortir de l'hôtel portant des paquets à la même heure, *Thérèse* et moi soupçonnâmes son frère, qu'on savait être un très-mauvais sujet. La mère repoussa vivement ce soupçon; mais tant d'indices le confirmèrent, qu'il nous resta malgré qu'elle en eut. Je n'osai faire d'exactes recherches, de peur de trouver plus que je n'aurais voulu. Ce frère ne se montra plus chez moi, et disparut enfin tout-à-fait. Je déplorai le sort de *Thérèse* et le mien, de tenir à une famille si mêlée, et je l'exhortai plus que jamais de secouer un joug aussi dangereux. Cette aventure me guérit de la passion du beau linge, et je n'en ai plus eu depuis lors que de très-commun, plus assortissant au reste de mon équipage.

Ayant ainsi complétté ma réforme, je ne songeai plus qu'à la rendre solide et durable, en travaillant à déraciner de mon cœur tout ce qui tenait encore au jugement des

hommes, tout ce qui pouvait me détourner par la crainte du blâme de ce qui était bon et raisonnable en soi. A l'aide du bruit que fesait mon ouvrage, ma résolution fit du bruit aussi, et m'attira des pratiques, de sorte que je commençai mon métier avec assez de succès. Plusieurs causes cependant, m'empêchèrent d'y réussir comme j'aurais pu faire en d'autres circonstances. D'abord ma mauvaise santé. L'attaque que je venais d'essuyer eut des suites qui ne m'ont laissé jamais aussi bien portant qu'auparavant, et je crois que les médecins auxquels je me livrai, me firent bien autant de mal que la maladie. Je vis successivement *Morand*, *Daran*, *Helvétius*, *Malouin*, *Thyerri*, qui, tous très-savans, tous mes amis, me traitèrent chacun à sa mode, ne me soulagèrent point, et m'affaiblirent considérablement. Plus je m'asservissais à leur direction, plus je devenais jaune, maigre, faible. Mon imagination qu'ils effarouchaient, mesurant mon état sur l'effet de leurs drogues, ne me montrait avant la mort qu'une suite de souffrances, les rétentions, la gravelle, la pierre. Tout ce qui soulage les autres, les tisannes, les bains, la saignée, empirait mes maux. M'étant apperçu que les sondes de

*Daran*, qui seules me fesaient quelque effet, et sans lesquelles je ne croyais plus pouvoir vivre, ne me donnaient cependant qu'un soulagement momentané, je me mis à faire à grands frais d'immenses provisions de sondes pour pouvoir en porter toute ma vie, même au cas que *Daran* vînt à manquer. Pendant huit ou dix ans que je m'en suis servi si souvent, il faut, avec tout ce qui m'en reste, que j'en aye acheté pour cinquante louis.

On sent qu'un traitement si coûteux, si douloureux, si penible, ne me laissait pas travailler sans distraction, et qu'un mourant ne met pas une ardeur bien vive à gagner son pain quotidien.

Les occupations littéraires firent une autre distraction non moins préjudiciable à mon travail journalier. A peine mon discours eut-il paru que les défenseurs des lettres fondirent sur moi comme de concert. Indigné de voir tant de petits messieurs *Josse*, qui n'entendaient pas même la question, vouloir en décider en maîtres, je pris la plume, et j'en traitai quelques-uns de manière à ne pas laisser les rieurs de leur côté. Un certain M. *Gautier*, de Nancy, le premier qui tomba sous ma plume, fut rudement mal mené dans

une lettre à M. *G* . . . Le second fut le roi *Stanislas* lui-même, qui ne dédaigna pas d'entrer en lice avec moi. L'honneur qu'il me fit me força de changer de ton pour lui répondre ; j'en pris un plus grave, mais non moins fort ; et sans manquer de respect à l'auteur, je réfutai pleinement l'ouvrage. Je savais qu'un jésuite, appelé le P. de *Menou*, y avait mis la main ; je me fiai à mon tact pour démêler ce qui était du prince et ce qui était du moine, et tombant sans ménagement sur toutes les phrases jésuitiques, je relevai chemin fesant un anachronisme, que je crus ne pouvoir venir que du révérend. Cette pièce qui, je ne sais pourquoi, a fait moins de bruit que mes autres écrits, est jusqu'à présent un ouvrage unique dans son espèce. J'y saisis l'occasion qui m'était offerte d'apprendre au public comment un particulier pouvait défendre la cause de la vérité contre un souverain même. Il est difficile de prendre en même-temps un ton plus fier et plus respectueux que celui que je pris pour lui répondre. J'avais le bonheur d'avoir à faire à un adversaire pour lequel mon cœur plein d'estime pouvait, sans adulation, la lui témoigner ; c'est ce que je fis avec assez de

succès, mais toujours avec dignité. Mes amis, effrayés pour moi, croyaient déjà me voir à la Bastille. Je n'eus pas cette crainte un seul moment, et j'eus raison. Ce bon prince, après avoir vu ma réponse, dit : *J'ai mon compte, je ne m'y frotte plus.* Depuis lors je reçus de lui diverses marques d'estime et de bienveillance, dont j'aurai quelques-unes à citer, et mon écrit courut tranquillement la France et l'Europe, sans que personne y trouvât rien à blâmer.

J'eus peu de temps après un autre adversaire auquel je ne m'étais pas attendu : ce même M. *Bordes*, de Lyon, qui dix ans auparavant m'avait fait beaucoup d'amitiés et rendu plusieurs services. Je ne l'avais pas oublié, mais je l'avais négligé par paresse, et je ne lui avais pas envoyé mes écrits, faute d'occasion toute trouvée pour les lui faire passer. J'avais donc tort, et il m'attaqua, honnêtement toutefois, et je répondis de même. Il répliqua sur un ton plus décidé. Cela donna lieu à ma dernière réponse, après laquelle il ne dit plus rien ; mais il devint mon plus ardent ennemi, saisit le temps de mes malheurs, pour faire contre

moi d'affreux libelles, et fit un voyage à Londres exprès pour m'y nuire.

Toute cette polémique m'occupait beaucoup, avec beaucoup de perte de temps pour ma copie, peu de progrès pour la vérité et peu de profit pour ma bourse ; *Pissot*, alors mon libraire, me donnant toujours très-peu de chose de mes brochures, souvent rien du tout : et, par exemple, je n'eus pas un liard de mon premier discours ; *Diderot* le lui donna gratuitement. Il fallait attendre longtemps, en tirer sou à sou le peu qu'il me donnait ; cependant la copie n'allait point. Je fesais deux métiers, c'était le moyen de faire mal l'un et l'autre.

Ils se contrariaient encore d'une autre façon par les diverses manières de vivre auxquelles ils m'assujétissaient. Le succès de mes premiers écrits m'avait mis à la mode. L'état que j'avais pris excitait la curiosité : l'on voulait connaître cet homme bizarre qui ne recherchait personne, et ne se souciait de rien que de vivre libre et heureux à sa manière : c'en était assez pour qu'il ne le pût point. Ma chambre ne désemplissait pas de gens qui, sous divers prétextes, venaient s'emparer de mon temps. Les femmes employaient mille

ruses pour m'avoir à dîner. Plus je brusquais les gens, plus ils s'obstinaient. Je ne pouvais refuser tout le monde. En me fesant mille ennemis par mes refus, j'étais incessamment subjugué par ma complaisance, et de quelque façon que je m'y prisse, je n'avais pas par jour une heure de temps à moi.

Je sentis alors qu'il n'est pas toujours aussi aisé qu'on se l'imagine d'être pauvre et indépendant. Je voulais vivre de mon métier; le public ne le voulait pas. On imaginait mille petits moyens de me dédommager du temps qu'on me fesait perdre. Bientôt il aurait fallu me montrer comme *Polichinelle*, à tant par personne. Je ne connais pas d'assujétissement plus avilissant et plus cruel que celui-là. Je n'y vis de remède que de refuser les cadeaux, grands et petits, et de ne faire d'exception pour qui que ce fût. Tout cela ne fit qu'attirer les donneurs, qui voulaient avoir la gloire de vaincre ma résistance et me forcer de leur être obligé malgré moi. Tel qui ne m'aurait pas donné un écu si je l'avais demandé, ne cessait de m'importuner de ses offres; et, pour se venger de les voir rejetées, taxait mes refus d'arrogance et d'ostentation.

On

On se doutera bien que le parti que j'avais pris, et le système que je voulais suivre, n'étaient pas du goût de Mme. le *Vasseur*. Tout le désintéressement de la fille ne l'empêchait pas de suivre les directions de sa mère, et les *gouverneuses*, comme les appelait *Gauffecourt*, n'étaient pas toujours aussi fermes que moi dans leurs refus. Quoiqu'on me cachât bien des choses, j'en vis assez pour juger que je ne voyais pas tout; et cela me tourmenta moins par l'accusation de connivence, qu'il m'était aisé de prévoir, que par l'idée cruelle de ne pouvoir jamais être maître chez moi, ni de moi. Je priais, je conjurais, je me fâchais, le tout sans succès; la maman me fesait passer pour un grondeur éternel, pour un bourru. C'étaient avec mes amis des chuchoteries continuelles; tout était mystère et secret pour moi dans mon ménage; et pour ne pas m'exposer sans cesse à des orages, je n'osais plus m'informer de ce qui s'y passait. Il aurait fallu pour me tirer de tous ces tracas, une fermeté dont je n'étais pas capable. Je savais crier et non pas agir; on me laissait dire, et l'on allait son train.

Ces tiraillemens continuels et les importunités journalières auxquelles j'étais assujéti,

me rendirent enfin ma demeure et le séjour de Paris désagréables. Quand mes incommodités me permettaient de sortir, et que je ne me laissais pas entraîner ici ou là par mes connaissances, j'allais me promener seul, je rêvais à mon grand système, j'en jetais quelque chose sur le papier, à l'aide d'un livret blanc et d'un crayon que j'avais toujours dans ma poche. Voilà comment les désagrémens imprévus d'un état de mon choix, me jetèrent par diversion tout-à-fait dans la littérature, et voilà comment je portai dans tous mes premiers ouvrages la bile et l'humeur qui m'en fesaient occuper.

Une autre chose y contribuait encore. Jeté malgré moi dans le monde, sans en avoir le ton, sans être en état de le prendre et de m'y pouvoir assujétir, je m'avisai d'en prendre un à moi qui m'en dispensât. Ma sotte et maussade timidité que je ne pouvais vaincre, ayant pour principe la crainte de manquer aux bienséances, je pris pour m'enhardir, le parti de les fouler aux pieds. Je me fis cynique et caustique par honte; j'affectai de mépriser la politesse que je ne savais pas pratiquer. Il est vrai que cette âpreté, conforme à mes nouveaux principes, s'ennoblissait dans mon

ame, y prenait l'intrépidité de la vertu; et c'est, je l'ose dire, sur cette auguste base qu'elle s'est soutenue mieux et plus long-temps qu'on n'aurait dû l'attendre d'un effet si contraire à mon naturel. Cependant malgré la réputation de misanthropie que mon extérieur et quelques mots heureux me donnèrent dans le monde, il est certain que dans le particulier je soutins toujours mal mon personnage, que mes amis et mes connaissances menaient cet ours si farouche comme un agneau; et que, bornant mes sarcasmes à des vérités dures, mais générales, je n'ai jamais su dire un mot désobligeant à qui que ce fût.

Le Devin du village acheva de me mettre à la mode, et bientôt il n'y eut pas d'homme plus recherché que moi dans Paris. L'histoire de cette pièce, qui fait époque, tient à celle des liaisons que j'avais pour lors. C'est un détail dans lequel je dois entrer pour l'intelligence de ce qui doit suivre.

J'avais un assez grand nombre de connaissances, mais deux seuls amis de choix, *Diderot* et *Grimm.* Par un effet du désir que j'ai de rassembler tout ce qui m'est cher, j'étais trop l'ami de tous les deux pour qu'ils ne le fussent pas bientôt l'un de l'autre. Je

les liai; ils se convinrent, et s'unirent encore plus étroitement entre eux qu'avec moi. *Diderot* avait des connaissances sans nombre, mais *Grimm*, étranger et nouveau venu, avait besoin d'en faire. Je ne demandais pas mieux que de lui en procurer. Je lui avais donné *Diderot ;* je lui donnai *Gauffecourt.* Je le menai chez Mme. de *Chenonceaux*, chez Mme. d'*Epinay*, chez le baron d'*Holback*, avec lequel je me trouvais lié presque malgré moi. Tous mes amis devinrent les siens, cela était tout simple; mais aucun des siens ne devint jamais le mien : voilà ce qui l'était moins. Tandis qu'il logeait chez le comte de *Friese*, il nous donnait souvent à dîner chez lui; mais jamais je n'ai reçu aucun témoignage d'amitié ni de bienveillance du comte de *Friese*, ni du comte de *Schomberg* son parent, très-familier avec *Grimm*, ni d'aucune des personnes, tant hommes que femmes, avec lesquelles *Grimm* eut par eux des liaisons. J'excepte le seul abbé *Raynal*, qui, quoique son ami, se montra des miens, et m'offrit dans l'occasion sa bourse avec une générosité peu commune. Mais je connaissais l'abbé *Raynal* long-temps avant que *Grimm* le connût lui-même, et je lui avais toujours

été attaché depuis un procédé plein de délicatesse et d'honnêteté qu'il eut pour moi dans une occasion bien légère, mais que je n'oubliai jamais.

Cet abbé *Raynal* est certainement un ami chaud. J'en eus la preuve à-peu-près au temps dont je parle, envers le même *Grimm* avec lequel il était très-étroitement lié. *Grimm*, après avoir vu quelque temps de bonne amitié Mlle. *Fel*, s'avisa tout-d'un-coup d'en devenir éperdument amoureux et de vouloir supplanter *Cahusac*. La belle se piquant de constance, éconduisit ce nouveau prétendant. Celui-ci prit l'affaire au tragique et s'avisa d'en vouloir mourir. Il tomba tout subitement dans la plus étrange maladie dont jamais peut-être on ait ouï parler. Il passait les jours et les nuits dans une continuelle léthargie, les yeux bien ouverts, le pouls bien battant, mais sans parler, sans manger, sans bouger, paraissant quelquefois entendre, mais ne répondant jamais, pas même par signe ; et du reste sans agitation, sans douleur, sans fièvre, et restant là comme s'il eût été mort. L'abbé *Raynal* et moi nous partageâmes sa garde : l'abbé, plus robuste et mieux portant, y passait les nuits,

moi les jours, sans le quitter jamais ensemble, et l'un ne partait jamais que l'autre ne fût arrivé. Le comte de *Friese* allarmé, lui amena *Senac*, qui, après l'avoir bien examiné, dit que ce ne serait rien, et n'ordonna rien. Mon effroi pour mon ami me fit observer avec soin la contenance du médecin, et je le vis sourire en sortant. Cependant le malade resta plusieurs jours immobile, sans prendre ni bouillon ni quoi que ce fût que des cerises confites que je lui mettais de temps en temps sur la langue, et qu'il avalait fort bien. Un beau matin il se leva, s'habilla et reprit son train de vie ordinaire, sans que jamais il m'ait reparlé, ni, que je sache, à l'abbé *Raynal*, ni à personne, de cette singulière léthargie, ni des soins que nous lui avions rendus, tandis qu'elle avait duré.

Cette aventure ne laissa pas de faire du bruit, et c'eût été réellement une anecdote merveilleuse que la cruauté d'une fille d'opéra eût fait mourir un homme de désespoir. Cette belle passion mit *Grimm* à la mode; bientôt il passa pour un prodige d'amour, d'amitié, d'attachement de toute espèce. Cette opinion le fit rechercher et fêter dans le grand monde,

et par-là l'éloigna de moi, qui jamais n'avais été pour lui qu'un pis-aller. Je le vis prêt à m'échapper tout-à-fait ; car tous les sentimens vifs dont il fesait parade étaient ceux qu'avec moins de bruit j'avais pour lui. J'étais bien aise qu'il réussît dans le monde, mais je n'aurais pas voulu que ce fût en oubliant son ami. Je lui dis un jour : *Grimm*, vous me négligez, je vous le pardonne; quand la première ivresse des succès bruyans aura fait son effet, et que vous sentirez le vide, j'espère que vous reviendrez à moi, et vous me retrouverez toujours : quant à-présent ne vous gênez point ; je vous laisse libre et je vous attends. Il me dit que j'avais raison, s'arrangea en conséquence, et se mit si bien à son aise que je ne le vis plus qu'avec nos amis communs.

Notre principal point de réunion, avant qu'il fût aussi lié avec Mme. d'*Epinay* qu'il le fut dans la suite, était la maison du baron d'*Holback*. Cedit baron était un fils de parvenu, qui jouissait d'une assez grande fortune dont il usait noblement, recevant chez lui des gens-de-lettres et de mérite, et par son savoir et ses lumières tenant bien sa place au milieu d'eux. Lié

depuis long-temps avec *Diderot*, il m'avait recherché par son entremise, même avant que mon nom fût connu. Une répugnance naturelle m'empêcha long-temps de répondre à ses avances. Un jour qu'il m'en demanda la raison, je lui dis : Vous êtes trop riche. Il s'obstina, et vainquit enfin. Mon plus grand malheur fut toujours de ne pouvoir résister aux caresses : je ne me suis jamais bien trouvé d'y avoir cédé.

Une autre connaissance qui devint amitié, si-tôt que j'eus un titre pour y prétendre, fut celle de M. *Duclos*. Il y avait plusieurs années que je l'avais vu pour la première fois à la Castellane chez Mme. d'*Epinay*, avec laquelle il était très-bien. Nous ne fîmes que dîner ensemble, il repartit le même jour. Mais nous causâmes quelques momens après le dîner. Mme. d'*Epinay* lui avait parlé de moi et de mon opéra des Muses galantes. *Duclos*, doué de trop grands talens pour ne pas aimer ceux qui en avaient, s'était prévenu pour moi, m'avait invité à l'aller voir. Malgré mon ancien penchant, renforcé par la connaissance, ma timidité, ma paresse me retinrent tant que je n'eus aucun passe-port auprès de lui que sa complaisance : mais

encouragé par mon premier succès et par ses éloges qui me revinrent, je fus le voir, il vint me voir ; et ainsi commencèrent entre nous des liaisons qui me le rendront toujours cher, et à qui je dois de savoir, outre le témoignage de mon propre cœur, que la droiture et la probité peuvent s'allier quelquefois avec la culture des lettres.

Beaucoup d'autres liaisons moins solides, et dont je ne fais pas ici mention, furent l'effet de mes premiers succès, et durèrent jusqu'à ce que la curiosité fût satisfaite. J'étais un homme si-tôt vu, qu'il n'y avait rien à voir de nouveau dès le lendemain. Une femme, cependant, qui me rechercha dans ce temps-là, tint plus solidement que toutes les autres : ce fut Mme. la marquise de *Créqui*, nièce de M. le bailli de *Froulay*, ambassadeur de Malte, dont le frère avait précédé M. *Montaigu* dans l'ambassade de Venise, et que j'avais été voir à mon retour de ce pays-là. Mme. de *Créqui* m'écrivit ; j'allai chez elle : elle me prit en amitié. J'y dînais quelquefois ; j'y vis plusieurs-gens-de lettres, et entre autres M. *Saurin*, l'auteur de Spartacus, de Barnevelt, etc. devenu depuis lors mon implacable ennemi, sans

que j'en puisse imaginer d'autre cause, sinon que je porte le nom d'un homme que son père a bien cruellement persécuté.

On voit que, pour un copiste qui devait être occupé de son métier du matin jusqu'au soir, j'avais bien des distractions qui ne rendaient pas ma journée fort lucrative, et qui m'empêchaient d'être assez attentif à ce que je fesais, pour le bien faire; aussi perdais-je à effacer ou gratter mes fautes ou à recommencer ma feuille, plus de la moitié du temps qu'on me laissait. Cette importunité me rendait de jour en jour Paris plus insupportable, et me fesait rechercher la campagne avec ardeur. J'allai plusieurs fois passer quelques jours à Marcoussis, dont Mme. *le Vasseur* connaissait le vicaire, chez lequel nous nous arrangions tous, de façon qu'il ne s'en trouvait pas mal. *Grimm* y vint une fois avec nous (*). Le vicaire avait de

(*) Puisque j'ai négligé de raconter ici une petite, mais mémorable aventure, que j'eus là avec ledit M. *Grimm*, un matin que nous devions aller dîner à la fontaine de Saint-Vandrille, je n'y reviendrai pas; mais en y repensant dans la suite, j'en ai conclu qu'il couvait dès-lors au fond de son cœur le complot qu'il a exécuté depuis avec un si prodigieux succès.

la voix, chantait bien, et quoiqu'il ne sût pas la musique, il apprenait sa partie avec beaucoup de facilité et de précision. Nous y passions le temps à chanter les trios que j'avais composés à Chenonceaux. J'y en fis deux ou trois nouveaux sur des paroles que *Grimm* et le vicaire bâtissaient tant bien que mal. Je ne puis m'empêcher de regretter ces trios faits et chantés dans des momens de bien pure joie, et que j'ai laissés à Wootton avec toute ma musique. Mlle. *Davenport* en a peut-être déjà fait des papillottes; mais ils méritaient d'être conservés, et sont pour la plupart d'un très-bon contre-point. Ce fut après quelqu'un de ces petits voyages où j'avais le plaisir de voir la tante à son aise, bien gaie, et où je m'égayais fort aussi, que j'écrivis au vicaire fort rapidement et fort mal une épître en vers qu'on trouvera parmi mes papiers.

J'avais, plus près de Paris, une autre station fort de mon goût, chez M. *Mussard*, mon compatriote, mon parent et mon ami, qui s'était fait à Passy une retraite charmante, où j'ai coulé de bien paisibles momens. M. *Mussard* était un joallier, homme de bon sens, qui, après avoir acquis dans

son commerce une fortune honnête, et avoit marié sa fille unique à M. de *Valmalette*, fils d'un agent de change, et maître-d'hôtel du roi, prit le sage parti de quitter, sur ses vieux jours, le négoce et les affaires, et de mettre un intervalle de repos et de jouissance entre les tracas de la vie et la mort. Le bon homme *Mussard*, vrai philosophe de pratique, vivait sans souci dans une maison très-agréable qu'il s'était bâtie, et dans un très-joli jardin qu'il avait bâti de ses mains. En fouillant à fond de cuve les terrasses de ce jardin, il trouva des coquillages fossiles, et il en trouva en si grande quantité, que son imagination exaltée ne vit plus que coquilles dans la nature, et qu'il crut enfin tout de bon que l'univers n'était que coquilles, débris de coquilles, et que la terre entière n'était que du cron. Toujours occupé de cet objet et de ses singulières découvertes, il s'échauffa si bien sur ces idées, qu'elles se seraient enfin tournées dans sa tête en système, c'est-à-dire, en folie, si, très-heureusement pour sa raison, mais bien malheureusement pour ses amis auxquels il était cher, et qui trouvaient chez lui l'asyle le plus agréable, la mort ne fût venue le leur en-

lever

lever par la plus étrange et cruelle maladie. C'était une tumeur dans l'estomac, toujours croissante, qui l'empêchait de manger, sans que, durant très-long-temps, on en trouvât la cause, et qui finit, après plusieurs années de souffrances, par le faire mourir de faim. Je ne puis me rappeler sans des serremens de cœur les derniers temps de ce pauvre et digne homme, qui nous recevant encore avec tant de plaisir, *LeniePs* et moi, les seuls amis que le spectacle des maux qu'il souffrait n'écarta pas de lui jusqu'à sa dernière heure; qui, dis-je, était réduit à dévorer des yeux les repas qu'il nous fesait servir, sans pouvoir presque humer quelques gouttes d'un thé bien léger, qu'il fallait rejeter un moment après. Mais avant ces temps de douleur, combien j'en ai passé chez lui d'agréables avec les amis d'élite qu'il s'était faits! A leur tête je mets l'abbé *Prévôt*, homme très-aimable et très-simple, dont le cœur vivifiait les écrits, dignes de l'immortalité, et qui n'avait rien dans l'humeur ni dans sa société du sombre coloris qu'il donnait à ses ouvrages; le médecin *Procope*, petit *Esope* à bonnes fortunes; *Boulanger*, le célèbre auteur posthume du despotisme oriental, et qui, je

crois, étendait les systêmes de *Mussard* sur la durée du monde. En femmes, Mme. *Denis*, nièce de *Voltaire*, qui n'étant alors qu'une bonne femme, ne fesait pas encore du bel esprit; Mme. *Vanloo*, non pas belle assurément, mais charmante, qui chantait comme un ange; Mme. de *Valmalette* elle-même, qui chantait aussi, et qui, quoique fort maigre, eût été fort aimable, si elle en eût moins eu la prétention. Telle était à-peu-près la société de M. *Mussard*, qui m'aurait assez plu, si son tête-à-tête avec sa conchyliomanie ne m'avait plu davantage, et je puis dire que pendant plus de six mois j'ai travaillé à son cabinet avec autant de plaisir que lui-même.

Il y avait long-temps qu'il prétendait que pour mon état les eaux de Passy me seraient salutaires, et qu'il m'exhortait à les venir prendre chez lui. Pour me tirer un peu de l'urbaine cohue, je me rendis à la fin, et je fus passer à Passy huit à dix jours, qui me firent plus de bien, parce que j'étais à la campagne, que parce que j'y prenais les eaux. *Mussard* jouait du violoncelle, et aimait passionnément la musique italienne. Un soir nous en parlâmes beaucoup avant que de nous coucher, et sur-tout des *opere buffe*

que nous avions vus l'un et l'autre en Italie, et dont nous étions tous deux transportés. La nuit ne dormant pas, j'allai rêver comment on pourrait faire pour donner en France l'idée d'un drame de ce genre ; car les amours de *Ragonde* n'y ressemblaient point du tout. Le matin en me promenant et prenant les eaux, je fis quelques manières de vers très à la hâte ; et j'y adaptai des chants qui me vinrent en les fesant. Je barbouillai le tout dans une espèce de sallon voûté qui était au haut du jardin, et au thé je ne pus m'empêcher de montrer ces airs à *Mussard* et à Mlle. *Duvernois*, sa gouvernante, qui était en vérité une très-bonne et aimable fille. Les trois morceaux que j'avais esquissés étaient le premier monologue : *J'ai perdu mon serviteur ;* l'air du Devin : *l'Amour croît s'il s'inquiète ;* et le dernier duo : *A jamais, Colin, je t'engage,* etc. J'imaginais si peu que cela valût la peine d'être suivi, que, sans les applaudissemens et les encouragemens de l'un et de l'autre, j'allais jeter au feu mes chiffons et n'y plus penser, comme j'ai fait tant de fois pour des choses du moins aussi bonnes ; mais ils m'excitèrent

si bien, qu'en six jours mon drame fut écrit, à quelques vers près, et toute ma musique, esquissée, tellement que je n'eus plus à faire à Paris qu'un peu de récitatif et tout le remplissage, et j'achevai le tout avec une telle rapidité, qu'en trois semaines mes scènes furent mises au net et en état d'être représentées. Il n'y manquait que le divertissement, qui ne fut fait que long-temps après.

Echauffé de la composition de cet ouvrage, j'avais une grande passion de l'entendre, et j'aurais donné tout au monde pour le voir représenter à ma fantaisie, à portes fermées, comme on dit que *Lulli* fit une fois jouer Armide pour lui seul. Comme il ne m'était pas possible d'avoir ce plaisir qu'avec le public, il fallait nécessairement, pour jouir de ma pièce, la faire passer à l'opéra. Malheureusement elle était dans un genre absolument neuf, auquel les oreilles n'étaient point accoutumées; et d'ailleurs, le mauvais succès des Muses galantes, me fesait prévoir celui du Devin, si je le présentais sous mon nom. *Duclos* me tira de peine, et se chargea de faire essayer l'ouvrage en laissant ignorer l'auteur. Pour ne pas me déceler, je ne me trouvai point à cette répétition, et les *petits*

*violons* (*) qui là dirigèrent ne surent eux-mêmes quel en était l'auteur, qu'après qu'une acclamation générale eût attesté la bonté de l'ouvrage. Tous ceux qui l'entendirent en étaient enchantés, au point que dès le lendemain dans toutes les sociétés on ne parlait d'autre chose. M. de *Cury*, intendant des Menus, qui avait assisté à la répétition, demanda l'ouvrage pour être donné à la cour. *Duclos*, qui savait mes intentions, jugeant que je serais moins le maître de ma pièce à la cour qu'à Paris, la refusa. *Cury* la réclama d'autorité, *Duclos tint bon*; et le débat entre eux devint si vif, qu'un jour à l'opéra ils allaient sortir ensemble, si on ne les eût séparés. On voulut s'adresser à moi; je renvoyai la décision de la chose à M. *Duclos*. Il fallut retourner à lui. M. le duc d'*Aumont* s'en mêla. *Duclos* crut enfin devoir céder à l'autorité, et la pièce fut donnée pour être jouée à Fontainebleau.

La partie à laquelle je m'étais le plus attaché et où je m'éloignais le plus de la route

(*) C'est ainsi qu'on appelait *Rebel* et *Francœur*, qui s'étaient fait connaître dès leur jeunesse en allant ensemble jouer du violon dans les maisons.

commune, était le récitatif. Le mien était accentué d'une façon toute nouvelle et marchait avec le débit de la parole. On n'osa laisser cette horrible innovation ; l'on craignait qu'elle ne révoltât les oreilles moutonnières. Je consentis que *Francueil* et *Jelyotte* fissent un autre récitatif, mais je ne voulus pas m'en mêler.

Quand tout fut prêt et le jour fixé pour la représentation, l'on me proposa le voyage de Fontainebleau, pour voir au moins la dernière répétition. J'y fus avec Mlle. *Fel*, *Grimm*, et je crois l'abbé *Raynal*, dans une voiture de la cour. La répétition fut passable ; j'en fus plus content que je ne m'y étais attendu. L'orchestre était nombreux, composé de ceux de l'opéra et de la musique du roi. *Jelyotte* fesait Colin ; Mlle. *Fel*, Colette ; *Cuvillier*, le devin ; les chœurs étaient ceux de l'opéra. Je dis peu de chose ; c'était *Jelyotte* qui avait tout dirigé ; je ne voulus pas contrôler ce qu'il avait fait ; et malgré mon ton romain, j'étais honteux comme un écolier au milieu de tout ce monde.

Le lendemain, jour de la représentation, j'allai déjeûner au café du grand commun. Il y avait là beaucoup de monde. On parlait

de la répétition de la veille, et de la difficulté qu'il y avait d'y entrer. Un officier qui était là, dit qu'il y était entré sans peine, conta au long ce qui s'y était passé, dépeignit l'auteur, rapporta ce qu'il avait fait, ce qu'il avait dit; mais ce qui m'émerveilla de ce récit assez long, fait avec autant d'assurance que de simplicité, fut qu'il ne s'y trouva pas un seul mot de vrai. Il m'était très-clair que celui qui parlait si savamment de cette répétition, n'y avait point été, puisqu'il avait devant les yeux, sans le connaître, cet auteur qu'il disait avoir tant vu. Ce qu'il y eut de plus singulier dans cette scène fut l'effet qu'elle fit sur moi. Cet homme était d'un certain âge; il n'avait point l'air ni le ton fat et avantageux; sa physionomie annonçait un homme de mérite, sa croix de Saint-Louis annonçait un ancien officier. Il m'intéressait malgré son impudence et malgré moi: tandis qu'il débitait ses mensonges, je rougissais, je baissais les yeux, j'étais sur les épines; je cherchais quelquefois en moi-même s'il n'y aurait pas moyen de le croire dans l'erreur et de bonne foi. Enfin, tremblant que quelqu'un ne me reconnût et ne lui en fît l'affront, je me hâtai d'achever mon cho-

colat sans rien dire, et baissant la tête en passant devant lui, je sortis le plutôt qu'il me fut possible, tandis que les assistans péroraient sur sa relation. Je m'apperçus dans la rue que j'étais en sueur; et je suis sûr que si quelqu'un m'eût reconnu et nommé avant ma sortie, on m'aurait vu la honte et l'embarras d'un coupable, par le seul sentiment de la peine que ce pauvre homme aurait à souffrir si son mensonge était reconnu.

Me voici dans un de ces momens critiques de ma vie où il est difficile de ne faire que narrer, parce qu'il est presque impossible que la narration même ne porte empreinte de censure ou d'apologie. J'essayerai toutefois de rapporter comment et sur quels motifs je me conduisis, sans y ajouter ni louanges ni blâme.

J'étais ce jour-là dans le même équipage négligé qui m'était ordinaire; grande barbe et perruque assez mal peignée. Prenant ce défaut de décence pour un acte de courage, j'entrai de cette façon dans la même salle où devaient arriver peu de temps après le roi, la reine, la famille royale et toute la cour. J'allai m'établir dans la loge où me conduisit M. de *Cury*, et qui était la sienne. C'était

une grande loge sur le théatre, vis-à-vis une petite loge plus élevée, où se place le roi avec Mme. de *Pompadour*. Environné de dames et seul d'homme sur le devant de la loge je ne pouvais douter qu'on ne m'eût mis là précisément pour être en vue. Quand on eut allumé, me voyant dans cet équipage au milieu de gens tous excessivement parés, je commençai d'être mal à mon aise; je me demandai si j'étais à ma place? si j'y étais mis convenablement? et après quelques minutes d'inquiétude, je me répondis: oui, avec une intrépidité qui venait peut-être plus de l'impossibilité de m'en dédire, que de la force de mes raisons. Je me dis: je suis à ma place, puisque je vois jouer ma pièce, que j'y suis invité, que je ne l'ai faite que pour cela, et qu'après tout, personne n'a plus de droit que moi-même à jouir du fruit de mon travail et de mes talens. Je suis mis à mon ordinaire, ni mieux ni pis; si je recommence à m'asservir à l'opinion dans quelque chose, m'y voilà bientôt asservi derechef en tout. Pour être toujours moi-même, je ne dois rougir en quelque lieu que ce soit d'être mis selon l'état que j'ai choisi; mon extérieur est simple et négligé, mais non

crasseux, ni mal-propre; la barbe ne l'est point en elle-même, puisque c'est la nature qui nous la donne, et que selon les temps et les modes elle est quelquefois un ornement. On me trouvera ridicule, impertinent; eh que m'importe! je dois savoir endurer le ridicule et le blâme, pourvu qu'ils ne soient pas mérités. Après ce petit soliloque, je me raffermis si bien que j'aurais été intrépide si j'eusse eu besoin de l'être. Mais, soit effet de la présence du maître, soit naturelle disposition des cœurs, je n'apperçus rien que d'obligeant et d'honnête dans la curiosité dont j'étais l'objet. J'en fus touché jusqu'à recommencer d'être inquiet sur moi-même et sur le sort de ma pièce, craignant d'effacer des préjugés si favorables, qui semblaient ne chercher qu'à m'applaudir. J'étais armé contre leur raillerie; mais leur air caressant, auquel je ne m'étais pas attendu, me subjugua si bien que je tremblais comme un enfant quand on commença.

J'eus bientôt de quoi me rassurer. La pièce fut très-mal jouée quant aux acteurs, mais bien chantée et bien exécutée quant à la musique. Dès la première scène, qui véritablement est d'une naïveté touchante, j'entendis

s'élever dans les loges un murmure de surprise et d'applaudissement, jusqu'alors inoui dans ce genre de pièce. La fermentation croissante alla bientôt au point d'être sensible dans toute l'assemblée, et, pour parler à la *Montesquieu*, d'augmenter son effet par son effet même. A la scène des deux petites bonnes gens, cet effet fut à son comble. On ne claque point devant le roi ; cela fit qu'on entendit tout ; la pièce et l'auteur y gagnèrent. J'entendis autour de moi un chuchotement de femmes qui me semblaient belles comme des anges, et qui s'entredisaient à demi-voix : cela est charmant, cela est ravissant; il n'y a pas un son là qui ne parle au cœur. Le plaisir de donner de l'émotion à tant d'aimables personnes m'émut moi-même jusqu'aux larmes, et je ne les pus contenir au premier duo, en remarquant que je n'étais pas seul à pleurer. J'eus un moment de retour sur moi-même, en me rappelant le concert de M. de *Treytorens*. Cette réminiscence eut l'effet de l'esclave qui tenait la couronne sur la tête des triomphateurs, mais elle fut courte ; et je me livrai bientôt pleinement et sans distraction au plaisir de savourer ma gloire. Je suis pourtant sûr qu'en ce mo-

ment la volupté du sexe y entrait beaucoup plus que la vanité d'auteur ; et sûrement s'il n'y eût eu là que des hommes, je n'aurais pas été dévoré comme je l'étais sans cesse du désir de recueillir de mes lèvres les délicieuses larmes que je fesais couler. J'ai vu des pièces exciter de plus vifs transports d'admiration, mais jamais une ivresse aussi pleine, aussi douce, aussi touchante régner dans tout un spectacle, et sur-tout à la cour, un jour de première représentation. Ceux qui ont vu celle-là doivent s'en souvenir ; car l'effet en fut unique.

Le même soir M. le duc d'*Aumont* me fit dire de me trouver au château le lendemain sur les onze heures, et qu'il me présenterait au roi. M. de *Cury* qui me fit ce message, ajouta qu'on croyait qu'il s'agíssait d'une pension, et que le roi voulait me l'annoncer lui-même. Croira-t-on que la nuit qui suivit une aussi brillante journée fut une nuit d'angoisse et de perplexité pour moi ? ma première idée, après celle de cette présentation, se porta sur un fréquent besoin de sortir qui m'avait fait beaucoup souffrir le soir même au spectacle, et qui pouvait me tourmenter le lendemain quand je serais dans la galerie ou

dans les appartemens du roi, parmi tous ces grands, attendant le passage de sa majesté. Cette infirmité était la principale cause qui me tenait écarté des cercles, et qui m'empêchait d'aller m'enfermer chez des femmes. L'idée seule de l'état où ce besoin pouvait me mettre, était capable de me le donner au point de m'en trouver mal, à moins d'un esclandre auquel j'aurais préféré la mort. Il n'y a que les gens qui connaissent cet état qui puissent juger de l'effroi d'en courir le risque.

Je me figurais ensuite devant le roi, présenté à sa majesté, qui daignait s'arrêter et m'adresser la parole. C'était là qu'il fallait de la justesse et de la présence d'esprit pour répondre. Ma maudite timidité qui me trouble devant le moindre inconnu, m'aurait-elle quitté devant le roi de France, ou m'aurait-elle permis de bien choisir à l'instant ce qu'il fallait dire? Je voulais, sans quitter l'air et le ton sévère que j'avais pris, me montrer sensible à l'honneur que me fesait un si grand monarque. Il fallait envelopper quelque grande et utile vérité dans une louange belle et méritée. Pour préparer d'avance une réponse heureuse, il aurait fallu

prévoir juste ce qu'il pourrait me dire, et j'étais sûr après cela de ne pas retrouver en sa présence un mot de ce que j'aurais médité. Que deviendrai-je en ce moment et sous les yeux de toute la cour, s'il allait m'échapper dans mon trouble quelqu'une de mes balourdises ordinaires ? Ce danger m'allarma, m'effraya, me fit frémir au point de me déterminer, à tout risque, à ne m'y pas exposer.

Je perdais, il est vrai, la pension qui m'était offerte en quelque sorte; mais je m'exemptais aussi du joug qu'elle m'eût imposé. Adieu la vérité, la liberté, le courage. Comment oser désormais parler d'indépendance et de désintéressement ? Il ne fallait plus que flatter ou me taire en recevant cette pension : encore qui m'assurait qu'elle me serait payée ? Que de pas à faire, que de gens à solliciter ! Il m'en coûterait plus de soins, et bien plus désagréables, pour la conserver que pour m'en passer. Je crus donc en y renonçant prendre un parti très-conséquent à mes principes, et sacrifier l'apparence à la réalité. Je dis ma résolution à *Grimm* qui n'y opposa rien. Aux autres j'alléguai ma santé, et je partis le matin même.

Mon départ fit du bruit et fut généralement blâmé. Mes raisons ne pouvaient être senties par tout le monde ; m'accuser d'un sot orgueil était bien plutôt fait et contentait mieux la jalousie de quiconque sentait en lui-même qu'il ne se serait pas conduit ainsi. Le lendemain *Jelyotte* m'écrivit un billet où il me détailla les succès de ma pièce, et l'engouement où le roi lui-même en était. Toute la journée, me marquait-il, sa majesté ne cesse de chanter, avec la voix la plus fausse de son royaume : *J'ai perdu mon serviteur ; j'ai perdu tout mon bonheur.* Il ajoutait que dans la quinzaine on devait donner une seconde représentation du Devin, qui constatait aux yeux de tout le public le plein succès de la première.

Deux jours après, comme j'entrais le soir sur les neuf heures, chez madame d'*Epinay*, où j'allais souper, je me vis croisé par un fiacre à la porte. Quelqu'un qui était dans ce fiacre me fit signe d'y monter; j'y monte : c'était *Diderot*. Il me parla de la pension avec un feu que, sur pareil sujet, je n'aurais pas attendu d'un philosophe. Il ne me fit pas un crime de n'avoir pas voulu être présenté au roi, mais il m'en fit un terrible de mon indifférence pour

la pension. Il me dit que si j'étais désintéressé pour mon compte, il ne m'était pas permis de l'être pour celui de madame le *Vasseur* et de sa fille; que je leur devais de n'omettre aucun moyen possible et honnête de leur donner du pain; et comme on ne pouvait pas dire après tout que j'eusse refusé cette pension, il soutint que puisqu'on avait paru disposé à me l'accorder, je devais la solliciter et l'obtenir à quelque prix que ce fût Quoique je fusse touché de son zèle, je ne pus goûter ses maximes; et nous eûmes à ce sujet une dispute très-vive, la première que j'aie eue avec lui; et nous n'en avons jamais eu que de cette espèce, lui me prescrivant ce qu'il prétendait que je devais faire, et moi m'en défendant parce que je croyais ne le devoir pas.

Il était tard quand nous nous quittâmes. Je voulus le mener souper chez Mme. d'*Epinay*, il ne le voulut point, et quelque effort que le désir d'unir tous ceux que j'aime m'ait fait faire en divers temps pour l'engager à la voir, jusqu'à la mener à sa porte, qu'il nous tint fermée, il s'en est toujours défendu, ne parlant d'elle qu'en termes très-méprisans. Ce ne fut qu'après ma

brouillerie avec elle et avec lui, qu'ils se lièrent, et qu'il commença d'en parler avec honneur.

Depuis lors *Diderot* et *Grimm* semblèrent prendre à tâche d'aliéner de moi les gouverneuses, leur fesant entendre que si elles n'étaient pas plus à leur aise, c'était mauvaise volonté de ma part, et qu'elles ne feraient jamais rien avec moi. Ils tâchaient de les engager à me quitter, leur promettant un regrat de sel, un bureau à tabac, et je ne sais quoi encore, par le crédit de Mme. d'*Epinay*. Ils voulurent même entraîner *Duclos* ainsi que d'*Holback* dans leur ligue; mais le premier s'y refusa toujours. J'eus alors quelque vent de tout ce manège; mais je ne l'appris distinctement que long-temps après, et j'eus souvent à déplorer le zèle aveugle et peu discret de mes amis, qui, cherchant à me réduire, incommodé comme j'étais, à la plus triste solitude, travaillaient dans leur idée à me rendre heureux par les moyens les plus propres en effet à me rendre misérable.

Le carnaval suivant 1753, le Devin fut joué à Paris, et j'eus le temps, dans cet intervalle, d'en faire l'ouverture et le divertisse-

ment. Ce divertissement, tel qu'il est gravé, devait être en action d'un bout à l'autre et dans un sujet suivi, qui, selon moi, fournissait des tableaux très-agréables. Mais quand je proposai cette idée à l'opéra, on ne m'entendit seulement pas, et il fallut coudre des chants et des danses à l'ordinaire. Cela fit que ce divertissement, quoique plein d'idées charmantes, qui ne déparent point les scènes, réussit très-médiocrement. J'ôtai le récitatif de *Jelyotte*, et je rétablis le mien tel que je l'avais fait d'abord, et qu'il est gravé, et ce récitatif un peu francisé, je l'avoue, c'est-à-dire, traîné par les acteurs, loin de choquer personne, n'a pas moins réussi que les airs, et a paru, même au public tout aussi bien fait pour le moins. Je dédiai ma pièce à M. *Duclos* qui l'avait protégée, et je déclarai que ce serait ma seule dédicace. J'en ai pourtant fait une seconde avec son consentement; mais il a dû se tenir encore plus honoré de cette exception que si je n'en avais fait aucune.

J'ai sur cette pièce beaucoup d'anecdotes sur lesquelles des choses plus importantes à dire ne me laissent pas le loisir de m'étendre ici. J'y reviendrai peut-être un jour dans le

supplément. Je n'en saurais pourtant omettre une qui peut avoir trait à tout ce qui suit. Je visitais un jour dans le cabinet du baron d'*Holback* sa musique ; après en avoir parcouru de beaucoup d'espèces, il me dit en me montrant un recueil de pièces de clavecin : voilà des pièces qui ont été composées pour moi ; elles sont pleines de goût, bien chantantes, personne ne les connaît ni ne les verra que moi seul. Vous en devriez choisir quelqu'une pour l'insérer dans votre divertissement. Ayant dans la tête des sujets d'airs et de symphonies, beaucoup plus que je n'en pouvais employer, je me souciais très-peu des siens. Cependant il me pressa tant, que par complaisance je choisis une pastorelle que j'abrégeai, et que je mis en trio pour l'entrée des compagnes de Colette. Quelques mois après, et tandis qu'on représentait le Devin, entrant un jour chez *Grimm*, je trouvai du monde autour de son clavecin, d'où il se leva brusquement à mon arrivée. En regardant machinalement sur son pupitre, j'y vis ce même recueil du baron d'*Holback* ouvert précisément à cette même pièce qu'il m'avait pressé de prendre, en m'assurant qu'elle ne sortirait jamais de ses

mains. Quelque temps après je vis encore ce même recueil ouvert sur le clavecin de M. d'*Epinay*, un jour qu'il y avait musique chez lui. *Grimm* ni personne ne m'a jamais parlé de cet air, et je n'en parle ici moi-même que parce qu'il se répandit quelque temps après un bruit, que je n'étais pas l'auteur du Devin du village. Comme je ne fus jamais un grand croquenote, je suis persuadé que sans mon dictionnaire de musique, on aurait dit à la fin que je ne la savais pas (*).

Quelque temps avant qu'on donnât le Devin du village, il était arrivé à Paris des bouffons italiens, qu'on fit jouer sur le théâtre de l'opéra, sans prévoir l'effet qu'ils y allaient faire. Quoiqu'ils fussent détestables, et que l'orchestre, alors très-ignorant, estropiât à plaisir les pièces qu'ils donnèrent, elles ne laissèrent pas de faire à l'opéra français un tort qu'il n'a jamais réparé. La comparaison de ces deux musiques, entendues le même jour sur le même théâtre, déboucha les oreilles françaises; il n'y eut personne qui pût endurer

(*) Je ne prévoyais guère encore qu'on le dirait enfin, malgré le dictionnaire.

la traînerie de leur musique après l'accent vif et marqué de l'italienne : si-tôt que les bouffons avaient fini, tout s'en allait. On fut forcé de changer l'ordre, et de mettre les bouffons à la fin. On donnait Eglé, Pygmalion, le Sylphe ; rien ne tenait. Le seul Devin du village soutint la comparaison, et plut encore après la *Serva Padrona*. Quand je composai mon intermède, j'avais l'esprit rempli de ceux-là ; ce furent eux qui m'en donnèrent l'idée, et j'étais bien éloigné de prévoir qu'on les passerait en revue à côté de lui. Si j'eusse été un pillard, que de vols seraient alors devenus manifestes, et combien on eût pris soin de les faire sentir ! Mais rien : on a eu beau faire, on n'a pas trouvé dans ma musique la moindre réminiscence d'aucune autre, et tous mes chants, comparés aux prétendus originaux, se sont trouvés aussi neufs que le caractère de musique que j'avais créé. Si l'on eût mis *Mondonville* ou *Rameau* à pareille épreuve, ils n'en seraient sortis qu'en lambeaux.

Les bouffons firent à la musique italienne des sectateurs très-ardens. Tout Paris se divisa en deux partis plus échauffés que s'il se fût agi d'une affaire d'Etat ou de religion. L'un, plus puissant, plus nombreux, composé des grands,

des riches et des femmes, soutenait la musique française; l'autre, plus vif, plus fier, plus enthousiaste, était composé des vrais connaisseurs, des gens à talens, des hommes de génie. Son petit peloton se rassemblait à l'opéra sous la loge de la reine. L'autre parti remplissait le reste du parterre et de la salle; mais son foyer principal était sous la loge du roi. Voilà d'où vinrent ces noms de partis célèbres dans ce temps-là, de *Coin du roi*, et de *Coin de la reine.* La dispute en s'animant produisit des brochures. Le Coin du roi voulut plaisanter, il fut moqué par le *Petit Prophète;* il voulut se mêler de raisonner, il fut écrasé par la *Lettre sur la musique française.* Ces deux petits écrits, l'un de *Grimm* et l'autre de moi, sont les seuls qui survivent à cette querelle; tous les autres sont déjà morts.

Mais le *Petit Prophète*, qu'on s'obstina long-temps à m'attribuer malgré moi, fut pris en plaisanterie, et ne fit pas la moindre peine à son auteur; au-lieu que la *Lettre sur la musique* fut prise au sérieux, et souleva contre moi toute la nation, qui se crut offensée dans sa musique. La description de l'incroyable effet de cette brochure serait digne de la plume de *Tacite.* C'était le temps de la grande

querelle du parlement et du clergé. Le parlement venait d'être exilé ; la fermentation était au comble : tout menaçait d'un prochain soulèvement. La brochure parut : à l'instant toutes les autres querelles furent oubliées, on ne songea qu'au péril de la musique française, et il n'y eut plus de soulèvement que contre moi. Il fut tel que la nation n'en est jamais bien revenue. A la cour on ne balançait qu'entre la bastille et l'exil ; et la lettre-de-cachet allait être expédiée, si M. de *Voyer* n'en eût fait sentir le ridicule. Quand on lira que cette brochure a peut-être empêché une révolution dans l'Etat, on croira rêver. C'est pourtant une vérité bien réelle, que tout Paris peut encore attester, puisqu'il n'y a pas aujourd'hui plus de quinze ans de cette singulière anecdote.

Si l'on n'attenta pas à ma liberté, l'on ne m'épargna pas du moins les insultes ; ma vie même fut en danger. L'orchestre de l'opéra fit l'honnête complot de m'assassiner quand j'en sortirais. On me le dit ; je n'en fus que plus assidu à l'opéra, et je ne sus que longtemps après que M. *Ancelet*, officier des mousquetaires, qui avait de l'amitié pour moi, avait détourné l'effet du complot, en

me fesant escorter, à mon insçu, à la sortie du spectacle. La ville venait d'avoir la direction de l'opéra. Le premier exploit du prévôt des marchands fut de me faire ôter mes entrées, et cela de la façon la plus mal-honnête qu'il fut possible; c'est-à-dire, en me les fesant refuser publiquement à mon passage; de sorte que je fus obligé de prendre un billet d'amphithéâtre pour n'avoir pas l'affront de m'en retourner ce jour-là. L'injustice était d'autant plus criante, que le seul prix que j'avais mis à ma pièce en la leur cédant, était mes entrées à perpétuité : car, quoique ce fût un droit pour tous les auteurs, et que j'eusse ce droit à double titre, je ne laissai pas de le stipuler expressément en présence de M. *Duclos*. Il est vrai qu'on m'envoya pour mes honoraires, par le caissier de l'opéra, cinquante louis que je n'avais pas demandés; mais outre que ces cinquante louis ne fesaient pas la somme qui me revenait dans les règles, ce paiement n'avait rien de commun avec le droit d'entrées formellement stipulé, et qui en était entièrement indépendant. Il y avait dans ce procédé une telle complication d'iniquité et de brutalité, que le public, alors dans sa plus grande animosité contre moi, ne laissa pas

d'en

d'en être unanimement choqué ; et tel qui m'avait insulté la veille, criait le lendemain tout haut dans la salle, qu'il était honteux d'ôter ainsi les entrées à un auteur qui les avait si bien méritées, et qui pouvait même les réclamer pour deux. Tant est juste le proverbe italien *qu'ogn' un ama la giustizia in casa d'altrui.*

Je n'avais là-dessus qu'un parti à prendre ; c'était de réclamer mon ouvrage, puisqu'on m'en ôtait le prix convenu. J'écrivis pour cet effet à M. d'*Argenson*, qui avait le département de l'opéra, et je joignis à ma lettre un mémoire qui était sans réplique, et qui demeura sans réponse et sans effet, ainsi que ma lettre. Le silence de cet homme injuste me resta sur le cœur, et ne contribua pas à augmenter l'estime très-médiocre que j'eus toujours pour son caractère et pour ses talens. C'est ainsi qu'on a gardé ma pièce à l'opéra, en me frustrant du prix pour lequel je l'avais cédée. Du faible au fort, ce serait voler ; du fort au faible, c'est seulement s'approprier le bien d'autrui.

Quant au produit pécuniaire de cet ouvrage, quoiqu'il ne m'ait pas rapporté le quart de ce qu'il aurait rapporté dans les

mains d'un autre, il ne laissa pas d'être assez grand pour me mettre en état de subsister plusieurs années, et suppléer à la copie qui allait toujours assez mal. J'eus cent louis du roi, cinquante de Mme. de *Pompadour* pour la représentation de Bellevue, où elle fit elle-même le rôle de Colin; cinquante de l'opéra, et cinq cents francs de *Pissot* pour la gravure; en sorte que cet intermède, qui ne me coûta jamais que cinq ou six semaines de travail, me rapporta presque autant d'argent, malgré mon malheur et ma balourdise, que m'en a depuis rapporté l'Emile, qui m'avait coûté vingt ans de méditations et trois ans de travail : mais je payai bien l'aisance pécuniaire où me mit cette pièce par les chagrins infinis qu'elle m'attira. Elle fut le germe des secrètes jalousies qui n'ont éclaté que long-temps après. Depuis son succès, je ne remarquai plus ni dans *Grimm*, ni dans *Diderot*, ni dans presque aucun des gens-de-lettres de ma connaissance, cette cordialité, cette franchise, ce plaisir de me voir que j'avais cru trouver en eux jusqu'alors. Dès que je paraissais chez le baron, la conversation cessait d'être générale. On se rassemblait par petits pelotons, on se chuchotait à l'oreille, et je restais

seul, sans savoir avec qui parler. J'endurai long-temps ce choquant abandon; et voyant que Mme. d'*Holback*, qui était douce et aimable, me recevait toujours bien, je supportai les grossièretés de son mari tant qu'elles furent supportables. Mais un jour il m'entreprit sans sujet, sans prétexte, et avec une telle brutalité devant *Diderot*, qui ne dit pas un mot, et devant *Margency*, qui m'a dit souvent depuis lors avoir admiré la douceur et la modération de mes réponses, qu'enfin chassé de chez lui par ce traitement indigne, j'en sortis, résolu de n'y plus rentrer. Cela ne m'empêcha pas de parler toujours honorablement de lui et de sa maison; tandis qu'il ne s'exprimait jamais sur mon compte qu'en termes outrageans, méprisans, sans me dés gner autrement que par ce *petit cuistre*, et sans pouvoir cependant articuler aucun tort d'aucune espèce que j'aie eu jamais avec lui ni avec personne à laquelle il prît intérêt. Voilà comment il finit par vérifier mes prédictions et mes craintes. Pour moi, je crois que mesdits amis m'auraient pardonné de faire des livres, et d'excellens livres, parce que cette gloire ne leur était pas étrangère, mais qu'ils ne purent me pardonner d'avoir fait un opéra,

ni les succès brillans qu'eut cet ouvrage, parce qu'aucun d'eux n'était en état de courir la même carrière, ni d'aspirer aux mêmes honneurs. *Duclos* seul, au-dessus de cette jalousie, parut même augmenter d'amitié pour moi, et m'introduisit chez Mlle. *Quinault*, où je trouvai autant d'attentions, d'honnêtetés, de caresses, que j'avais peu trouvé tout cela chez M. d'*Holback*.

Tandis qu'on jouait le Devin du village à l'opéra, il était aussi question de son auteur à la comédie française, mais un peu moins heureusement. N'ayant pu dans sept ou huit ans faire jouer mon Narcisse aux italiens, je m'étais dégoûté de ce théâtre, par le mauvais jeu des acteurs dans le français, et j'aurais bien voulu avoir fait passer ma pièce aux français plutôt que chez eux. Je parlai de ce désir au comédien *la Noue*, avec lequel j'avais fait connaissance, et qui, comme on sait, était homme de mérite et auteur. Narcisse lui plut; il se chargea de le faire jouer anonyme; et en attendant, il me procura les entrées qui me furent d'un grand agrément; car j'ai toujours préféré le théâtre français aux deux autres. La pièce fut reçue avec applaudissement, et représentée sans qu'on

en nommât l'auteur ; mais j'ai lieu de croire que les comédiens et bien d'autres ne l'ignoraient pas. Les Dlles. *Gaussin* et *Grandval* jouaient les rôles d'amoureuses ; et quoique l'intelligence du tout fût manquée, à mon avis, on ne pouvait appeler cela une pièce absolument mal jouée. Toutefois je fus surpris et touché de l'indulgence du public, qui eut la patience de l'entendre tranquillement d'un bout à l'autre, et d'en souffrir même une seconde représentation, sans donner le moindre signe d'impatience. Pour moi, je m'ennuyai tellement à la première, que je ne pus tenir jusqu'à la fin ; et sortant du spectacle, j'entrai au café de *Procope*, où je trouvai *Boissi* et quelques autres qui probablement s'étaient ennuyés comme moi. Là je dis hautement mon *peccavi*, m'avouant humblement ou fièrement l'auteur de la pièce, et en parlant comme tout le monde en pensait. Cet aveu public de l'auteur d'une mauvaise pièce qui tombe, fut fort admiré, et me parut très-peu pénible. J'y trouvai même un dédommagement d'amour-propre dans le courage avec lequel il fut fait, et je crois qu'il y eut en cette occasion plus d'orgueil à parler, qu'il n'y aurait eu de sotte honte à

se taire. Cependant, comme il était sûr que la pièce, quoique glacée à la représentation, soutenait la lecture, je la fis imprimer; et dans la préface, qui est un de mes bons écrits, je commençai de mettre à découvert mes principes un peu plus que je n'avais fait jusqu'alors.

J'eus bientôt occasion de les développer tout-à-fait dans un ouvrage de plus grande importance : car ce fut, je pense, en cette année 1753 que parut le programme de l'académie de Dijon, sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes. Frappé de cette grande question, je fus surpris que cette académie eût osé la proposer; mais puisqu'elle avait eu ce courage, je pouvais bien avoir celui de la traiter, et je l'entrepris.

Pour méditer à mon aise ce grand sujet, je fis à Saint-Germain un voyage de sept ou huit jours avec *Thérèse*, notre hôtesse, qui était une bonne femme, et une de ses amies. Je compte cette promenade pour une des plus agréables de ma vie. Il fesait très-beau; ces bonnes femmes se chargèrent des soins et de la dépense; *Thérèse* s'amusait avec elles; et moi, sans souci de rien, je venais m'égayer sans gêne aux heures des repas. Tout le reste

du jour, enfoncé dans la forêt, j'y cherchais, j'y trouvais l'image des premiers temps, dont je traçais fièrement l'histoire; je fesais main-basse sur les petits mensonges des hommes, j'osais dévoiler à nu la nature, suivre le progrès du temps et des choses qui l'ont défigurée, et comparant l'homme de l'homme avec l'homme naturel, leur montrer dans son perfectionnement prétendu la véritable source de ses misères. Mon ame, exaltée par ces contemplations sublimes, s'élevait auprès de la divinité; et voyant delà mes semblables suivre dans l'aveugle route de leurs préjugés, celle de leurs erreurs, de leurs malheurs, de leurs crimes, je leur criais d'une faible voix qu'ils ne pouvaient entendre: Insensés, qui vous plaignez sans cesse de la nature, apprenez que tous vos maux vous viennent de vous.

De ces méditations résulta le discours sur l'inégalité, ouvrage qui fut plus du goût de *Diderot* que tous mes autres écrits, et pour equel ses conseils me furent le plus utiles (*),

(*) Dans le tems que j'écrivais ceci, je n'avais encore aucun soupçon du grand complot de *Diderot* et de *Grimm*, sans quoi j'aurais aisément

mais qui ne trouva dans toute l'Europe que peu de lecteurs qui l'entendissent, et aucun de ceux-là qui voulût en parler. Il avait été fait pour concourir au prix, je l'envoyai donc, mais sûr d'avance qu'il ne l'aurait pas, et sachant bien que ce n'est pas pour des pièces de cette étoffe que sont fondés les prix des académies.

Cette promenade et cette occupation firent du bien à mon humeur et à ma santé. Il y avait déja plusieurs années que, tourmenté de mon mal, je m'étais livré tout-à-fait aux médecins, qui, sans l'alléger, avaient épuisé mes forces et détruit mon tempérament. Au retour de Saint-Germain, je me trouvai plus

reconnu combien le premier abusait de ma confiance, pour donner à mes écrits ce ton dur et cet air noir qu'ils n'eurent plus quand il cessa de me diriger. Le morceau du philosophe qui s'argumente en se bouchant les oreilles pour s'endurcir aux plaintes d'un malheureux, est de sa façon, et il m'en avait fourni d'autres plus forts encore que je ne pus me résoudre à employer. Mais attribuant cette humeur noire à celle que lui avait donnée le donjon de Vincennes, et dont on retrouve dans son Clairval une assez forte dose, il ne me vint jamais à l'esprit d'y soupçonner la moindre méchanceté.

de force, et me sentis beaucoup mieux. Je suivis cette indication; et, résolu de guérir ou mourir sans médecin et sans remèdes, je leur dis adieu pour jamais, et je me mis à vivre au jour la journée, restant coi quand je ne pouvais aller, et marchant si-tôt que j'en avais la force. Le train de Paris parmi les gens à prétentions était si peu de mon goût; les cabales des gens-de-lettres, leurs honteuses querelles, leur peu de bonne foi dans leurs livres, leurs airs tranchans dans le monde, m'étaient si odieux, si antipathiques; je trouvais si peu de douceur, d'ouverture de cœur, de franchise dans le commerce même de mes amis, que, rebuté de cette vie tumultueuse, je commençais à soupirer ardemment après le séjour de la campagne, et ne voyant pas que mon métier me permît de m'y établir, j'y courais du moins passer les heures que j'avais de libres. Pendant plusieurs mois, d'abord après mon dîner, j'allais me promener seul au bois de Boulogne, méditant des sujets d'ouvrages, et je ne revenais qu'à la nuit.

*Gauffecourt*, avec lequel j'étais alors extrêmement lié, se voyant obligé d'aller à Genève pour son emploi, me proposa ce

voyage, j'y consentis. Je n'étais pas assez bien pour me passer des soins de la gouverneuse : il fut décidé qu'elle serait du voyage, que sa mère garderait la maison ; et, tous nos arrangemens pris, nous partîmes tous trois ensemble le premier juin 1754.

Je dois noter ce voyage comme l'époque de la première expérience qui, jusqu'à l'âge de quarante-deux ans que j'avais alors, ait porté atteinte au naturel pleinement confiant avec lequel j'étais né, et auquel je m'étais toujours livré sans réserve et sans inconvénient. Nous avions un carrosse bourgeois qui nous menait avec les mêmes chevaux à très-petites journées. Je descendais et marchais souvent à pied. A peine étions-nous à la moitié de notre route, que *Thérèse* marqua la plus grande répugnance à rester seule dans la voiture avec *Gauffecourt*, et que quand, malgré ses prières, je voulais descendre, elle descendait et marchait aussi. Je la grondai long-temps de ce caprice, et même je m'y opposai tout-à-fait, jusqu'à ce qu'elle se vit forcée enfin à m'en déclarer la cause. Je crus rêver, je tombai des nues quand j'appris que mon ami M. *Gauffecourt*, âgé de plus de soixante ans, podagre, impotent, usé de

plaisirs et de jouissances, travaillait depuis notre départ à corrompre une personne qui n'était plus ni belle ni jeune, qui appartenait à son ami, et cela par les moyens les plus bas, les plus honteux, jusqu'à lui présenter sa bourse, jusqu'à tenter de l'émouvoir par la lecture d'un livre abominable, et par la vue des figures infâmes dont il était plein. *Thérèse* indignée lui lança une fois son vilain livre par la portière, et j'appris que le premier jour une violente migraine m'ayant fait aller coucher sans souper, il avait employé tout le temps de ce tête-à-tête à des tentatives et des manœuvres plus dignes d'un satyre ou d'un bouc que d'un honnête homme, auquel j'avais confié ma compagne et moi-même. Quelle surprise ! quel serrement de cœur tout nouveau pour moi ! Moi, qui jusqu'alors avais cru l'amitié inséparable de tous les sentimens aimables et nobles qui font tout son charme, pour la première fois de ma vie je me vois forcé de l'allier au dédain et d'ôter ma confiance et mon estime à un homme que j'aime et dont je me crois aimé! Le malheureux me cachait sa turpitude : pour ne pas exposer *Thérèse*, je me vis forcé de lui cacher mon mépris, et de recéler au

fond de mon cœur des sentimens qu'il ne devait pas connaître. Douce et sainte illusion de l'amitié ! *Gauffecourt* leva le premier ton voile à mes yeux. Que de mains cruelles l'ont empêché depuis lors de retomber !

A Lyon je quittai *Gauffecourt* pour prendre ma route par la Savoie, ne pouvant me résoudre à passer derechef si près de maman sans la revoir. Je la revis.... dans quel état, mon Dieu ! quel avilissement ! que lui restait-il de sa vertu première ? Etait-ce la même Mme. de *Warens*, jadis si brillante, à qui le curé *Pontverre* m'avait adressé ? Que mon cœur fut navré ! je ne vis plus pour elle d'autre ressource que de se dépayser. Je lui réitérai vivement et vainement les instances que je lui avais faites plusieurs fois dans mes lettres, de venir vivre paisiblement avec moi, qui voulais consacrer mes jours et ceux de *Thérèse* à rendre les siens heureux. Attachée à sa pension, dont cependant, quoique exactement payée, elle ne tirait rien depuis longtemps, elle ne m'écouta pas. Je lui fis encore quelque légère part de ma bourse, bien moins que je n'aurais dû, bien moins que je n'aurais fait, si je n'eusse été parfaitement sûr qu'elle n'en profiterait pas d'un sou. Durant

mon

mon séjour à Genève, elle fit un voyage en Chablais, et vint me voir à Grange-canal. Elle manquait d'argent pour achever son voyage; je n'avais pas sur moi ce qu'il fallait pour cela, je le lui envoyai une heure après par *Thérèse*. Pauvre maman! Que je dise encore ce trait de son cœur. Il ne lui restait pour dernier bijou qu'une petite bague; elle l'ôta de son doigt pour la mettre à celui de *Thérèse*, qui la remit à l'instant au sien, en baisant cette noble main qu'elle arrosa de ses pleurs. Ah! c'était alors le moment d'acquitter ma dette! il fallait tout quitter pour la suivre, m'attacher à elle jusqu'à sa dernière heure, et partager son sort, quel qu'il fût. Je n'en fis rien. Distrait par un autre attachement, je sentis relâcher le mien pour elle, faute d'espoir de pouvoir le lui rendre utile. Je gémis sur elle, et ne la suivis pas. De tous les remords que j'ai sentis en ma vie, voilà le plus vif et le plus permanent. Je méritai par-là les châtimens terribles qui depuis lors n'ont cessé de m'accabler; puissent-ils avoir expié mon ingratitude! elle fut dans ma conduite, mais elle a trop déchiré mon cœur pour que jamais ce cœur ait été celui d'un ingrat.

Avant mon départ de Paris, j'avais esquissé la dédicace de mon Discours sur l'inégalité. Je l'achevai à Chambéry, et la datai du même lieu, jugeant qu'il était mieux, pour éviter toute chicane, de ne la dater ni de France, ni de Genève. Arrivé dans cette ville, je me livrai à l'enthousiasme républicain qui m'y avait amené. Cet enthousiasme augmenta par l'accueil que j'y reçus. Fêté, caressé dans tous les états, je me livrai tout entier au zèle patriotique; et honteux d'être exclu de mes droits de citoyen, par la profession d'un autre culte que celui de mes pères, je résolus de reprendre ouvertement ce dernier. Je pensais que l'Evangile étant le même pour tous les chrétiens, et le fond du dogme n'étant différent qu'en ce qu'on se mêlait d'expliquer ce qu'on ne pouvait entendre, il appartenait en chaque pays au seul souverain de fixer et le culte et ce dogme inintelligible, et qu'il était par conséquent du devoir du citoyen d'admettre le dogme et de suivre le culte prescrit par la loi. La fréquentation des encyclopédistes, loin d'ébranler ma foi, l'avait affermie, par mon aversion naturelle pour la dispute et pour les partis. L'étude de l'homme et de l'univers m'avait montré par-tout les

causes finales et l'intelligence qui les dirigeait. La lecture de la Bible, et sur-tout de l'Evangile, à laquelle je m'appliquais depuis quelques années, m'avait fait mépriser les basses et sottes interprétations que donnaient à Jesus-christ les gens les moins dignes de l'entendre. En un mot, la philosophie, en m'attachant à l'essentiel de la religion, m'avait détaché de ce fatras de petites formules dont les hommes l'ont offusquée. Jugeant qu'il n'y avait pas pour un homme raisonnable deux manières d'être chrétien, je jugeais aussi que tout ce qui est forme et discipline, était dans chaque pays du ressort des lois. De ce principe si sensé, si social, si pacifique, et qui m'a attiré de si cruelles persécutions, il s'ensuivait que, voulant être citoyen, je devais être protestant, et rentrer dans le culte établi dans mon pays. Je m'y déterminai; je me soumis même aux instructions du pasteur de la paroisse où je logeais, laquelle était hors de la ville. Je désirai seulement de n'être pas obligé de paraître en consistoire. L'édit ecclésiastique cependant y était formel; on voulut bien y déroger en ma faveur, et l'on nomma une commission de cinq ou six membres pour recevoir en parti-

culier ma profession de foi. Malheureusement le ministre *Perdriau*, homme aimable et doux, avec qui j'étais lié, s'avisa de me dire qu'on se réjouissait de m'entendre parler dans cette petite assemblée. Cette attente m'effraya si fort, qu'ayant étudié jour et nuit, pendant trois semaines, un petit discours que j'avais préparé, je me troublai, lorsqu'il fallut le réciter, au point de n'en pouvoir dire un seul mot, et je fis dans cette conférence le rôle du plus sot écolier. Les commissaires parlaient pour moi, je répondais bêtement *oui* et *non ;* ensuite je fus admis à la communion, et réintégré dans mes droits de citoyen : je fus inscrit comme tel dans le rôle des gardes que paient les seuls citoyens et bourgeois, et j'assistai à un conseil général *extraordinaire* pour recevoir le serment du syndic *Mussard.* Je fus si touché des bontés que me témoignèrent en cette occasion le conseil, le consistoire, et des procédés obligeans et honnêtes de tous les magistrats, ministres et citoyens, que, pressé par le bon homme *Deluc* qui m'obsédait sans cesse, et encore plus par mon propre penchant, je ne songeai à retourner à Paris que pour dissoudre mon ménage, mettre en règle mes petites

affaires, placer Mme. *le Vasseur* et son mari, ou pourvoir à leur subsistance, et revenir avec *Thérèse* m'établir à Genève pour le reste de mes jours.

Cette résolution prise, je fis trève aux affaires sérieuses pour m'amuser avec mes amis jusqu'au temps de mon départ. De tous ces amusemens celui qui me plut davantage fut une promenade autour du lac que je fis en bateau avec *Deluc* père, sa bru, ses deux fils et ma *Thérèse*. Nous mîmes sept jours à cette tournée par le plus beau temps du monde. J'en gardai le vif souvenir des sites qui m'avaient frappé à l'autre extrémité du lac, et dont je fis la description quelques années après dans la nouvelle Héloïse.

Les principales liaisons que je fis à Genève, outre les *Deluc* dont j'ai parlé, furent le jeune *Vernes* que j'avais déjà connu à Paris, et dont j'augurais mieux alors que je n'ai fait dans la suite; M. *Perdriau* alors pasteur de campagne, aujourd'hui professeur de belles-lettres, dont la société pleine de douceur et d'aménité me sera toujours regrettable, quoiqu'il ait cru du bel air de se détacher de moi; M. *Jalabert*, alors professeur de physique, depuis conseiller et syndic, auquel je lus mon

Discours sur l'inégalité (mais non pas la dédicace) et qui en parut transporté; le professeur *Lullin* avec lequel jusqu'à sa mort je suis resté en correspondance, et qui m'avait même chargé d'emplettes de livres pour la bibliotèque; le professeur *Vernet*, qui me tourna le dos comme tout le monde, après que je lui eus donné des preuves d'attachement et de confiance qui l'auraient dû toucher, si un théologien pouvait être touché de quelque chose; *Chapuis* commis et successeur de *Gauffecourt*, qu'il voulut supplanter, et qui bientôt fut supplanté lui-même; *Marcet* de *Mezières*, ancien ami de mon père, et qui s'était aussi montré le mien; mais qui, après avoir jadis bien mérité de la patrie, s'étant fait auteur dramatique, et prétendant aux Deux-cent, changea de maximes, et devint ridicule avant sa mort. Mais celui de tous dont j'attendis davantage, fut *Moulton*, jeune homme de la plus grande espérance par ses talens, par son esprit plein de feu, que j'ai toujours aimé, quoique sa conduite à mon égard ait été souvent équivoque, et qu'il ait des liaisons avec mes plus cruels ennemis, mais qu'avec tout cela je ne puis m'empêcher de regarder encore comme

appelé à être un jour le défenseur de ma mémoire et le vengeur de son ami.

Au milieu de ces dispositions, je ne perdis ni le goût ni l'habitude de mes promenades solitaires, et j'en fesais souvent d'assez grandes sur les bords du lac, durant lesquelles ma tête accoutumée au travail ne demeurait pas oisive. Je digérais le plan déjà formé de mes institutions politiques, dont j'aurai bientôt à parler; je méditais une histoire du Valais, un plan de tragédie en prose, dont le sujet, qui n'était pas moins que *Lucrèce*, ne m'ôtait pas l'espoir d'attirer les rieurs, quoique j'osasse laisser paraître cette infortunée, quand elle ne le peut plus sur aucun théâtre français. Je m'essayais en même-temps sur *Tacite*, et je traduisis le premier livre de son histoire qu'on trouvera parmi mes papiers.

Après quatre mois de séjour à Genève, je retournai au mois d'octobre à Paris, et j'évitai de passer par Lyon pour ne pas me retrouver en route avec *Gauffecourt*. Comme il entrait dans mes arrangemens de ne revenir à Genève que le printemps suivant, je repris pendant l'hiver mes habitudes et mes occupations, dont la principale fut de voir les épreuves de mon Discours sur l'inégalité, que je fesais im-

primer en Hollande par le libraire *Rey*, dont je venais de faire la connaissance à Genève. Comme cet ouvrage était dédié à la république, et que cette dédicace pouvait ne pas plaire au conseil, je voulais attendre l'effet qu'elle ferait à Genève avant que d'y retourner. Cet effet ne me fut pas favorable; et cette dédicace, que le plus pur patriotisme m'avait dictée, ne fit que m'attirer des ennemis dans le conseil, et des jaloux dans la bourgeoisie. M. *Chouet*, alors premier syndic, m'écrivit une lettre honnête, mais froide, qu'on trouvera dans mes recueils. Je reçus des particuliers, entre autres de *Deluc* et de *Jalabert*, quelques complimens, et ce fut là tout : je ne vis point qu'aucun génevois me sût un vrai gré du zèle de cœur qu'on sentait dans cet ouvrage. Cette indifférence scandalisa tous ceux qui la remarquèrent. Je me souviens que dînant un jour à Clichy chez Mme. *Dupin* avec *Crommelin*, résident de la république et avec M. de *Mairan*, celui-ci dit en pleine table que le conseil me devait un présent, et des honneurs publics pour cet ouvrage, et qu'il se déshonorait s'il y manquait. *Crommelin*, qui était un petit homme noir et méchant, n'osa rien répondre en ma pré-

sence, mais il me fit une grimace effroyable qui fit sourire Mme. *Dupin*. Le seul avantage que me procura cet ouvrage, outre celui d'avoir satisfait mon cœur, fut le titre de citoyen qui me fut donné par mes amis, puis par le public à leur exemple, et que j'ai perdu dans la suite pour l'avoir trop bien mérité.

Ce mauvais succès ne m'aurait pourtant pas détourné d'exécuter ma retraite à Genève, si des motifs plus puissans sur mon cœur n'y avaient concouru. M. d'*Epinay* voulant ajouter une aîle qui manquait au château de la Chevrette, fesait une dépense immense pour l'achever. Etant allé voir un jour avec Mme. d'*Epinay* ces ouvrages, nous poussâmes notre promenade un quart de lieue plus loin jusqu'au réservoir des eaux du parc qui touchait la forêt de Montmorency, et où était un joli potager avec une petite loge fort délabrée qu'on appelait l'Hermitage. Ce lieu solitaire et très-agréable m'avait frappé quand je le vis pour la première fois avant mon voyage de Genève. Il m'était échappé de dire dans mon transport : Ah, Madame, quelle habitation délicieuse! voilà un asile tout fait pour moi. Mme. d'*Epinay* ne releva pas beaucoup mon discours;

mais à ce second voyage je fus tout surpris de trouver, au-lieu de la vieille masure, une petite maison presqu'entièrement neuve, fort bien distribuée et très-logeable pour un petit ménage de trois personnes. Mme. d'*Epinay* avait faire faire cet ouvrage en silence et à très-peu de frais, en détachant quelques matériaux et quelques ouvriers de ceux du château. Au second voyage elle me dit, en voyant ma surprise : Mon ours, voilà votre asile ; c'est vous qui l'avez choisi ; c'est l'amitié qui vous l'offre ; jespère qu'elle vous ôtera la cruelle idée de vous éloigner de moi. Je ne crois pas avoir été de mes jours plus vivement, plus délicieusement ému ; je mouillai de pleurs la main bienfesante de mon amie, et si je ne fus pas vaincu dès cet instant même, je fus extrêmement ébranlé. Mme. d'*Epinay*, qui ne voulait pas en avoir le démenti, devint si pressante, employa tant de moyens, tant de gens pour me circonvenir, jusqu'à gagner pour cela Mme. *le Vasseur* et sa fille, qu'enfin elle triompha de mes résolutions Renonçant au séjour de ma patrie, je résolus, je promis d'habiter l'Hermitage ; et en attendant que le bâtiment fût sec, elle prit soin d'en préparer les meubles, en sorte que

tout fut prêt pour y entrer le printemps suivant.

Une chose qui aida beaucoup à me déterminer, fut l'établissement de *Voltaire* auprès de Genève ; je compris que cet homme y ferait révolution, que j'irais retrouver dans ma patrie le ton, les airs, les mœurs qui me chassaient de Paris; qu'il me faudrait batailler sans cesse, et que je n'aurais d'autre choix dans ma conduite, que celui d'être un pédant insupportable, ou un lâche et mauvais citoyen. La lettre que *Voltaire* m'écrivit sur mon dernier ouvrage, me donna lieu d'insinuer mes craintes dans ma réponse; l'effet qu'elle produisit les confirma. Dès-lors je tins Genève perdue, et je ne me trompai pas. J'aurais dû peut-être faire tête à l'orage, si je m'en étais senti le talent. Mais qu'eussé-je fait seul, timide et parlant très-mal, contre un homme arrogant, opulent, étayé du crédit des grands, d'une brillante faconde (*), et déjà l'idole des femmes et des jeunes gens? Je craignis d'exposer inutilement au péril mon courage; je n'écoutai que mon naturel

(*) Vieux mot qui signifie éloquence. *Note de l'Editeur.*

paisible, que mon amour du repos, qui, s'il me trompa, me trompe encore aujourd'hui sur le même article. En me retirant à Genève j'aurais pu m'épargner de grands malheurs à moi-même; mais je doute qu'avec tout mon zèle ardent et patriotique j'eusse fait rien de grand pour mon pays.

*Tronchin* qui, dans le même temps à-peu-près, fut s'établir à Genève, vint quelque temps après à Paris, et en emporta des trésors. A son arrivée il me vint voir avec le chevalier de *Jaucourt*. Mme. d'*Epinay* souhaitait fort de le consulter en particulier, mais la presse n'était pas facile à percer. Elle eut recours à moi. J'engageai *Tronchin* à l'aller voir. Ils commencèrent ainsi sous mes auspices des liaisons qu'ils resserrèrent ensuite à mes dépens. Telle a toujours été ma destinée : si-tôt que j'ai rapproché l'un de l'autre deux amis que j'avais séparément, ils n'ont jamais manqué de s'unir contre moi. Quoique dans le complot que formaient dès-lors les *Tronchins* dans leur patrie, ils dussent tous me haïr mortellement, le docteur pourtant continua long-temps à me témoigner de la bienveillance. Il m'écrivit même après son retour à Genève pour m'y proposer la place de biblio-

thécaire honoraire. Mais mon parti était pris, et cette offre ne m'ébranla pas.

Je retournais dans ce temps-là chez M. d'*Holback*. L'occasion en avait été la mort de sa femme, arrivée, ainsi que celle de Mme. *Francueil*, durant mon séjour à Genève. *Diderot*, en me la marquant, me parla de la profonde affliction du mari. Sa douleur émut mon cœur. Je regrettais vivement moi-même cette aimable femme. J'écrivis sur ce sujet à M. d'*Holback*. Ce triste évènement me fit oublier tous ses torts; et lorsque je fus de retour de Genève, et qu'il fut de retour lui-même d'un tour de France qu'il avait fait pour se distraire, avec *Grimm* et d'autres amis, j'allai le voir, et je continuai jusqu'à mon départ pour l'Hermitage. Quand on sut dans sa cotterie que Mme. d'*Epinay*, qu'il ne voyait point encore, m'y préparait un logement, les sarcasmes tombèrent sur moi comme la grêle, fondés sur ce qu'ayant besoin de l'enceus et des amusemens de la ville, je ne soutiendrais pas la solitude seulement quinze jours. Sentant en moi ce qu'il en était, je laissai dire, et j'allai mon train. M. d'*Holback* ne laissa

pas de m'être utile (*) pour placer le vieux bon homme *le Vasseur* qui avait plus de quatre-vingts ans, et dont sa femme, qui s'en sentait surchargée, ne cessait de me prier de la débarrasser. Il fut mis dans une maison de charité, où l'âge et le regret de se voir loin de sa famille le mirent au tombeau presqu'en arrivant. Sa femme et ses enfans le regrettèrent peu. Mais *Thérèse*, qui l'aimait tendrement, n'a jamais pu se consoler de sa perte, et d'avoir souffert que, si près de son terme, il allât loin d'elle achever ses jours.

J'eus à-peu-près dans le même temps une visite à laquelle je ne m'attendais guère, quoique ce fût une bien ancienne connaissance. Je parle de mon ami *Venture*, qui vint me surprendre un beau matin, lorsque

(*) Voici un exemple des tours que me joue ma mémoire. Long-temps après avoir écrit ceci, je viens d'apprendre, en causant avec ma femme de son vieux bon homme de père, que ce ne fut point M. d'*Holback*, mais M. de *Chenonceaux*, alors un des administrateurs de l'hôtel-dieu, qui le fit placer. J'en avais si totalement perdu l'idée, et j'avais celle de M. d'*Holback* si présente, que j'aurais juré pour ce dernier

je ne pensais à rien moins. Un autre homme était avec lui. Qu'il me parut changé! Au-lieu de ses anciennes grâces, je ne lui trouvai plus qu'un air crapuleux qui m'empêcha de m'épanouir avec lui. Ou mes yeux n'étaient plus les mêmes, ou la débauche avait abruti son esprit, ou tout son premier éclat tenait à celui de la jeunesse qu'il n'avait plus. Je le vis presque avec indifférence, et nous nous séparâmes assez froidement. Mais quand il fut parti, le souvenir de nos anciennes liaisons me rappela si vivement celui de mes jeunes ans, si doucement, si sagement consacrés à cette femme angélique, qui maintenant n'était guère moins changée que lui, les petites anecdotes de cet heureux temps, la romanesque journée de *Toune*, passée avec tant d'innocence et de jouissance entre ces deux charmantes filles, dont une main baisée avait été l'unique faveur, et qui, malgré cela, m'avait laissé des regrets si vifs, si touchans, si durables, tous ces ravissans délires d'un jeune cœur, que j'avais senti alors dans toute leur force, et dont je croyais le temps passé pour jamais : toutes ces tendres réminiscences me firent verser des larmes sur ma jeunesse écoulée et sur ses transports

désormais perdus pour moi. Ah ! combien j'en aurais versées sur leur retour tardif et funeste, si j'avais prévu les maux qu'il m'allait coûter!

Avant de quitter Paris j'eus, pendant l'hiver qui précéda ma retraite, un plaisir bien selon mon cœur, et que je goûtai dans toute sa pureté. *Palissot*, académicien de Nancy, connu par quelques drames, venait d'en donner un à Lunéville devant le roi de Pologne. Il crut apparemment faire sa cour, en jouant dans ce drame un homme qui avait osé se mesurer avec le roi, la plume à la main. *Stanislas*, qui était généreux et qui n'aimait pas la satyre, fut indigné qu'on osât ainsi personnaliser en sa présence. M. le comte de *Tressan* écrivit par l'ordre de ce prince à d'*Alembert* et à moi pour m'informer que l'intention de sa majesté était que le sieur *Palissot* fût chassé de son académie. Ma réponse fut une vive prière à M. de *Tressan* d'intercéder auprès du roi de Pologne pour obtenir la grâce du sieur *Palissot*. La grâce fut accordée, et M. de *Tressan*, en me la marquant au nom du roi, ajouta que ce fait serait inscrit sur les registres de l'académie. Je répliquai que c'était moins

accorder une grâce que perpétuer un châtiment. Enfin j'obtins à force d'instances, qu'il ne serait fait mention de rien dans les registres, et qu'il ne resterait aucune trace publique de cette affaire. Tout cela fut accompagné tant de la part du roi que de celle de M. de *Tressan*, de témoignages d'estime et de considération, dont je fus extrêmement flatté; et je sentis en cette occasion que l'estime des hommes qui en sont dignes eux-mêmes, produit dans l'ame un s ntiment bien plus doux et plus noble que celui de la vanité. J'ai transcrit dans mon recueil les lettres de M. de *Tressan* avec mes réponses, et on en trouvera les originaux.

Je sens bien que si jamais ces mémoires parviennent à voir le jour, je perpétue ici moi-même le souvenir d'un fait dont je voulais effacer la trace; mais j'en transmets bien d'autres malgré moi. Le grand objet de mon entreprise toujours présent à mes yeux, l'indispensable devoir de la remplir dans toute son étendue, ne m'en laisseront point détourner par de plus faibles considérations qui m'éecarteraient de mon but. Dans l'étrange, dans l'unique situation où je me trouve, je me dois trop à la vérité

pour devoir rien de plus à autrui. Pour me bien connaître, il faut me connaître dans tous mes rapports bons et mauvais. Mes confessions sont nécessairement liées avec celles de beaucoup de gens : je fais les unes et les autres avec la même franchise en tout ce qui se rapporte à moi, ne croyant devoir à qui que ce soit plus de ménagemens que je n'en ai pour moi-même, et voulant toutefois en avoir plus. Je veux être toujours juste et vrai ; dire d'autrui le bien tant qu'il me sera possible ; ne dire jamais que le mal qui me regarde, et qu'autant que j'y suis forcé. Qui est-ce qui, dans l'état où l'on m'a mis, a droit d'exiger de moi davantage? Mes confessions ne sont point faites pour paraître de mon vivant ni de celui des personnes qui y sont péniblement intéressées. Si j'étais le maître de ma destinée et de celle de cet écrit, il ne verrait le jour qu'après ma mort et la leur. Mais les efforts que la terreur de la vérité fait faire à mes puissans oppresseurs pour en effacer les traces, me forcent à faire, pour les conserver, tout ce que permettent le droit le plus exact et la plus sévère justice. Si ma mémoire devait s'éteindre avec moi, plutôt que de compromettre personne, je souffrirais

un opprobre injuste et passager sans murmure ; mais puisqu'enfin mon nom doit vivre, je dois tâcher de transmettre avec lui le souvenir de l'homme infortuné qui le porta, tel qu'il fut réellement, et non tel que d'injustes ennemis travaillent sans relâche à le peindre.

*Fin du huitième Livre.*

# LIVRE NEUVIÈME.

L'IMPATIENCE d'habiter l'Hermitage ne me permit pas d'attendre le retour de la belle saison ; et si-tôt que mon logement fut prêt, je me hâtai de m'y rendre, aux grandes huées de la cotterie *Holbachique*, qui prédisait hautement que je ne supporterais pas trois mois de solitude, et qu'on me reverrait dans peu revenir avec ma courte honte vivre comme eux à Paris. Pour moi qui, depuis quinze ans hors de mon élément, me voyais près d'y rentrer, je ne fesais pas même attention à leurs plaisanteries. Depuis que je m'étais, malgré moi, jeté dans le monde, je n'avais cessé de regretter mes chères Charmettes et la douce vie que j'y avais menée. Je me sentais fait pour la retraite et la campagne ; il m'était impossible de vivre heureux ailleurs. A Venise, dans le train des affaires publiques, dans la dignité d'une espèce de représentation, dans l'orgueil des projets d'avancement : à Paris, dans le tourbillon de la grande société, dans la sensualité des soupers,

dans l'éclat des spectacles, dans la fumée de la gloriole, toujours mes bosquets, mes ruisseaux, mes promenades solitaires venaient par leur souvenir me distraire, me contrister, m'arracher des soupirs et des désirs. Tous les travaux auxquels j'avais pu m'assujétir, tous les projets d'ambition qui, par accès, avaient animé mon zèle, n'avaient d'autre but que d'arriver un jour à ces bienheureux loisirs champêtres, auxquels, en ce moment, je me flattais de toucher. Sans m'être mis dans l'honnête aisance que j'avais cru seule pouvoir m'y conduire, je jugeais par ma situation particulière être en état de m'en passer, et pouvoir arriver au même but par un chemin tout contraire. Je n'avais pas un sou de rente, mais j'avais un nom, des talens; j'étais sobre, et je m'étais ôté les besoins les plus dispendieux, tous ceux de l'opinion. Outre cela, quoique paresseux, j'étais laborieux cependant quand je voulais l'être; et ma paresse était moins celle d'un fainéant que celle d'un homme indépendant, qui n'aime à travailler qu'à son heure. Mon metier de copiste de musique n'était ni brillant ni lucratif, mais il était sûr. On me savait gré dans le monde d'avoir eu le courage de le choisir. Je pou-

vais compter que l'ouvrage ne me manquerait pas, et il pouvait me suffire pour vivre en bien travaillant. Deux mille francs qui me restaient du produit du Devin du village et de mes autres écrits, me fesaient une avance pour n'être pas à l'étroit, et plusieurs ouvrages que j'avais sur le métier me promettaient, sans rançonner les libraires, des supplémens suffisans pour travailler à mon aise, sans m'excéder, et même en mettant à profit les loisirs de la promenade. Mon petit ménage, composé de trois personnes, qui toutes s'occupaient utilement, n'était pas d'un entretien fort coûteux. Enfin mes ressources, proportionnées à mes besoins et à mes désirs, pouvaient raisonnablement me promettre une vie heureuse et durable dans celle que mon inclination m'avait fait choisir.

J'aurais pu me jeter tout-à-fait du côté le plus lucratif, et au-lieu d'asservir ma plume à la copie, la dévouer entière à des écrits qui, du vol que j'avais pris et que je me sentais en état de soutenir, pouvaient me faire vivre dans l'abondance, et même dans l'opulence, pour peu que j'eusse voulu joindre des manœuvres d'auteur au soin de publier de bons livres. Mais je sentais qu'écrire pour avoir

du pain, eût bientôt étouffé mon génie et tué mon talent, qui était moins dans ma plume que dans mon cœur, et né uniquement d'une façon de penser élevée et fière, qui seule pouvait le nourrir. Rien de vigoureux, rien de grand ne peut partir d'une plume toute vénale. La nécessité, l'avidité peut-être, m'eût fait faire plus vîte que bien. Si le besoin du succès ne m'eût pas plongé dans les cabales, il m'eût fait chercher à dire moins des choses utiles et vraies que des choses qui plussent à la multitude ; et d'un auteur distingué que je pouvais être, je n'aurais été qu'un barbouilleur de papier. Non, non, j'ai toujours senti que l'état d'auteur n'était, ne pouvait être illustre et respectable qu'autant qu'il n'était pas un métier. Il est trop difficile de penser noblement quand on ne pense que pour vivre. Pour pouvoir, pour oser dire de grandes vérités, il ne faut pas dépendre de son succès. Je jetais mes livres dans le public avec la certitude d'avoir parlé pour le bien commun, sans aucun souci du reste. Si l'ouvrage était rebuté, tant pis pour ceux qui n'en voulaient pas profiter. Pour moi je n'avais pas besoin de leur approbation pour vivre. Mon métier pouvait me nourrir si mes

livres ne se vendaient pas, et voilà précisément ce qui les fesait vendre.

Ce fut le 9 avril 1756 que je quittai la ville pour n'y plus habiter ; car je ne compte pas pour habitation quelques courts séjours que j'ai faits depuis, tant à Paris qu'à Londres et dans d'autres villes, mais toujours de passage ou toujours malgré moi. Mme. d'*Epinay* vint nous prendre tous trois dans son carrosse ; son fermier vint charger mon petit bagage, et je fus installé dès le même jour. Je trouvai ma petite retraite arrangée et meublée simplement, mais proprement et même avec goût. La main qui avait donné ses soins à cet ameublement, le rendait à mes yeux d'un prix inestimable, et je trouvais délicieux d'être l'hôte de mon amie, dans une maison de mon choix, qu'elle avait bâtie exprès pour moi.

Quoiqu'il fît froid, et qu'il y eût même encore de la neige, la terre commençait à végéter; on voyait des violettes et des primevères, les bourgeons des arbres commençaient à poindre, et la nuit même de mon arrivée fut marquée par le premier chant du rossignol, qui se fit entendre presque à ma fenêtre dans un bois qui touchait la maison. Après un léger

ger sommeil, oubliant à mon réveil ma transplantation, je me croyais encore dans la rue Grenelle, quand tout-à-coup ce ramage me fit tressaillir, et je m'écriai dans mon transport : enfin tous mes vœux sont accomplis! Mon premier soin fut de me livrer à l'impression des objets champêtres dont j'étais entouré. Au-lieu de commencer à m'arranger dans mon logement, je commençai par m'arranger pour mes promenades, et il n'y eut pas un sentier, pas un taillis, pas un bosquet, pas un réduit autour de ma demeure que je n'eusse parcourus dès le lendemain. Plus j'examinais cette charmante retraite, plus je la sentais faite pour moi. Ce lieu solitaire plutôt que sauvage me transportait en idée au bout du monde. Il avait de ces beautés touchantes qu'on ne trouve guère auprès des villes; et jamais, en s'y trouvant transporté tout d'un coup, on n'eût pu se croire à quatre lieues de Paris.

Après quelques jours livrés à mon délire champêtre, je songeai à ranger mes paperasses et à régler mes occupations. Je destinai, comme j'avais toujours fait, mes matinées à la copie, et mes après-dînées à la promenade, muni de mon petit livre blanc et de mon

crayon : car n'ayant jamais pu écrire et penser à mon aise que *sub dio*, je n'étais pas tenté de changer de méthode, et je comptais bien que la forêt de Montmorenci, qui était presque à ma porte, serait désormais mon cabinet de travail. J'avais plusieurs écrits commencés, j'en fis la revue. J'étais assez magnifique en projets, mais dans les tracas de la ville, l'exécution jusqu'alors avait marché lentement. J'y comptais mettre un peu plus de diligence quand j'aurais moins de distraction. Je crois avoir assez bien rempli cette attente, et pour un homme souvent malade, souvent à la Chevrette, à Epinay, à Eaubonne, au château de Montmorenci, souvent obsédé chez lui de curieux désœuvrés, et toujours occupé la moitié de la journée à la copie, si l'on compte et mesure les écrits que j'ai faits dans les six ans que j'ai passés tant à l'Hermitage qu'à Montmorenci, l'on trouvera, je m'assure, que si j'ai perdu mon temps durant cet intervalle, ce n'a pas été du moins dans l'oisiveté.

Des divers ouvrages que j'avais sur le chantier, celui que je méditais depuis long-temps, dont je m'occupais avec le plus de goût, auquel je voulais travailler toute ma vie, et qui devait, selon moi, mettre le sceau à ma

réputation, était mes *Institutions politiques.* Il y avait treize à quatorze ans que j'en avais conçu la première idée, lorsqu'étant à Venise j'avais eu quelque occasion de remarquer les défauts de ce gouvernement si vanté. Depuis lors mes vues s'étaient beaucoup étendues par l'étude historique de la morale. J'avais vu que tout tenait radicalement à la politique, et que, de quelque façon qu'on s'y prît, aucun peuple ne serait jamais que ce que la nature de son gouvernement le ferait être : ainsi cette grande question du meilleur gouvernement possible me paraissait se réduire à celle-ci : Quelle est la nature de gouvernement propre à former un peuple le plus vertueux, le plus éclairé, le plus sage, le meilleur enfin, à prendre ce mot dans son plus grand sens ? J'avais cru voir que cette question tenait de bien près à cette autre-ci, si même elle en était différente : Quel est le gouvernement qui par sa nature se tient toujours le plus près de la loi ? De-là, qu'est-ce que la loi ? et une chaîne de questions de cette importance. Je voyais que tout cela me menait à de grandes vérités, utiles au bonheur du genre humain, mais sur-tout à celui de ma patrie, où je n'avais pas trouvé, dans le

voyage que je venais d'y faire, les notions des lois et de la liberté assez justes, ni assez nettes à mon gré; et j'avais cru cette manière indirecte de les leur donner, la plus propre à ménager l'amour-propre de ses membres, et à me faire pardonner d'avoir pu voir là-dessus un peu plus loin qu'eux.

Quoiqu'il y eût déjà cinq ou six ans que je travaillais à cet ouvrage, il n'était encore guère avancé. Les livres de cette espèce demandent de la méditation, du loisir, de la tranquillité. De plus, je fesais celui-là, comme on le dit, en bonne fortune, et je n'avais voulu communiquer mon projet à personne, pas même à *Diderot*. Je craignais qu'il ne parût trop hardi pour le siècle et le pays où j'écrivais, et que l'effroi de mes amis(*)

(*) C'était sur-tout la sage sévérité de *Duclos* qui m'inspirait cette crainte; car pour *Diderot*, je ne sais comment toutes mes conférences avec lui tendaient toujours à me rendre satyrique et mordant plus que mon naturel ne me portait à l'être. Ce fut cela même qui me détourna de le consulter sur une entreprise où je voulais mettre uniquement toute la force du raisonnement, sans aucun vestige d'humeur et de partialité.

ne me gênât dans l'exécution. J'ignorais encore s'il serait fait à temps, et de manière à pouvoir paraître de mon vivant. Je voulais pouvoir, sans contrainte, donner à mon sujet tout ce qu'il me demandait ; bien sûr que n'ayant point l'humeur satyrique, et ne voulant jamais chercher d'application, je serais toujours irrépréhensible en toute équité. Je voulais user pleinement sans doute du droit de penser que j'avais par ma naissance ; mais toujours en respectant le gouvernement sous lequel j'avais à vivre, sans jamais désobéir à ses lois ; et très-attentif à ne pas violer le droit des gens, je ne voulais pas non plus renoncer par crainte à ses avantages.

J'avoue même qu'étranger et vivant en France, je trouvais ma position très-favorable pour oser dire la vérité, sachant bien que continuant, comme je voulais faire, à ne rien imprimer dans l'Etat sans permission, je n'y devais compte à personne de mes maximes et de leur publication par-tout ailleurs. J'aurais été bien moins libre à Genève même,

On peut juger du ton que j'avais pris dans cet ouvrage, par celui du Contrat Social qui en est tiré.

où, dans quelque lieu que mes livres fussent imprimés, le magistrat avait droit d'épiloguer sur leur contenu. Cette considération avait beaucoup contribué à me faire céder aux instances de Mme. d'*Epinay*, et renoncer au projet d'aller m'établir à Genève. Je sentais, comme je l'ai dit dans l'Emile, qu'à moins d'être homme d'intrigues, quand on veut consacrer des livres au vrai bien de la patrie, il ne faut point les composer dans son sein.

Ce qui me fesait trouver ma position plus heureuse, était la persuasion où j'étais que le gouvernement de France, sans peut-être me voir de fort bon œil, se ferait un honneur, sinon de me protéger, au moins de me laisser tranquille. C'était, ce me semblait, un trait de politique très-simple et cependant très-adroite, de se faire un mérite de tolérer ce qu'on ne pouvait empêcher, puisque si l'on m'eût chassé de France, ce qui était tout ce qu'on avait droit de faire, mes livres n'auraient pas moins été faits, et peut-être avec moins de retenue; au-lieu qu'en me laissant en repos, on gardait l'auteur pour caution de ses ouvrages, et de plus on effaçait des préjugés bien enracinés dans le reste de

l'Europe, en se donnant la réputation d'avoir un respect éclairé pour le droit des gens.

Ceux qui jugeront sur l'évènement que ma confiance m'a trompé, pourraient bien se tromper eux-mêmes. Dans l'orage qui m'a submergé, mes livres ont servi de prétexte, mais c'était à ma personne qu'on en voulait. On se souciait très-peu de l'auteur, mais on voulait perdre *Jean-Jacques*; et le plus grand mal qu'on ait trouvé dans mes écrits, était l'honneur qu'ils pouvaient me faire. N'enjambons point sur l'avenir. J'ignore si ce mystère, qui en est encore un pour moi, s'éclaircira dans la suite aux yeux des lecteurs; je sais seulement que si mes principes manifestés avaient dû m'attirer les traitemens que j'ai soufferts, j'aurais tardé moins long-temps à en être la victime, puisque celui de tous mes écrits où ces principes sont manifestés avec le plus de hardiesse, pour ne pas dire d'audace, avait paru avoir son effet, même avant ma retraite à l'Hermitage, sans que personne eût songé, je ne dis pas à me chercher querelle, mais à empêcher seulement la publication de l'ouvrage en France, où il se vendait aussi publiquement qu'en

Hollande. Depuis lors la nouvelle Héloïse parut encore avec la même facilité, j'ose dire avec le même applaudissement; et, ce qui semble même incroyable, la profession de foi de cette même Héloïse mourante est exactement la même que celle du Vicaire Savoyard. Tout ce qu'il y a de hardi dans le Contrat Social, était auparavant dans le Discours sur l'inégalité : tout ce qu'il y a de hardi dans l'Emile, était auparavant dans la Julie. Or ces choses hardies n'excitèrent aucune rumeur contre les deux premiers ouvrages; donc ce ne furent pas elles qui l'excitèrent contre les derniers.

Une autre entreprise à-peu-près du même genre, mais dont le projet était plus récent, m'occupait davantage en ce moment : c'était l'extrait des ouvrages de l'abbé de *St.-Pierre*, dont, entraîné par le fil de ma narration, je n'ai pu parler jusqu'ici. L'idée m'en avait été suggérée, depuis mon retour de Genève, par l'abbé de *Mably*, non pas immédiatement, mais par l'entremise de Mme. *Dupin*, qui avait une sorte d'intérêt à me la faire adopter. Elle était une des trois ou quatre jolies femmes de Paris dont le vieux abbé de *Saint-Pierre* avait été l'enfant gâté; et si

elle n'avait pas eu décidément la préférence, elle l'avait partagée au moins avec Mme. d'*Aiguillon*.

Elle conservait pour la mémoire du bon homme, un respect et une affection qui fesaient honneur à tous deux; et son amour-propre eût été flatté de voir ressusciter par son secrétaire les ouvrages morts-nés de son ami. Ces mêmes ouvrages ne laissaient pas de contenir d'excellentes choses, mais si mal dites, que la lecture en était difficile à soutenir; et il est étonnant que l'abbé de *St-Pierre*, qui regardait ses lecteurs comme de grands enfans, leur parlât cependant, comme à des hommes, par le peu de soin qu'il prenait de s'en faire écouter. C'était pour cela qu'on m'avait proposé ce travail comme utile en lui-même, et comme très-convenable à un homme laborieux en manœuvre, mais paresseux comme auteur; qui trouvant la peine de penser très-fatigante, aimait mieux, en choses de son goût, éclaircir et pousser les idées d'un autre que d'en créer. D'ailleurs en ne me bornant pas à la fonction de traducteur, il ne m'était pas défendu de penser quelquefois par moi-même, et je pouvais donner telle forme à mon ouvrage,

que bien d'importantes vérités y passeraient sous le manteau de l'abbé de *Saint-Pierre*, encore plus heureusement que sous le mien. L'entreprise au reste n'était pas légère : il ne s'agissait de rien moins que de lire, de méditer, d'extraire vingt-trois volumes diffus, confus, pleins de longueurs, de redites, de petites vues courtes ou fausses, parmi lesquelles il en fallait pêcher quelques-unes grandes, belles, et qui donnaient le courage de supporter ce pénible travail. Je l'aurais moi-même souvent abandonné si j'eusse honnêtement pu m'en dédire ; mais en recevant les manuscrits de l'abbé, qui me furent donnés par son neveu le comte de *Saint-Pierre*, à la sollicitation de *Saint-Lambert*, je m'étais en quelque sorte engagé d'en faire usage, et il fallait ou les rendre ou tâcher d'en tirer parti. C'était dans cette dernière intention que j'avais apporté ces manuscrits à l'Hermitage, et c'était là le premier ouvrage auquel je comptais donner mes loisirs.

J'en méditais un troisième dont je devais l'idée à des observations faites sur moi-même, et je me sentais d'autant plus de courage à l'entreprendre, que j'avais lieu d'espérer de

faire un livre vraiment utile aux hommes, et même un des plus utiles qu'on pût leur offrir, si l'exécution répondait dignement au plan que je m'étais tracé. L'on a remarqué que la plupart des hommes sont dans le cours de leur vie souvent dissemblables à eux-mêmes, et semblent se transformer en des hommes tout différens. Ce n'était pas pour établir une chose aussi connue que je voulais faire un livre. J'avais un objet plus neuf et même plus important. C'était de chercher les causes de ces variations, et de m'attacher à celles qui dépendaient de nous, pour montrer comment elles pouvaient être dirigées par nous-mêmes pour nous rendre meilleurs et plus sûrs de nous. Car il est, sans contredit, plus pénible à l'honnête homme de résister à des désirs déjà tout formés qu'il doit vaincre, que de prévenir, changer ou modifier ces mêmes désirs dans leur source, s'il était en état d'y remonter. Un homme tenté résiste une fois, parce qu'il est fort, et succombe une autre fois, parce qu'il est faible : s'il eût été le même qu'auparavant, il n'aurait pas succombé.

En sondant en moi-même et en recherchant dans les autres à quoi tenaient ces

diverses manières d'être, je trouvai qu'elles dépendaient en grande partie de l'impression antérieure des objets extérieurs; et que modifiés continuellement par nos sens et par nos organes, nous portions, sans nous en appercevoir, dans nos idées, dans nos sentimens, dans nos actions même, l'effet de ces modifications. Les frappantes et nombreuses observations que j'avais recueillies, étaient au-dessus de toute dispute; et par leurs principes physiques, elles me paraissaient propres à fournir un régime extérieur qui, varié selon les circonstances, pouvait mettre ou maintenir l'ame dans l'état le plus favorable à la vertu. Que d'écarts on sauverait à la raison; que de vices on empêcherait de naître si l'on savait forcer l'économie animale à favoriser l'ordre moral qu'elle trouble si souvent! Les climats, les saisons, les sons, les couleurs, l'obscurité, la lumière, les élémens, les alimens, le bruit, le silence, le mouvement, le repos, tout agit sur notre machine et sur notre ame; par conséquent, tout nous offre mille prises presqu'assurées pour gouverner dans leur origine les sentimens dont nous nous laissons dominer. Telle était l'idée fondamentale dont j'avais déjà

jeté l'esquisse sur le papier, et dont j'espérais un effet d'autant plus sûr pour les gens bien nés qui, aimant sincèrement la vertu, se défient de leur faiblesse, qu'il me paraissait aisé d'en faire un livre agréable à lire, comme il l'était à composer. J'ai cependant bien peu travaillé à cet ouvrage dont le titre était la Morale sensitive, ou le Matérialisme du sage. Des distractions dont on apprendra bientôt la cause, m'empêchèrent de m'en occuper; et l'on saura aussi quel fut le sort de mon esquisse, qui tient au mien de plus près qu'il ne semblerait.

Outre tout cela, je méditais depuis quelque temps un système d'éducation dont Mme. de *Chenonceaux*, que celle de son mari fesait trembler pour son fils, m'avait prié de m'occuper. L'autorité de l'amitié fesait que cet objet, quoique moins de mon goût en lui-même, me tenait au cœur plus que tous les autres. Aussi de tous les sujets dont je viens de parler, celui-là est-il le seul que j'ai conduit à sa fin. Celle que je m'étais proposée en y travaillant, méritait, ce semble, à l'auteur une autre destinée. Mais n'anticipons pas ici sur ce triste sujet. Je ne serai que trop forcé d'en parler dans la suite de cet écrit.

Tous ces divers projets m'offraient des sujets de méditations pour mes promenades : car, comme je crois l'avoir dit, je ne puis méditer qu'en marchant : si-tôt que je m'arrête, je ne pense plus, et ma tête ne va qu'avec mes pieds. J'avais cependant eu la précaution de me pourvoir aussi d'un travail de cabinet pour les jours de pluie. C'était mon dictionnaire de musique dont les matériaux épars, mutilés, informes, rendaient l'ouvrage nécessaire à reprendre presque à neuf. J'apportai quelques livres dont j'avais besoin pour cela ; j'avais passé deux mois à faire l'extrait de beaucoup d'autres qu'on me prêtait à la bibliothèque du roi, et dont on me permit même d'emporter quelques-uns à l'Hermitage. Voilà mes provisions pour compiler au logis quand le temps ne me permettait pas de sortir, et que je m'ennuyais de ma copie. Cet arrangement me convenait si bien, que j'en tirai parti tant à l'Hermitage qu'à Montmorenci, et même ensuite à Motiers, où j'achevai ce travail, tout en en fesant d'autres, et trouvant toujours qu'un changement d'ouvrage est un véritable délassement.

Je suivis assez exactement pendant quel-

que temps la distribution que je m'étais prescrite, et je m'en trouvai très-bien ; mais quand la belle saison ramena plus fréquemment Mme. d'*Epinay* à Epinay où à la Chevrette, je trouvai que des soins qui d'abord ne me coûtaient pas, mais que je n'avais pas mis en ligne de compte, dérangeaient beaucoup mes autres projets. J'ai déjà dit que Mme. d'*Epinay* avait des qualités très-aimables : elle aimait bien ses amis ; elle les servait avec beaucoup de zèle ; et n'épargnant pour eux ni son temps ni ses soins, elle méritait assurément bien qu'en retour ils eussent des attentions pour elle. Jusqu'alors j'avais rempli ce devoir sans songer que c'en était un ; mais enfin je compris que je m'étais chargé d'une chaîne dont l'amitié seule m'empêchait de sentir le poids. J'avais aggravé ce poids par ma répugnance pour les sociétés nombreuses. Mme. d'*Epinay* s'en prévalut pour me faire une proposition qui parraissait m'arranger, et qui l'arrangeait davantage. C'était de me faire avertir toutes les fois qu'elle serait seule ou à-peu-près. J'y consentis sans voir à quoi je m'engageais. Il s'en suivit de-là que je ne lui fesais plus de visite à mon heure, mais à la sienne, et que je n'étais jamais sûr

de pouvoir disposer de moi-même un seul jour. Cette gêne altéra beaucoup le plaisir que j'avais pris jusqu'alors à l'aller voir. Je trouvai que cette liberté qu'elle m'avait tant promise, ne m'était donnée qu'à condition de ne m'en prévaloir jamais ; et pour une fois ou deux que j'en voulus essayer, il y eut tant de messages, tant de billets, tant d'allarmes sur ma santé, que je vis bien qu'il n'y avait que l'excuse d'être à plat de lit qui pût me dispenser de courir à son premier mot. Il fallait me soumettre à ce joug. Je le fis, et même assez volontiers pour un aussi grand ennemi de la dépendance, l'attachement sincère que j'avais pour elle, m'empêchant en grande partie de sentir le lien qui s'y joignait. Elle remplissait ainsi, tant bien que mal, les vides que l'absence de sa cour ordinaire laissait dans ses amusemens. C'était pour elle un supplément bien mince, mais qui valait encore mieux qu'une solitude absolue qu'elle ne pouvait supporter. Elle avait cependant de quoi la remplir bien plus aisément depuis qu'elle avait voulu tâter de la littérature, et qu'elle s'était fourrée dans la tête de faire, bon gré, malgré, des romans, des lettres, des comédies, des

contes et d'autres fadaises comme cela. Mais ce qui l'amusait, n'était pas tant de les écrire que de les lire; et s'il lui arrivait de barbouiller de suite deux ou trois pages, il fallait qu'elle fût sûre au moins de deux ou trois auditeurs bénévoles au bout de cet immense travail. Je n'avais guère l'honneur d'être au nombre des élus ,qu'à la faveur de quelque autre. Seul, j'étais presque toujours compté pour rien en toute chose, et cela non-seulement dans la société de Mme. d'*Epinay*, mais dans celle de M. d'*Holback*, et partout où M. *Grimm* donnait le ton. Cette nullité m'accommodait fort par-tout ailleurs que dans le tête-à-tête où je ne savais quelle contenance tenir, n'osant parler de littérature dont il ne m'appartenait pas de juger, ni de galanterie, étant trop timide et craignant plus que la mort le ridicule d'un vieux galant; outre que cette idée ne me vint jamais près de Mme. d'*Epinay*, et ne m'y serait peut-être pas venue une seule fois en ma vie, quand je l'aurais passée entière auprès d'elle; non que j'eusse pour sa personne aucune répugnance; au contraire je l'aimais peut-être trop comme ami, pour pouvoir l'aimer comme amant. Je sentais du plaisir à

la voir, à causer avec elle. Sa conversation, quoiqu'assez agréable en cercle, était aride en particulier; la mienne qui n'était pas plus fleurie, n'était pas pour elle d'un grand secours. Honteux d'un trop long silence, je m'évertuais pour relever l'entretien; et quoiqu'il me fatiguât souvent, il ne m'ennuyait jamais. J'étais fort aise de lui rendre de petits soins, de lui donner de petits baisers bien fraternels qui ne me paraissaient pas plus sensuels pour elle: c'était là tout. Elle était fort maigre, fort blanche, de la gorge comme sur ma main. Ce défaut seul eût suffi pour me glacer: jamais mon cœur ni mes sens n'ont su voir une femme dans quelqu'un qui n'eut point de tetons; et d'autres causes, inutiles à dire, m'ont toujours fait oublier son sexe auprès d'elle.

Ayant ainsi pris mon parti sur un assujettissement nécessaire, je m'y livrai sans résistance, et le trouvai, du moins la première année, moins onéreux que je ne m'y serais attendu. Mme. d'*Epinay*, qui d'ordinaire passait l'été presque entier à la campagne, n'y passa qu'une partie de celui-ci; soit que ses affaires la retinssent davantage à Paris, soit que l'absence de *Grimm* lui rendît moins

agréable le séjour de la Chevrette. Je profitai des intervalles qu'elle n'y passait pas, où durant lesquels il y avait beaucoup de monde, pour jouir de ma solitude avec ma bonne *Thérèse* et sa mère, de manière à m'en bien faire sentir le prix. Quoique depuis quelques années j'allasse assez fréquemment à la campagne, c'était presque sans la goûter; et ces voyages, toujours faits avec des gens à prétentions, toujours gâtés par la gêne, ne fesaient qu'aiguiser en moi le goût des plaisirs rustiques dont je n'entrevoyais de plus près l'image que pour mieux sentir leur privation. J'étais si ennuyé de salons, de jets-deau, de bosquets, de parterres et des plus ennuyeux montreurs de tout cela; j'étais si excédé de brochures, de clavecin, de trio, de nœuds, de sots bons mots, de fades minauderies, de petits conteurs et de grands soupers, que quand je lorgnais du coin de l'œil un simple pauvre petit buisson d'épines, une haie, une grange, un pré; quand je humais, en traversant un hameau, la vapeur d'une bonne omelette au cerfeuil; quand j'entendais de loin le rustique refrain de la chanson des bisquières, je donnais au diable et le rouge et les falbalas et l'ambre; et re-

grettant le dîner de la ménagère et le vin du cru, j'aurais de bon cœur paumé la gueule à M. le chef et à M. le maître, qui me fesaient dîner à l'heure où je soupe, souper à l'heure où je dors, mais sur-tout à Mrs. les laquais qui dévoraient des yeux mes morceaux, et sous peine de mourir de soif, me vendaient le vin drogué de leur maître dix fois plus cher que je n'en aurais payé de meilleur au cabaret.

Me voilà donc enfin chez moi, dans un asyle agréable et solitaire, maître d'y couler mes jours dans cette vie indépendante égale et paisible, pour laquelle je me sentais né. Avant de dire l'effet que cet état, si nouveau pour moi, fit sur mon cœur, il convient d'en récapituler les affections secrètes, afin qu'on suive mieux dans ses causes le progrès de ces nouvelles modifications.

J'ai toujours regardé le jour qui m'unit à ma *Thérèse* comme celui qui fixa mon être moral. J'avais besoin d'un attachement, puisqu'enfin celui qui devait me suffire avait été si cruellement rompu. La soif du bonheur ne s'éteint point dans le cœur de l'homme. Maman vieillissait et s'avilissait; il m'était prouvé qu'elle ne pouvait plus être heureuse

ici-bas. Restait à chercher un bonheur qui me fût propre, ayant perdu tout espoir de jamais partager le sien. Je flottai quelque temps d'idée en idée et de projet en projet. Mon voyage de Venise m'eût jeté dans les affaires publiques, si l'homme avec qui j'allai me fourrer avait eu le sens commun. Je suis facile à décourager, sur-tout dans les entreprises pénibles et de longue haleine. Le mauvais succès de celle-ci me dégoûta de toute autre; et regardant, selon mon ancienne maxime, les objets lointains comme des leurres de dupe, je me déterminai à vivre désormais au jour la journée, ne voyant plus rien dans la vie qui me tentât de m'évertuer.

Ce fut précisément alors que se fit notre connaissance. Le doux caractère de cette bonne fille me parut si bien convenir au mien, que je m'unis à elle d'un attachement à l'épreuve du temps et des torts, et que tout ce qui l'aurait dû rompre n'a jamais fait qu'augmenter. On connaîtra la force de cet attachement dans la suite, quand je découvrirai les plaies, les déchirures dont elle a navré mon cœur dans le fort de mes misères, sans que, jusqu'au moment où j'écris ceci,

il m'en soit échappé jamais un seul mot de plainte à personne.

Quand on saura qu'après avoir tout fait, tout bravé pour ne m'en point séparer, qu'après vingt-cinq ans passés avec elle, en dépit du sort et des hommes, j'ai fini sur mes vieux jours par l'épouser, sans attente et sans sollicitation de sa part, sans engagement ni promesse de la mienne, on croira qu'un amour forcené, m'ayant dès le premier jour tourné la tête, n'a fait que m'amener par degrés à la dernière extravagance; et on le croira bien plus encore quand on saura les raisons particulières et fortes qui devaient m'empêcher d'en jamais venir là. Que pensera donc le lecteur, quand je lui dirai dans toute la vérité qu'il doit maintenant me connaître, que du premier moment que je la vis, jusqu'à ce jour, je n'ai jamais senti la moindre étincelle d'amour pour elle, que je n'ai pas plus désiré de la posséder que Mme. de *Warens*, et que les besoins des sens que j'ai satisfaits auprès d'elle, ont uniquement été pour moi ceux du sexe, sans avoir rien de propre à l'individu? Il croira qu'autrement constitué qu'un autre homme, je fus incapable de sentir l'amour, puisqu'il n'entrait

point dans les sentimens qui m'attachaient aux femmes qui m'ont été les plus chères. Patience, ô mon lecteur ! le moment funeste approche où vous ne serez que trop bien désabusé.

Je me répète, on le sait ; il le faut. Le premier de mes besoins, le plus grand, le plus fort, le plus inextinguible, était tout entier dans mon cœur : c'était le besoin d'une société intime, et aussi intime qu'elle pouvait l'être : c'était sur-tout pour cela qu'il me fallait une femme plutôt qu'un homme, une amie plutôt qu'un ami. Ce besoin singulier était tel, que la plus étroite union des corps ne pouvait encore y suffire : il m'aurait fallu deux ames dans le même corps ; sans cela je sentais toujours du vide. Je me crus au moment de n'en plus sentir. Cette jeune personne, aimable par mille excellentes qualités, et même alors par la figure, sans ombre d'art ni de coquetterie, eût borné dans elle seule mon existence, si j'avais pu borner la sienne en moi, comme je l'avais espéré. Je n'avais rien à craindre de la part des hommes ; je suis sûr d'être le seul qu'elle ait véritablement aimé, et ses tranquilles sens ne lui en ont guère demandé d'autres, même

quand j'ai cessé d'en être un pour elle à cet égard. Je n'avais point de famille ; elle en avait une ; et cette famille, dont tous les naturels différaient trop du sien, ne se trouva pas telle que j'en pusse faire la mienne. Là fut la première cause de mon malheur. Que n'aurais-je point donné pour me faire l'enfant de sa mère ! je fis tout pour y parvenir, et n'en pus venir à bout. J'eus beau vouloir unir tous nos intérêts ; cela me fut impossible. Elle s'en fit toujours un différent du mien, contraire au mien, et même à celui de sa fille, qui déjà n'en était plus séparé. Elle et ses autres enfans et petits-enfans devinrent autant de sangsues, dont le moindre mal qu'ils fissent à *Thérèse* était de la voler. La pauvre fille, accoutumée à fléchir, même sous ses nièces, se laissait dévaliser et gouverner sans mot dire ; et je voyais avec douleur qu'épuisant ma bourse et mes leçons, je ne faisais rien pour elle dont elle pût profiter. J'essayai de la détacher de sa mère ; elle y résista toujours. Je respectai sa résistance, et l'en estimais davantage : mais son refus n'en tourna pas moins à son préjudice et au mien. Livrée à sa mère et aux siens, elle fut à eux plus qu'à moi, plus qu'à elle-même.

Leur avidité lui fut moins ruineuse que leurs conseils ne lui furent pernicieux : enfin si, grâce à son amour pour moi, si, grâce à son bon naturel, elle ne fut pas tout-à-fait subjuguée ; c'en fut assez du moins pour empêcher en grande partie l'effet des bonnes maximes que je m'efforçais de lui inspirer ; c'en fut assez pour que, de quelque façon que je m'y sois pu prendre, nous ayions toujous continué d'être deux.

Voilà comment dans un attachement sincère et réciproque, où j'avais mis toute la tendresse de mon cœur, le vide de ce cœur ne fut pourtant jamais bien rempli. Les enfans, par lesquels il l'eût été, vinrent ; ce fut encore pis. Je frémis de les livrer à cette famille mal élevée, pour en être élevés encore plus mal. Les risques de l'éducation des enfans-trouvés étaient beaucoup moindres. Cette raison du parti que je pris, plus forte que toutes celles que j'énonçai dans ma lettre à Mme. de *Francueil* fut pourtant la seule que je n'osai lui dire. J'aimai mieux être moins disculpé d'un blâme aussi grave, et ménager la famille d'une personne que j'aimais. Mais on peut juger par les mœurs de son malheureux frère, si jamais, quoi qu'on en pût dire,

je devais exposer mes enfans à recevoir une éducation semblable à la sienne.

Ne pouvant goûter dans sa plénitude cette intime société dont je sentais le besoin, j'y cherchais des supplémens qui n'en remplissaient pas le vide, mais qui me le laissaient moins sentir. Faute d'un ami qui fût à moi tout entier, il me fallait des amis dont l'impulsion surmontât mon inertie : c'est ainsi que je cultivai, que je resserrai mes liaisons avec *Diderot*, avec l'abbé de *Condillac*, que j'en fis avec *Grimm* une nouvelle plus étroite encore, et qu'enfin je me trouvai par ce malheureux discours, dont j'ai raconté l'histoire, rejeté sans y songer dans la littérature dont je me croyais sorti pour toujours.

Mon début me mena par une route nouvelle dans un autre monde intellectuel, dont je ne pus sans enthousiasme envisager la simple et fière économie. Bientôt à force de m'en occuper, je ne vis plus qu'erreur et folie dans la doctrine de nos sages, qu'oppression et misère dans notre ordre social. Dans l'illusion de mon sot orgueil, je me crus fait pour dissiper tous ces prestiges ; et jugeant que pour me faire écouter, il fallait

mettre ma conduite d'accord avec mes principes, je pris l'allure singulière qu'on ne m'a pas permis de suivre, dont mes prétendus amis ne m'ont pu pardonner l'exemple; qui, d'abord, me rendit ridicule, et qui m'eût enfin rendu respectable, s'il m'eût été possible d'y persévérer.

Jusques-là j'avais été bon, dès-lors je devins vertueux, ou du moins enivré de la vertu. Cette ivresse avait commencé dans ma tête, mais elle avait passé dans mon cœur. Le plus noble orgueil y germa sur les débris de la vanité déracinée. Je ne jouai rien; je devins en effet tel que je parus, et pendant quatre ans au moins que dura cette effervescence dans toute sa force, rien de grand et de beau ne peut entrer dans un cœur d'homme, dont je ne fusse capable entre le ciel et moi. Voilà d'où naquit ma subite éloquence, voilà d'où se répandit dans mes premiers livres ce feu vraiment céleste, qui m'embrasait, et dont pendant quarante ans il ne s'était pas échappé la moindre étincelle, parce qu'il n'était pas encore allumé.

J'étais vraiment transformé; mes amis, mes connaissances ne me reconnaissaient plus. Je n'étais plus cet homme timide et

plutôt honteux que modeste, qui n'osait ni se présenter ni parler; qu'un mot badin déconcertait, qu'un regard de femme fesait rougir. Audacieux, fier, intrépide, je portais par-tout une assurance d'autant plus ferme qu'elle était simple et résidait dans mon ame plus que dans mon maintien. Le mépris que mes profondes méditations m'avaient inspiré pour les mœurs, les maximes et les préjugés de mon siècle, me rendait insensible aux railleries de ceux qui les avaient, et j'écrasais leurs petits bons mots avec mes sentences, comme j'écraserais un insecte entre mes doigts. Quel changement! tout Paris répétait les acres et mordans sarcasmes de ce même homme, qui, deux ans auparavant et dix ans après, n'a jamais su trouver la chose qu'il avait à dire, ni le mot qu'il devait employer. Qu'on cherche l'état du monde le plus contraire à mon naturel; on trouvera celui-là. Qu'on se rappelle un de ces courts momens de ma vie où je devenais un autre, et cessais d'être moi; on le trouve encore dans le temps dont je parle; mais au-lieu de durer six jours, six semaines, il dura près de six ans: et durerait peut-être encore, sans les circoustances particulières qui le firent cesser,

et me rendirent à la nature, au-dessus de laquelle j'avais voulu m'élever.

Ce changement commença si-tôt que j'eus quitté Paris, et que le spectacle des vices de cette grande ville cessa de nourrir l'indignation qu'il m'avait inspirée. Quand je ne vis plus les hommes, je cessai de les mépriser ; quand je ne vis plus les méchans, je cessai de les haïr. Mon cœur, peu fait pour la haine, ne fit plus que déplorer leur misère et n'en distinguait pas leur méchanceté. Cet état plus doux, mais bien moins sublime, amortit bientôt l'ardent enthousiasme qui m'avait transporté si long-temps ; et sans qu'on s'en apperçût, sans presque m'en appercevoir moi-même, je redevins craintif, complaisant, timide, en un mot le même *Jean-Jacques* que j'avais été auparavant.

Si la révolution n'eût fait que me rendre à moi-même et s'arrêter là, tout était bien ; mais malheureusement elle alla plus loin et m'emporta rapidement à l'autre extrême. Dès-lors, mon ame en branle, n'a plus fait que passer par la ligne de repos, et ses oscillations toujours renouvelées, ne lui ont jamais permis d'y rester. Entrons dans le détail de cette seconde révolution : époque terrible et

fatale d'un sort qui n'a point d'exemple chez les mortels.

N'étant que trois dans notre retraite, le loisir et la solitude devaient naturellement resserrer notre intimité. C'est aussi ce qu'ils firent entre *Thérèse* et moi. Nous passions tête-à-tête sous les ombrages des heures charmantes dont je n'avais jamais si bien senti la douceur. Elle me parut la goûter elle-même encore plus qu'elle n'avait fait jusqu'alors. Elle m'ouvrit son cœur sans réserve, et m'apprit, de sa mère et de sa famille, des choses qu'elle avait eu la force de me taire pendant long-temps. L'une et l'autre avaient reçu de Mme. *Dupin* des multitudes de présens faits à mon intention, mais que la vieille madrée, pour ne pas me fâcher, s'était appropriés pour elle et pour ses autres enfans, sans en rien laisser à *Thérèse*, et avec de très-sévères défenses de m'en parler ; ordre que la pauvre fille avait suivi avec une obéissance incroyable.

Mais une chose qui me surprit beaucoup davantage, fut d'apprendre qu'outre les entretiens particuliers que *Diderot* et *Grimm* avaient eus souvent avec l'une et l'autre, pour les détacher de moi, et qui n'avaient

pas réussi, par la résistance de *Thérèse*, tous deux avaient eu depuis lors de fréquens et secrets colloques avec sa mère, sans qu'elle eût pu rien savoir de ce qui se brassait entre eux. Elle savait seulement que les petits présens s'en étaient mêlés, et qu'il y avait de petites allées et venues dont on tâchoit de lui faire mystère, et dont elle ignorait absolument le motif. Quand nous partîmes de Paris, il y avait déjà long-temps que Mme. *le Vasseur* était dans l'usage d'aller voir M. *Grimm* deux ou trois fois par mois, et d'y passer quelques heures à des conversations si secrètes que le laquais de *Grimm* était toujours renvoyé.

Je jugeai que ce motif n'était autre que le même projet dans lequel on avait tâché de faire entrer la fille, en promettant de leur procurer par Mme. d'*Epinay* un regrat de sel, un bureau à tabac, et les tentant en un mot par l'appât du gain. On leur avait représenté qu'étant hors d'état de rien faire pour elles, je ne pouvais pas même, à cause d'elles, parvenir à rien faire pour moi. Comme je ne voyais à tout cela que de la bonne intention, je ne leur en savais pas absolument mauvais gré. Il n'y avait que le mystère qui me révoltât,

sur-tout de la part de la vieille, qui, de plus, devenait de jour en jour plus flagorneuse et plus pateline avec moi; ce qui ne l'empêchait pas de reprocher sans cesse en secret à sa fille qu'elle m'aimait trop, qu'elle me disait tout, qu'elle n'était qu'une bête, et qu'elle en serait la dupe.

Cette femme possédait au suprême degré l'art de tirer d'un sac dix moutures, de cacher à l'un ce qu'elle recevait de l'autre, et à moi ce qu'elle recevait de tous. J'aurais pu lui pardonner son avidité, mais je ne pouvais lui pardonner sa dissimulation. Que pouvait-elle avoir à me cacher, à moi qu'elle savait si bien qui fesais mon bonheur presque unique de celui de sa fille et du sien? Ce que j'avais fait pour sa fille, je l'avais fait pour moi; mais ce que j'avais fait pour elle, méritait de sa part quelque reconnaissance; elle en aurait dû savoir gré du moins à sa fille, et m'aimer pour l'amour d'elle qui m'aimait. Je l'avais tirée de la plus complète misère: elle tenait de moi sa subsistance, elle me devait toutes ces connaissances dont elle tirait si bon parti. *Thérèse* l'avait longtemps nourrie de son travail, et la nourrissait maintenant de mon pain. Elle tenait tout

de cette fille pour laquelle elle n'avait rien fait, et ses autres enfans qu'elle avait dotés, pour lesquels elle s'était ruinée, loin de lui aider à subsister, dévoraient encore sa subsistance et la mienne. Je trouvais que dans une pareille situation, elle devait me regarder comme son unique ami, son plus sûr protecteur, et loin de me faire un secret de mes propres affaires, loin de comploter contre moi dans ma propre maison, m'avertir fidèlement de tout ce qui pouvait m'intéresser, quand elle l'apprenait plutôt que moi. De quel œil pouvais-je donc voir sa conduite fausse et mystérieuse? Que devais-je penser sur-tout des sentimens qu'elle s'efforçait de donner à sa fille? Quelle monstrueuse ingratitude devait être la sienne, quand elle cherchait à lui en inspirer?

Toutes ces réflexions aliénèrent enfin mon cœur de cette femme, au point de ne pouvoir plus la voir sans dédain. Cependant je ne cessai jamais de traiter avec respect la mère de ma compagne, et de lui marquer en toutes choses presque les égards et la considération d'un fils; mais il est vrai que je n'aimais pas à rester long-tems avec elle, et il n'est guère en moi de savoir me gêner.

C'est encore ici un de ces courts momens de ma vie où j'ai vu le bonheur de bien près sans pouvoir l'atteindre et sans qu'il y eût de ma faute à l'avoir manqué. Si cette femme se fût trouvée d'un bon caractère, nous étions heureux tous les trois jusqu'à la fin de nos jours; le dernier vivant seul fût resté à plaindre. Au-lieu de cela, vous allez voir la marche des choses, et vous jugerez si j'ai pu la changer.

Mme. *le Vasseur*, qui vit que j'avais gagné du terrain sur le cœur de sa fille et qu'elle en avait perdu, s'efforça de le reprendre; et au-lieu de revenir à moi par elle, tenta de me l'aliéner tout-à-fait. Un des moyens qu'elle employa, fut d'appeler sa famille à son aide. J'avais prié *Thérèse* de n'en faire venir personne à l'Hermitage, elle me le promit. On les fit venir en mon absence, sans la consulter, et puis on lui fit promettre de n'en rien dire. Le premier pas fait, tout le reste fut facile; quand une fois on fait à quelqu'un qu'on aime un secret de quelque chose, on ne se fait bientôt plus guère de scrupule de lui en faire sur tout. Si-tôt que j'étais à la Chevrette, l'Hermitage était plein de monde qui s'y réjouissait assez bien. Une mère est toujours

bien forte sur une fille d'un bon naturel ; cependant, de quelque façon que s'y prît la vieille, elle ne put jamais faire entrer *Thérèse* dans ses vues, et l'engager à se liguer contre moi. Pour elle, elle se décida sans retour ; et voyant d'un côté sa fille et moi, chez qui l'on pouvait vivre, mais c'était tout; de l'autre, *Diderot*, *Grimm*, d'*Holback*, Mme. d'*Epinay*, qui promettaient beaucoup et donnaient quelque chose, elle n'estima pas qu'on pût jamais avoir tort dans le parti d'une fermière générale et d'un baron. Si j'eusse eu de meilleurs yeux, j'aurais vu dès lors que je nourrissais un serpent dans mon sein. Mais mon aveugle confiance, que rien encore n'avait altérée, était telle, que je n'imaginais pas même qu'on pût vouloir nuire à quelqu'un qu'on devait aimer; en voyant ourdir autour de moi mille trames, je ne savais me plaindre que de la tyrannie de ceux que j'appelais mes amis, et qui voulaient, selon moi, me forcer d'être heureux à leur mode, plutôt qu'à la mienne.

Quoique *Thérèse* refusât d'entrer dans la ligue avec sa mère, elle lui garda derechef le secret : son motif était louable; je ne dirai pas si elle fit bien ou mal. Deux femmes qui

ont des secrets aiment à babiller ensemble : cela les rapprochait; et *Thérèse*, en se partageant, me laissait sentir quelquefois que j'étais seul; car je ne pouvais plus compter pour société celle que nous avions tous trois ensemble. Ce fut alors que je sentis vivement le tort que j'avais eu, durant nos premières liaisons, de ne pas profiter de la docilité que lui donnait son amour, pour l'orner de talens et de connoissances, qui, nous tenant plus rapprochés dans notre retraite, auraient agréablement rempli son temps et le mien, sans jamais nous laisser sentir la longueur du tête-à-tête. Ce n'était pas que l'entretien tarît entre nous, et qu'elle parût s'ennuyer dans nos promenades, mais enfin nous n'avions pas assez d'idées communes pour nous faire un grand magasin : nous ne pouvions plus parler sans cesse de nos projets bornés désormais à celui de jouir. Les objets qui se présentaient m'inspiraient des réflexions qui n'étaient pas à sa portée. Un attachement de douze ans n'avait plus besoin de paroles; nous nous connaissions trop pour avoir plus rien à nous apprendre. Restait la ressource des caillettes, médire et dire des quolibets. C'est sur-tout dans la solitude qu'on sent l'avantage

l'avantage de vivre avec quelqu'un qui sait penser. Je n'avais pas besoin de cette ressource pour me plaire avec elle ; mais elle en aurait eu besoin pour se plaire toujours avec moi. Le pis était qu'il fallait avec cela prendre nos tête-à-tête en bonne fortune ; sa mère qui m'était devenue importune, me forçait à les épier. J'étais gêné chez moi, c'est tout dire ; l'air de l'amour gâtait la bonne amitié. Nous avions un commerce intime, sans vivre dans l'intimité.

Dès que je crus voir que *Thérèse* cherchait quelquefois des prétextes pour éluder les promenades que je lui proposais, je cessai de lui en proposer, sans lui savoir mauvais gré de ne pas s'y plaire autant que moi. Le plaisir n'est point une chose qui dépende de la volonté. J'étais sûr de son cœur, ce m'était assez. Tant que mes plaisirs étaient les siens, je les goûtais avec elle : quand cela n'était pas, je préférais son contentement au mien.

Voilà comment à demi-trompé dans mon attente, menant une vie de mon goût, dans un séjour de mon choix, avec une personne qui m'était chère, je parvins pourtant à me sentir presque isolé. Ce qui me manquait

m'empêchait de goûter ce que j'avais. En fait de bonheur et de jouissances il me fallait tout ou rien. On verra pourquoi ce détail m'a paru nécessaire. Je reprends à-présent le fil de mon récit.

Je croyais avoir des trésors dans les manuscrits que m'avait donnés le comte de *Saint-Pierre*. En les examinant, je vis que ce n'était presque que le recueil des ouvrages imprimés de son oncle, annotés et corrigés de sa main, avec quelques-autres petites pièces qui n'avaient pas vu le jour. Je me confirmai par ses écrits de morale dans l'idée que m'avaient donnée quelques lettres de lui, que Mme. de *Créqui* m'avait montrées, qu'il avait beaucoup plus d'esprit que je n'avais cru ; mais l'examen approfondi de ses ouvrages de politique ne me montra que des vues superficielles, des projets utiles, mais impraticables par l'idée dont l'auteur n'a jamais pu sortir, que les hommes se conduisaient par leurs lumières, plutôt que par leurs passions. La haute opinion qu'il avait des connaissances modernes lui avait fait adopter ce faux principe de la raison perfectionnée, base de tous les établissemens qu'il proposait, et source de tous ses sophis-

mes politiques. Cet homme rare, l'honneur de son siècle et de son espèce, et le seul peut-être, depuis l'existence du genre humain, qui n'eut d'autre passion que celle de la raison, ne fit cependant que marcher d'erreur en erreur dans tous ses systèmes, pour avoir voulu rendre les hommes semblables à lui, au-lieu de les prendre tels qu'ils sont, et qu'ils continueront d'être. Il n'a travaillé que pour des êtres imaginaires en pensant travailler pour ses contemporains.

Tout cela vu, je me trouvai dans quelque embarras sur la forme à donner à mon ouvrage. Passer à l'auteur ses visions, c'était ne rien faire d'utile; les réfuter à la rigueur, était faire une chose mal-honnête, puisque le dépôt de ses manuscrits, que j'avais accepté et même demandé, m'imposait l'obligation d'en traiter honorablement l'auteur. Je pris enfin le parti qui me parût le plus décent, le plus judicieux et le plus utile. Ce fut de donner séparément les idées de l'auteur et les miennes, et pour cela d'entrer dans ses vues, de les éclaircir, de les étendre, et de ne rien épargner pour leur faire valoir tout leur prix.

Mon ouvrage devait donc être composé

de deux parties absolument séparées; l'une, destinée à exposer de la façon que je viens de dire les divers projets de l'auteur. Dans l'autre, qui ne devait paraître qu'après que la première aurait fait son effet, j'aurais porté mon jugement sur ces mêmes projets ; ce qui, je l'avoue, eût pu les exposer quelquefois au sort du sonnet du mysanthrope. A la tête de tout l'ouvrage devait être une vie de l'auteur pour laquelle j'avais ramassé d'assez bons matériaux, que je me flattais de ne pas gâter en les employant. J'avais un peu vu l'abbé de *Saint-Pierre* dans sa vieillesse, et la vénération que j'avais pour sa mémoire m'était garant, qu'à tout prendre, M. le comte ne serait pas mécontent de la manière dont j'aurais traité son parent.

Je fis mon essai sur la paix perpétuelle, le plus considérable et le plus travaillé de tous les ouvrages qui composaient ce recueil ; et avant de me livrer à mes réflexions, j'eus le courage de lire absolument tout ce que l'abbé avait écrit sur ce beau sujet, sans jamais me rebuter par ses longueurs et par ses redites. Le public a vu cet extrait, ainsi je n'ai rien à en dire. Quant au jugement que j'en ai porté, il n'a point été imprimé, et

j'ignore s'il le sera jamais : mais il fut fait en même-temps que l'extrait. Je passai de-là à la polysynodie, ou pluralité des conseils ; ouvrage fait sous le régent pour favoriser l'administration qu'il avait choisie, et qui fit chasser de l'académie française l'abbé de *Saint-Pierre*, pour quelques traits contre l'administration précédente, dont la duchesse du *Maine* et le cardinal de *Polignac* furent fâchés. J'achevai ce travail comme le précédent, tant le jugement que l'extrait ; mais je m'en tins là, sans vouloir continuer cette entreprise, que je n'aurais pas dû commencer.

La réflexion qui m'y fit renoncer se présente d'elle-même, et il était étonnant qu'elle ne me fût pas venue plutôt. La plupart des écrits de l'abbé de *Saint-Pierre* étaient ou contenaient des observations critiques sur quelques parties du gouvernement de France, et il y en avait même de si libres, qu'il était heureux pour lui de les avoir faites impunément. Mais dans les bureaux des ministres on avait de tout temps regardé l'abbé de *Saint-Pierre* comme une espèce de prédicateur plutôt que comme un vrai politique, et on le laissait dire tout à son aise, parce

qu'on voyait bien que personne ne l'écoutait. Si j'étais parvenu à le faire écouter, le cas eût été différent. Il était français, je ne l'étais pas, et en m'avisant de répéter ses censures, quoique sous son nom, je m'exposais à me faire demander un peu rudement, mais sans injustice, de quoi je me mêlais. Heureusement avant d'aller plus loin, je vis la prise que j'allais donner sur moi, et me retirai bien vîte. Je savais que vivant seul au milieu des hommes, et d'hommes tous plus puissans que moi, je ne pouvais jamais, de quelque façon que je m'y prisse, me mettre à l'abri du mal qu'ils voudraient me faire. Il n'y avait qu'une chose en cela qui dépendît de moi ; c'était de faire en sorte au moins que quand ils m'en voudraient faire, ils ne le pussent qu'injustement. Cette maxime qui me fit abandonner l'abbé de *Saint-Pierre*, m'a fait souvent renoncer à des projets beaucoup plus chéris. Ces gens toujours prompts à faire un crime de l'adversité, seraient bien surpris s'ils savaient tous les soins que j'ai pris en ma vie, pour qu'on ne pût jamais me dire avec vérité dans mes malheurs : *Tu les as bien mérités.*

Cet ouvrage abandonné me laissa quelque

temps incertain sur celui que j'y ferais succéder, et cet intervalle de désœuvrement fut ma perte, en me laissant tourner mes réflexions sur moi-même, faute d'objet étranger qui m'occupât; je n'avais plus de projet pour l'avenir qui pût amuser mon imagination. Il ne m'était pas même possible d'en faire, puisque la situation où j'étais était précisément celle où s'étaient réunis tous mes désirs : je n'en avais plus à former, et j'avais encore le cœur vide. Cet état était d'autant plus cruel que je n'en voyais point à lui préférer. J'avais rassemblé mes plus tendres affections dans une personne selon mon cœur, qui me les rendait. Je vivais avec elle sans gêne, et pour ainsi dire à discrétion. Cependant un secret serrement de cœur ne me quittait ni près ni loin d'elle. En la possédant je sentais qu'elle me manquait encore, et la seule idée que je n'étais pas tout pour elle, fesait qu'elle n'était presque rien pour moi.

J'avais des amis des deux sexes auxquels j'étais attaché par la plus pure amitié, par la plus parfaite estime; je comptais sur le plus vrai retour de leur part, et il ne m'était pas même venu dans l'esprit de douter une seule fois de leur sincérité; cependant cette

amitié m'était plus tourmentante que douce, par leur obstination, par leur affectation même à contrarier tous mes goûts, mes penchans, ma manière de vivre, tellement qu'il me suffisait de paraître désirer une chose qui n'intéressait que moi seul, et qui ne dépendait pas d'eux, pour les voir tous se liguer à l'instant même, pour me contraindre d'y renoncer. Cette obstination de me contrôler en tout dans mes fantaisies, d'autant plus injuste que, loin de contrôler les leurs, je ne m'en informais pas même, me devint si cruëllement onéreuse, qu'enfin je ne recevais pas une de leurs lettres sans sentir, en l'ouvrant, un certain effroi qui n'était que trop justifié par sa lecture. Je trouvais que, pour des gens tous plus jeunes que moi, et qui tous auraient eu grand besoin pour eux-mêmes des leçons qu'ils me prodiguaient, c'était aussi trop me traiter en enfant : Aimez-moi, leur disais-je, comme je vous aime, et du reste, ne vous mêlez pas plus de mes affaires que je ne me mêle des vôtres; voilà tout ce que je vous demande. Si de ces deux choses ils m'en ont accordé une, ce n'a pas été du moins la dernière.

J'avais une demeure isolée, dans une soli-

tude charmante ; maître chez moi, j'y pouvais vivre à ma mode, sans que personne eût à m'y contrôler. Mais cette habitation m'imposait des devoirs doux à remplir, mais indispensables. Toute ma liberté n'était que précaire ; plus asservi que par des ordres, je devais l'être par ma volonté : je n'avais pas un seul jour dont, en me levant, je pusse dire : j'emploierai ce jour comme il me plaira. Bien plus ; outre ma dépendance des arrangemens de Mme. d'*Epinay*, j'en avais une autre, bien plus importune, du public et des survenans. La distance où j'étais de Paris n'empêchait pas qu'il ne me vînt journellement des tas de désœuvrés, qui, ne sachant que faire de leur temps, prodiguaient le mien sans aucun scrupule. Quand j'y pensais le moins j'étais impitoyablement assailli, et rarement j'ai fait un joli projet pour ma journée, sans le voir renverser par quelque arrivant.

Bref; au milieu des biens que j'avais le plus convoités, ne trouvant point de pure jouissance, je revenais par élans aux jours sereins de ma jeunesse, et je m'écriais quelquefois en soupirant : Ah ! ce ne sont pas encore ici les Charmettes !

Les souvenirs des divers temps de ma vie

m'amenèrent à réfléchir sur le point où j'étais parvenu, et je me vis déjà sur le déclin de l'âge, en proie à des maux douloureux, et croyant approcher du terme de ma carrière, sans avoir goûté dans sa plénitude presqu'aucun des plaisirs dont mon cœur était avide, sans avoir donné l'essor aux vifs sentimens que j'y sentais en réserve, sans avoir savouré, sans avoir effleuré du moins cette enivrante volupté que je sentais dans mon ame en puissance, et qui, faute d'objet, s'y trouvait toujours comprimée sans pouvoir s'exhaler autrement que par mes soupirs.

Comment se pouvait-il qu'avec une ame naturellement expansive, pour qui vivre c'était aimer, je n'eusse pas trouvé jusqu'alors un ami tout à moi, un véritable ami; moi qui me sentais si bien fait pour l'être? Comment se pouvait-il qu'avec des sens si combustibles, avec un cœur tout pêtri d'amour, je n'eusse pas du moins une fois brûlé de sa flamme pour un objet déterminé? Dévoré du besoin d'aimer, sans l'avoir jamais pu bien satisfaire, je me voyais atteindre aux portes de la vieillesse, et mourir sans avoir vécu.

Ces réflexions tristes, mais attendrissantes,

me fesaient replier sur moi-même avec un regret qui n'était pas sans douceur. Il me semblait que la destinée me devait quelque chose qu'elle ne m'avait pas donné.

A quoi bon m'avoir fait naître avec des facultés exquises, pour les laisser jusqu'à la fin sans emploi? Le sentiment de mon prix interne, en me donnant celui de cette injustice, m'en dédommageait en quelque sorte, et me fesait verser des larmes que j'aimais à laisser couler.

Je fesais ces méditations dans la plus belle saison de l'année, au mois de juin, sous des ombrages frais, au chant du rossignol, au gazouillement des ruisseaux. Tout concourut à me replonger dans cette mollesse trop séduisante, pour laquelle j'étais né, mais dont le ton dur et sévère où venait de me monter une longue effervescence, m'aurait dû délivrer pour toujours. J'allai malheureusement me rappeler le dîner du château de Toune, et ma rencontre avec ces deux charmantes filles dans la même saison et dans des lieux à-peu-près semblables à ceux où j'étais dans ce moment. Ce souvenir, que l'innocence qui s'y joignait me rendait plus doux encore, m'en rappela d'autres de la même espèce.

Bientôt je vis rassemblés autour de moi tous les objets qui m'avaient donné de l'émotion dans ma jeunesse, Mlle. *Galley*, Mlle. de *G. . . . . . . . . d*, Mlle. de *Breil*, Mme. *Bazile*, Mme. de *Larnage*, mes jolies écolières; et jusqu'à la piquante *Zulietta*, que mon cœur ne peut oublier. Je me vis entouré d'un sérail d'houris, de mes anciennes connaissances pour qui le goût le plus vif ne m'était pas un sentiment nouveau. Mon sang s'allume et pétille, la tête me tourne malgré mes cheveux déjà grisonnans, et voilà le grave citoyen de Genève, l'austère *Jean-Jacques*, à près de quarante-cinq ans, redevenu tout-à-coup le berger extravagant. L'ivresse dont je fus saisi, quoique si prompte et si folle, fut si durable et si forte, qu'il n'a pas moins fallu, pour m'en guérir, que la crise imprévue et terrible des malheurs où elle m'a précipité.

Cette ivresse, à quelque point qu'elle fût portée, n'alla pourtant pas jusqu'à me faire oublier mon âge et ma situation, jusqu'à me flatter de pouvoir inspirer de l'amour encore, jusqu'à tenter de communiquer enfin ce feu dévorant, mais stérile, dont depuis mon enfance je sentais en vain consumer mon cœur.

Je

Je ne l'espérai point, je ne le désirai pas même. Je savais que le temps d'aimer était passé; je sentais trop le ridicule des galans surannés, pour y tomber, et je n'étais pas homme à devenir avantageux et confiant sur mon déclin, après l'avoir été si peu durant mes belles années. D'ailleurs, ami de la paix, j'aurais craint les orages domestiques, et j'aimais trop sincèrement ma *Thérèse*, pour l'exposer au chagrin de me voir porter à d'autres des sentimens plus vifs que ceux qu'elle m'inspirait.

Que fis-je en cette occasion ? Déjà mon lecteur l'a deviné, pour peu qu'il m'ait suivi jusqu'ici. L'impossibilité d'atteindre aux êtres réels, me jeta dans le pays des chimères; et ne voyant rien d'existant qui fût digne de mon délire, je le nourris dans un monde idéal, que mon imagination eut bientôt peuplé d'êtres selon mon cœur. Jamais cette ressource ne vint plus à propos et ne se trouva si féconde. Dans mes continuelles extases je m'enivrais à torrens des plus délicieux sentimens qui jamais soient entrés dans un cœur d'homme. Oubliant tout-à-fait la race humaine, je me fis des sociétés de créatures parfaites, aussi célestes par leurs vertus que

par leurs beautés, d'amis sûrs, tendres, fidèles, tels que je n'en trouvai jamais ici-bas. Je pris un tel goût à planer ainsi dans l'empyrée au milieu des objets charmans dont je m'étais entouré, que j'y passais les heures, les jours sans compter; et perdant le souvenir de toute autre chose, à peine avais-je mangé un morceau à la hâte, que je brûlais de m'échapper pour courir retrouver mes bosquets. Quand, prêt à partir pour le monde enchanté, je voyais arriver de malheureux mortels qui venaient me retenir sur la terre, je ne pouvais ni modérer, ni cacher mon dépit; et n'étant plus maître de moi, je leur fesais un accueil si brusque, qu'il pouvait porter le nom de brutal. Cela ne fit qu'augmenter ma réputation de misanthropie, par tout ce qui m'en eût acquis une bien contraire, si l'on eût mieux lu dans mon cœur.

Au fort de ma plus grande exaltation, je fus retiré tout d'un coup par le cordon comme un cerf-volant, et remis à ma place par la nature, à l'aide d'une attaque assez vive de mon mal. J'employai le seul remède qui m'eût soulagé, et cela fit trève à mes angéliques amours: car, outre qu'on n'est guère

amoureux quand on souffre, mon imagination, qui s'anime à la campagne et sous les arbres, languit et meurt dans la chambre et sous les solives d'un plancher. J'ai souvent regretté qu'il n'existât pas des Driades ; c'eût infailliblement été parmi elles que j'aurais fixé mon attachement.

D'autres tracas domestiques vinrent en même-temps augmenter mes chagrins. Mme. *le Vasseur*, en me fesant les plus beaux complimens du monde, aliénait de moi sa fille tant qu'elle pouvait. Je reçus des lettres de mon ancien voisinage, qui m'apprirent que la bonne vieille avait fait à mon insçu plusieurs dettes au nom de *Thérèse*, qui le savait, et qui ne m'en avait rien dit. Les dettes à payer me fâchaient beaucoup moins que le secret qu'on m'en avait fait. Eh ! comment celle pour qui je n'eus jamais aucun secret, pouvait-elle en avoir pour moi ? Peut-on dissimuler quelque chose aux gens qu'on aime? La cotterie *Holbachique*, qui ne me voyait faire aucun voyage à Paris, commençait à craindre tout de bon que je ne me plusse en campagne, et que je ne fusse assez fou pour y demeurer.

Là, commencèrent les tracasseries par les-

quelles on cherchait à me rappeler indirectement à la ville. *Diderot*, qui ne voulait pas se montrer si-tôt lui-même, commença par me détacher *De Leyre*, à qui j'avais procuré sa connaissance, lequel recevait et me transmettait les impressions que voulait lui donner *Diderot*, sans que lui *De Leyre* en vît le vrai but.

Tout semblait concourir à me tirer de ma douce et folle rêverie. Je n'étais pas guéri de mon attaque, quand je reçus un exemplaire du poëme sur la ruine de Lisbonne, que je supposai m'être envoyé par l'auteur. Cela me mit dans l'obligation de lui écrire et de lui parler de sa pièce. Je le fis par une lettre qui a été imprimée long-temps après sans mon aveu, comme il sera dit ci-après.

Frappé de voir ce pauvre homme, accablé, pour ainsi dire, de prospérités et de gloire, déclamer toutefois amèrement contre les misères de cette vie, et trouver toujours que tout était mal; je formai l'insensé projet de le faire rentrer en lui-même, et de lui prouver que tout était bien. *Voltaire*, en paraissant croire en Dieu, n'a réellement jamais cru qu'au diable; puisque son dieu prétendu n'est qu'un être malfesant qui, selon lui, ne

prend de plaisir qu'à nuire. L'absurdité de cette doctrine, qui saute aux yeux, est surtout révoltante dans un homme comblé des biens de toute espèce qui, du sein du bonheur, cherche à désespérer ses semblables par l'image affreuse et cruelle de toutes les calamités dont il est exempt. Autorisé plus que lui à compter et peser tous les maux de la vie humaine, j'en fis l'équitable examen, et je lui prouvai que de tous ces maux, il n'y en avait pas un dont la Providence ne fût disculpée, et qui n'eût sa source dans l'abus que l'homme fait de ses facultés plus que dans la nature elle-même. Je le traitai dans cette lettre avec tous les égards, toute la considération, tout le ménagement, et je puis dire avec tout le respect possibles. Cependant, lui connaissant un amour-propre extrêmement irritable, je ne lui envoyai pas cette lettre à lui-même, mais au docteur *Tronchin* son médecin et son ami, avec plein pouvoir de la donner ou supprimer, selon ce qu'il trouverait le plus convenable. *Tronchin* donna la lettre. *Voltaire* me répondit en peu de lignes, qu'étant malade et garde-malade lui-même, il remettait à un autre temps sa réponse, et ne dit pas un mot sur

la question. *Tronchin*, en m'envoyant cette lettre, en joignit une, où il marquait peu d'estime pour celui qui la lui avait remise.

Je n'ai jamais publié ni même montré ces deux lettres, n'aimant point à faire parade de ces sortes de petits triomphes ; mais elles sont en originaux dans mes recueils. Depuis lors *Voltaire* a publié cette réponse qu'il m'avait promise, mais qu'il ne m'a pas envoyée. Elle n'est encore que le roman de Candide, dont je ne puis parler, parce que je ne l'ai pas lu.

Toutes ces distractions m'auraient dû guérir radicalement de mes fantasques amours, et c'était peut-être un moyen que le ciel m'offrait d'en prévenir les suites funestes ; mais ma mauvaise étoile fut la plus forte, et à peine recommençais-je à sortir, que mon cœur, ma tête et mes pieds reprirent les mêmes routes. Je dis les mêmes, à certains égards ; car mes idées, un peu moins exaltées, restèrent cette fois sur la terre, mais avec un choix si exquis de tout ce qui pouvait s'y trouver d'aimable en tout genre, que cette élite n'était guère moins chimérique que le monde imaginaire que j'avais abandonné.

Je me figurai l'amour, l'amitié, les deux

idoles de mon cœur, sous les plus ravissantes images. Je me plûs à les orner de tous les charmes du sexe que j'avais toujours adoré. J'imaginai deux amies, plutôt que deux amis, parce que si l'exemple est plus rare, il est aussi plus aimable. Je les douai de deux caractères analogues, mais différens; de deux figures, non pas parfaites, mais de mon goût, qu'animaient la bienveillance et la sensibilité. Je fis l'une brune et l'autre blonde, l'une vive et l'autre douce, l'une sage et l'autre faible, mais d'une faiblesse si touchante que la vertu semblait y gagner. Je donnai à l'une des deux un amant dont l'autre fût la tendre amie, et même quelque chose de plus; mais je n'admis ni rivalité, ni querelles, ni jalousie, parce que tout sentiment pénible me coûte à imaginer, et que je ne voulais ternir ce riant tableau par rien qui dégradât la nature. Épris de mes deux charmans modèles, je m'identifiais avec l'amant et l'ami le plus qu'il m'était possible; mais je le fis aimable et jeune, lui donnant au surplus les vertus et les défauts que je me sentais.

Pour placer mes personnages dans un séjour qui leur convînt, je passai successivement en revue les plus beaux lieux que j'eusse vus

dans mes voyages. Mais je ne trouvais point de bocage assez frais, point de paysage assez touchant à mon gré. Les vallées de la Thessalie m'auraient pu contenter si je les avais vues; mais mon imagination, fatiguée à inventer, voulait quelque lieu réel qui pût lui servir de point d'appui, et me faire illusion sur la réalité des habitans que j'y voulais mettre. Je songeai long-temps aux îles Boromée, dont l'aspect délicieux m'avait transporté, mais j'y trouvai trop d'ornement et d'art pour mes personnages. Il me fallait cependant un lac, et je finis par choisir celui autour duquel mon cœur n'a jamais cessé d'errer. Je me fixai sur la partie des bords de ce lac à laquelle depuis long-temps mes vœux ont placé ma résidence, dans le bonheur imaginaire auquel le sort m'a borné. Le lieu natal de ma pauvre maman avait encore pour moi un attrait de prédilection. Le contraste des positions, la richesse et la variété des sites, la magnificence, la majesté de l'ensemble qui ravit les sens, émeut le cœur, élève l'ame, achevèrent de me déterminer, et j'établis à Vevay mes jeunes pupiles. Voilà ce que j'imaginai du premier bond; le reste n'y fut ajouté que dans la suite.

Je me bornai long-temps à un plan si vague, parce qu'il suffisait pour remplir mon imagination d'objets agréables, et mon cœur de sentimens dont il aime à se nourrir. Ces fictions, à force de revenir, prirent enfin plus de consistance, et se fixèrent dans mon cerveau sous une forme déterminée. Ce fut alors que la fantaisie me prit d'exprimer sur le papier quelques-unes des situations qu'elles m'offraient, et rappelant tout ce que j'avais senti dans ma jeunesse, de donner ainsi l'essor en quelque sorte au désir d'aimer que je n'avais pu satisfaire, et dont je me sentais dévoré.

Je jetai d'abord quelques lettres éparses sans suite et sans liaison ; et lorsque je m'avisai de les vouloir coudre, j'y fus souvent fort embarrassé. Ce qu'il y a de peu croyable et de très-vrai, est que les deux premières parties ont été écrites presque en entier de cette manière, sans que j'eusse aucun plan bien formé, et même sans prévoir qu'un jour je serais tenté d'en faire un ouvrage en règle. Aussi voit-on que ces deux parties, formées après coup de matériaux qui n'ont pas été taillés pour la place qu'ils occupent, sont

pleines d'un remplissage verbeux qu'on ne trouve pas dans les autres.

Au plus fort de mes rêveries, j'eus une visite de Mme. d'*Houdetot*, la première qu'elle m'eût faite en sa vie, mais qui malheureusement ne fut pas la dernière, comme on verra ci-après. La comtesse d'*Houdetot* était fille de feu M. de *B . . . . e*, fermier général, sœur de M. d'*Epinay* et de MM. *Larnage* et de *la B . . .*, qui depuis ont été tous deux introducteurs des ambassadeurs. J'ai parlé de la connaissance que je fis avec elle étant fille. Depuis son mariage, je ne la vis qu'aux fêtes de la Chevrette chez Mme d'*Epinay* sa belle sœur. Ayant souvent passé plusieurs jours avec elle tant à la Chevrette qu'à Epinay, non-seulement je la trouvai toujours très-aimable, mais je crus lui voir aussi pour moi de la bienveillance. Elle aimait assez à se promener avec moi; nous étions marcheurs l'un et l'autre, et l'entretien ne tarissait pas entre nous. Cependant, je n'allai jamais la voir à Paris, quoiqu'elle m'en eût prié et même sollicité plusieurs fois. Ses liaisons avec M. de *Saint-Lambert*, avec qui je commençais d'en avoir, me la rendirent encore plus intéressante; et c'était pour m'ap-

porter des nouvelles de cet ami, qui pour lors était, je crois, à Mahon, qu'elle vint me voir à l'Hermitage.

Cette visite eut un peu l'air d'un début de roman. Elle s'égara dans la route. Son cocher, quittant le chemin qui tournait, voulut traverser en droiture du moulin de Clairvaux à l'Hermitage : son carrosse s'embourba dans le fond du vallon ; elle voulut descendre et faire le reste du trajet à pied. Sa mignonne chaussure fut bientôt percée ; elle enfonçait dans la crotte ; ses gens eurent toutes les peines du monde à la dégager, et enfin elle arriva à l'Hermitage en bottes, et perçant l'air d'éclats de rire auxquels je mêlai les miens en la voyant arriver : il fallut changer de tout ; *Thérèse* y pourvut, et je l'engageai d'oublier sa dignité pour faire une collation rustique, dont elle se trouva fort bien. Il était tard, elle resta peu ; mais l'entrevue fut si gaie qu'elle y prit goût, et parut disposée à revenir. Elle n'exécuta pourtant ce projet que l'année suivante ; mais hélas ! ce retard ne me garantit de rien.

Je passai l'automne à une occupation dont on ne se douterait pas, à la garde des fruits de M. d'*Epinay*. L'Hermitage était le réser-

voir des eaux du parc de la Chevrette: il y avait un jardin clos de murs et garni d'espaliers, et d'autres arbres qui donnaient plus de fruits à M. d'*Epinay*, que son potager de la Chevrette, quoiqu'on lui en volât les trois quarts. Pour n'être pas un hôte absolument inutile, je me chargeai de la direction du jardin et de l'inspection du jardinier. Tout alla bien jusqu'au temps des fruits, mais à mesure qu'ils mûrissaient je les voyais disparaître, sans savoir ce qu'ils étaient devenus. Le jardinier m'assura que c'étaient les loirs qui mangeaient tout. Je fis la guerre aux loirs, j'en détruisis beaucoup, et le fruit n'en disparaissait pas moins. Je guettai si bien qu'enfin je trouvai que le jardinier lui-même était le grand loir. Il logeait à Montmorenci, d'où il venait les nuits avec sa femme et ses enfans, enlever les dépôts de fruits qu'il avait faits pendant la journée, et qu'il fesait vendre à la halle à Paris aussi publiquement que s'il eût eu un jardin à lui. Ce misérable que je comblais de bienfaits, dont *Thérèse* habilloit les enfans, et dont je nourrissais presque le père, qui était mendiant, nous dévalisait aussi aisément qu'effrontément, aucun des trois n'étant assez vigilant pour y mettre

ordre, et dans une seule nuit il parvint à vider ma cave, où je ne trouvai rien le lendemain. Tant qu'il ne parut s'adresser qu'à moi, j'endurai tout; mais voulant rendre compte du fruit, je fus obligé d'en dénoncer le voleur. Mme. d'*Epinay* me pria de le payer, de le mettre dehors, et d'en chercher un autre; ce que je fis. Comme ce grand coquin rôdait toutes les nuits autour de l'Hermitage, armé d'un gros bâton ferré qui avait l'air d'une massue, et suivi d'autres vauriens de son espèce; pour rassurer les gouverneuses, que cet homme effrayait terriblement, je fis coucher son successeur toutes les nuits à l'Hermitage; et cela ne tranquillisant pas encore, je fis demander à Mme. d'*Epinay* un fusil que je tins dans la chambre du jardinier, avec charge à lui de ne s'en servir qu'au besoin, si l'on tentait de forcer la porte ou d'escalader le jardin, et de ne tirer qu'à poudre, uniquement pour effrayer les voleurs. C'était assurément la moindre précaution que pût prendre pour la sûreté commune un homme incommodé, ayant à passer l'hiver au milieu des bois, seul avec deux femmes timides. Enfin, je fis l'acquisition d'un petit chien pour servir de sentinelle.

*De Leyre* m'étant venu voir dans ce temps-là, je lui contai mon cas, et ris avec lui de mon appareil militaire. De retour à Paris, il en voulut amuser *Diderot* à son tour, et voilà comment la cotterie *Holbachique* apprit que je voulais tout de bon passer l'hiver à l'Hermitage. Cette constance, qu'ils n'avaient pu se figurer, les désorienta; et en attendant qu'ils imaginassent quelqu'autre tracasserie pour me rendre mon séjour déplaisant, ils me détachèrent, par *Diderot*, ce même *De Leyre*, qui d'abord ayant trouvé mes précautions toutes simples, finit par les trouver inconséquentes à mes principes, et pis que ridicules, dans des lettres où il m'accablait de plaisanteries amères, et assez piquantes pour m'offenser, si mon humeur eût été tournée de ce côté-là. Mais alors saturé de sentimens affectueux et tendres, et n'étant susceptible d'aucun autre, je ne voyais dans ces aigres sarcasmes que le mot pour rire, et ne le trouvais que folâtre, où tout autre l'eût trouvé extravagant.

A force de vigilance et de soins, je parvins à garder si bien le jardin, que, quoique la récolte du fruit eût presque manqué cette année, le produit fut triple de celui des années

précédentes, et il est vrai que je ne m'épargnais point pour le préserver, jusqu'à escorter les envois que je fesais à la Chevrette et à Epinay, jusqu'à porter des paniers moi-même; et je me souviens que nous en portâmes un si lourd, la tante et moi, que, prêts à succomber sous le faix, nous fûmes contraints de nous reposer de dix en dix pas, et n'arrivâmes que tout en nage.

Quand la mauvaise saison commença de me renfermer au logis, je voulus reprendre mes occupations casanières: il ne me fut pas possible. Je ne voyais par-tout que les deux charmantes amies, que leur ami, leurs entours, le pays qu'elles habitaient, qu'objets créés ou embellis pour elles par mon imagination. Je n'étais plus un moment à moi-même, le délire ne me quittait plus. Après beaucoup d'efforts inutiles pour écarter de moi toutes ces fictions, je fus enfin tout-à-fait séduit par elles, et je ne m'occupai plus qu'à tâcher d'y mettre quelqu'ordre et quelque suite, pour en faire une espèce de roman.

Mon grand embarras était la honte de me démentir ainsi moi-même si nettement et si hautement. Après les principes sévères que je venais d'établir avec tant de fracas, après

les maximes austères que j'avais si fortement prêchées, après tant d'invectives mordantes contre les livres efféminés qui respiraient l'amour et la molesse, pouvait-on rien imaginer de plus inattendu, de plus choquant que de me voir tout d'un coup m'inscrire de ma propre main parmi les auteurs de ces livres, que j'avais si durement censurés? Je sentais cette inconséquence dans toute sa force, je me la reprochais, j'en rougissais, je m'en dépitais : mais tout cela ne put suffire pour me ramener à la raison. Subjugué complètement, il fallut me soumettre à tout risque, et me résoudre à braver le qu'en dira-t-on; sauf à délibérer dans la suite si je me résoudrais à montrer mon ouvrage ou non : car je ne supposais pas encore que j'en vinsse à le publier.

Ce parti pris, je me jette à plein collier dans mes rêveries, et à force de les tourner et retourner dans ma tête, j'en forme enfin l'espèce de plan dont on a vu l'exécution. C'était assurément le meilleur parti qui se pût tirer de mes folies : l'amour du bien, qui n'est jamais sorti de mon cœur, les tourna vers des objets utiles, et dont la morale eût pu faire son profit. Mes tableaux voluptueux

auraient perdu toutes leurs grâces, si le doux coloris de l'innocence y eût manqué.

Une fille faible est un objet de pitié, que l'amour peut rendre intéressant et qui souvent n'est pas moins aimable : mais qui peut supporter sans indignation, le spectacle des mœurs à la mode; et qu'y a-t-il de plus révoltant que l'orgueil d'une femme infidelle, qui, foulant ouvertement aux pieds tous ses devoirs, prétend que son mari soit pénétré de reconnaissance de la grâce qu'elle lui accorde de vouloir bien ne pas se laisser prendre sur le fait? Les êtres parfaits ne sont pas dans la nature, et leurs leçons ne sont pas assez près de nous. Mais qu'une jeune personne, née avec un cœur aussi tendre qu'honnête, se laisse vaincre à l'amour, étant fille; et retrouve, étant femme, des forces pour le vaincre à son tour, et redevenir vertueuse, quiconque vous dira que ce tableau dans sa totalité est scandaleux et n'est pas utile, est un menteur et un hypocrite; ne l'écoutez pas.

Outre cet objet de mœurs, et d'honnêteté conjugale, qui tient radicalement à tout l'ordre social, je m'en fis un plus secret de concorde et de paix publique; objet plus grand, plus important peut-être en lui-même,

et du moins pour le moment où l'on se trouvait. L'orage excité par l'Encyclopédie, loin de se calmer, était alors dans sa plus grande force. Les deux partis déchaînés l'un contre l'autre avec la dernière fureur, ressemblaient plutôt à des loups enragés, acharnés à s'entre-déchirer, qu'à des chrétiens et des philosophes qui veulent réciproquement s'éclairer, se convaincre, et se ramener dans la voie de la vérité. Il ne manquait peut-être à l'un et à l'autre que des chefs remuans qui eussent du crédit, pour dégénérer en guerre civile ; et Dieu sait ce qu'eût produit une guerre civile de religion, où l'intolérance la plus cruelle était au fond la même des deux côtés. Ennemi né de tout esprit de parti, j'avais dit franchement aux uns et aux autres des vérités dures qu'ils n'avaient pas écoutées. Je m'avisai d'un autre expédient, qui dans ma simplicité me parut admirable : c'était d'adoucir leur haine réciproque en détruisant leurs préjugés, et de montrer à chaque parti le mérite et la vertu dans l'autre, dignes de l'estime publique et du respect de tous les mortels. Ce projet peu sensé, qui supposait de la bonne foi dans les hommes, et par lequel je tombais dans le défaut que je repro-

chais à l'abbé de *Saint-Pierre* eut le succès qu'il devait avoir ; il ne rapprocha point les partis, et ne les réunit que pour m'accabler. En attendant que l'expérience m'eût fait sentir ma folie, je m'y livrai, j'ose le dire, avec un zèle digne du motif qui me l'inspirait, et je dessinai les deux caractères de *Volmar* et de *Julie*, dans un ravissement qui me fesait espérer de les rendre aimables tous les deux, et qui plus est, l'un par l'autre.

Content d'avoir grossièrement esquissé mon plan, je revins aux situations de détail que j'avais tracées ; et de l'arrangement que je leur donnai résultèrent les deux premières parties de la *Julie*, que je fis et mis au net durant cet hiver avec un plaisir inexprimable, employant pour cela le plus beau papier doré, de la poudre d'azur et d'argent pour sécher l'écriture, de la nomparcille bleue pour coudre mes cahiers ; enfin ne trouvant rien d'assez galant, rien d'assez mignon pour les charmantes filles dont je raffolais comme un autre Pigmalion. Tous les soirs au coin de mon feu, je lisais et relisais ces deux parties aux gouverneuses. La fille, sans rien dire, sanglottait avec moi d'attendrissement ; sa mère, qui, ne trouvant point là de compli-

mens, n'y comprenait rien, restait tranquille, et se contentait dans les momens de silence de me répéter toujours : *Monsieur, cela est bien beau.*

Mme. d'*Epinay*, inquiète de me savoir seul en hiver au milieu des bois dans une maison isolée, envoyait très-souvent savoir de mes nouvelles. Jamais je n'eus de si vrais témoignages de son amitié pour moi, et jamais la mienne n'y répondit plus vivement. J'aurais tort de ne pas spécifier parmi ces témoignages, qu'elle m'envoya son portrait, et qu'elle me demanda des instructions pour avoir le mien, peint par *La Tour*, et qui avait été exposé au salon. Je ne dois pas non plus omettre une autre de ses attentions, qui paraîtra risible, mais qui fait trait à l'histoire de mon caractère par l'impression qu'elle fit sur moi. Un jour qu'il gelait très-fort, en ouvrant un paquet qu'elle m'envoyait de plusieurs commissions dont elle s'était chargée, j'y trouvai un petit jupon de dessous, de flanelle d'Angleterre, qu'elle me marquait avoir porté, et dont elle voulait que je fisse un gilet. Ce soin, plus qu'amical, me parut si tendre, comme si elle se fût dépouillée pour me vêtir, que, dans mon émotion je

baisai vingt fois en pleurant le billet et le jupon : *Thérèse* me croyait devenu fou. Il est singulier que de toutes les marques d'amitié que Mme. d'*Epinay* m'a prodiguées, aucune ne m'a jamais touché comme celle-là, et que même depuis notre rupture, je n'y ai jamais repensé sans attendrissement. J'ai long-temps conservé son petit billet, et je l'aurais encore, s'il n'eût eu le sort de mes autres billets du même temps.

Quoique mes maux me laissassent alors peu de relâche en hiver, et qu'une partie de celui-ci je fusse occupé d'y chercher du soulagement, ce fut pourtant, à tout prendre, la saison que depuis ma demeure en France j'ai passée avec le plus de douceur et de tranquillité. Durant quatre ou cinq mois que le mauvais temps me tint davantage à l'abri des survenans, je savourai plus que je n'ai fait avant et depuis, cette vie indépendante, égale et simple, dont la jouissance ne fesait pour moi qu'augmenter le prix, sans autre compagnie que celle des deux gouverneuses en réalité, et celle des deux cousines en idée. C'est alors sur-tout que je me félicitais chaque jour davantage du parti que j'avais eu le bon sens de prendre, sans égard aux clameurs de

mes amis, fâchés de me voir affranchi de leur tyrannie; et quand j'appris l'attentat d'un forcené; quand *De Leyre* et Mme. d'*Epinay* me parlaient dans leurs lettres du trouble et de l'agitation qui régnaient dans Paris, combien je remerciai le ciel de m'avoir éloigné de ces spectacles d'horreurs et de crimes, qui n'eussent fait que nourrir, qu'aigrir l'humeur bilieuse que l'aspect des désordres publics m'avait donnée; tandis que ne voyant plus autour de ma retraite que des objets rians et doux, mon cœur ne se livrait qu'à des sentimens aimables.

Je note ici avec complaisance le cours des derniers momens paisibles qui m'ont été laissés. Le printemps qui suivit cet hiver si calme, vit éclore le germe des malheurs qui me restent à décrire, et dans le tissu desquels on ne verra plus d'intervalle semblable, où j'aye eu le loisir de respirer.

Je crois pourtant me rappeler que durant cet intervalle de paix, et jusqu'au fond de ma solitude, je ne restai pas tout-à-fait tranquille de la part des *Holbachiens*. *Diderot* me suscita quelque tracasserie, et je suis fort trompé si ce n'est durant cet hiver que parut le *Fils naturel*, dont j'aurai bientôt à parler.

Outre que par des causes qu'on saura dans la suite, il m'est resté peu de mounmens sûrs de cette époque, ceux mêmes qu'on m'a laissés sont très-peu précis, quant aux dates. *Diderot* ne datait jamais ses lettres. Mme. d'*Epinay*, Mme. d'*Houdetot* ne dataient guère les leurs que du jour de la semaine, et *De Leyre* fesait comme elles le plus souvent. Quand j'ai voulu ranger ces lettres dans leur ordre, il a fallu suppléer en tâtonnant des dates incertaines sur lesquelles je ne puis compter. Ainsi ne pouvant fixer avec certitude le commencement de ces brouilleries, j'aime mieux rapporter ci-après, dans un seul article, tout ce que je puis m'en rappeler.

Le retour du printemps avait redoublé mon tendre délire, et dans mes érotiques transports, j'avais composé pour les dernières parties de la Julie, plusieurs lettres qui se sentent du ravissement dans lequel je les écrivis. Je puis citer entre autres celle de l'Elysée, et de la promenade sur le lac, qui, si je m'en souviens bien, sont à la fin de la quatrième partie. Quiconque, en lisant ces deux lettres, ne sent pas amollir et fondre son cœur dans l'attendrissement qui me les dicta, doit fer-

mer le livre, il n'est pas fait pour juger des choses de sentiment.

Précisément dans le même temps j'eus de Mme. d'*Houdetot* une seconde visite imprévue. En l'absence de son mari, qui était capitaine de gendarmerie, et de son amant, qui servait aussi, elle était venue à Eaubonne, au milieu de la vallée de Montmorenci, où elle avait loué une assez jolie maison. Ce fut de-là qu'elle vint faire à l'Hermitage une nouvelle excursion. A ce voyage elle était à cheval et en homme. Quoique je n'aime guère ces sortes de mascarades, je fus pris à l'air romanesque de celle-là ; et pour cette fois, ce fut de l'amour. Comme il fut le premier et l'unique en toute ma vie, et que ses suites le rendront à jamais mémorable et terrible à mon souvenir, qu'il me soit permis d'entrer dans quelque détail sur cet article.

Mme. la comtesse d'*Houdetot* approchait de la trentaine, et n'était point belle ; son visage était marqué de la petite vérole, son teint manquait de finesse, elle avait la vue basse et les yeux un peu ronds ; mais elle avait de grands cheveux noirs, naturellement bouclés, qui lui tombaient au jarret : sa taille était mignonne, et elle mettait dans tous ses mouvemens

vemens de la gaucherie et de la grâce tout à-la-fois. Elle avait l'esprit très-agréable ; la gaieté, l'étourderie et la naïveté s'y mariaient heureusement : elle abondait en saillies charmantes qu'elle ne recherchait point, et qui partaient quelquefois malgré elle. Elle avait plusieurs talens agréables, jouait du clavecin, dansait bien, fesait d'assez jolis vers. Pour son caractère, il était angélique ; la douceur d'ame en fesait le fond, mais hors la prudence et la force, il rassemblait toutes les vertus. Elle était sur-tout d'une telle sûreté dans le commerce, d'une telle fidélité dans la société, que ses ennemis même n'avaient pas besoin de se cacher d'elle. J'entends par ses ennemis ceux, ou plutôt celles qui la haïssaient, car pour elle, elle n'avait pas un cœur qui pût haïr, et je crois que cette conformité contribua beaucoup à me passionner pour elle. Dans les confidences de la plus intime amitié, je ne lui ai jamais ouï parler mal des absens, pas même de sa belle-sœur. Elle ne pouvait ni déguiser ce qu'elle pensait à personne, ni même contraindre aucun de ses sentimens, et je suis persuadé qu'elle parlait de son amant à son mari même, comme elle en parlait à ses con-

naissances et à tout le monde indifféremment. Enfin, ce qui prouve sans réplique la pureté, la sincérité de son excellent naturel, c'est qu'étant sujette aux plus énormes distractions, et aux plus risibles étourderies, il lui en échappait souvent de très-imprudentes pour elle-même, mais jamais d'offensantes pour qui que ce fût.

On l'avait mariée très-jeune et malgré elle au comte d'*Houdetot*, homme de condition, bon militaire, mais joueur, chicaneur, très-peu aimable, et qu'elle n'a jamais aimé. Elle trouva dans M. de *Saint-Lambert* tous les mérites de son mari avec des qualités plus agréables, de l'esprit, des vertus, des talens. S'il faut pardonner quelque chose aux mœurs du siècle, c'est sans doute un attachement que sa durée épure, que ses effets honorent, et qui ne s'est cimenté que par une estime réciproque. C'était un peu par goût, à ce que j'ai pu croire, mais beaucoup pour complaire à *Saint-Lambert* qu'elle venait me voir. Il l'y avait exhortée, et il avait raison de croire que l'amitié qui commençait à s'établir entre nous, rendrait cette société agréable à tous les trois. Elle savait que j'étais instruit de leurs liaisons ; et pouvant me par-

ler de lui sans gêne, il était naturel qu'elle se plût avec moi. Elle vint, je la vis; j'étais ivre d'amour sans objets, cette ivresse fascina mes yeux, cet objet se fixa sur elle, je vis ma Julie en Mme. d'*Houdetot;* et bientôt je ne vis plus que Mme. d'*Houdetot*, mais revêtue de toutes les perfections dont je venais d'orner l'idole de mon cœur. Pour m'achever, elle me parla de *Saint-Lambert* en amante passionnée. Force contagieuse de l'amour! en l'écoutant, en me sentant auprès d'elle, j'étais saisi d'un frémissement délicieux, que je n'avais éprouvé jamais auprès de personne. Elle parlait et je me sentais ému; je croyais ne faire que m'intéresser à ses sentimens, quand j'en prenais de semblables; j'avalais à longs traits la coupe empoisonnée dont je ne sentais encore que la douceur. Enfin, sans que je m'en apperçusse et sans qu'elle s'en apperçût, elle m'inspira pour elle-même tout ce qu'elle exprimait pour son amant. Hélas! ce fut bien tard, ce fut bien cruellement brûler d'une passion non moins vive que malheureuse, pour une femme dont le cœur était plein d'un autre amour!

Malgré les mouvemens extraordinaires que j'avais éprouvés auprès d'elle, je ne m'apper-

çus pas d'abord de ce qui m'était arrivé : ce ne fut qu'après son départ que, voulant penser à Julie, je fus frappé de ne pouvoir plus penser qu'à Mme. d'*Houdetot*. Alors mes yeux se dessillèrent; je sentis mon malheur, j'en gémis, mais je n'en prévis pas les suites.

J'hésitai long-temps sur la manière dont je me conduirais avec elle, comme si l'amour véritable laissait assez de raison pour suivre des délibérations. Je n'étais pas déterminé quand elle revint me prendre au dépourvu. Pour lors, j'étais instruit. La honte, compagne du mal, me rendit muet, tremblant devant elle; je n'osais ouvrir la bouche ni lever les yeux; j'étais dans un trouble inexprimable, qu'il était impossible qu'elle ne vît pas. Je pris le parti de le lui avouer, et de lui en laisser deviner la cause : c'était la lui dire assez clairement.

Si j'eusse été jeune et aimable, et que dans la suite Mme. d'*Houdetot* eût été faible; je blâmerais ici sa conduite; mais tout cela n'était pas, je ne puis que l'applaudir et l'admirer. Le parti qu'elle prit était également celui de la générosité et de la prudence. Elle ne pouvait s'éloigner brusquement de

moi, sans en dire la cause à *Saint-Lambert* qui l'avait lui-même engagée à me voir; c'était exposer deux amis à une rupture, et peut-être à un éclat qu'elle voulait éviter. Elle avait pour moi de l'estime et de la bienveillance. Elle eut pitié de ma folie; sans la flatter, elle la plaignit et tâcha de m'en guérir. Elle était bien aise de conserver à son amant et à elle-même un ami dont elle fesait cas : elle ne parlait de rien avec plus de plaisir que de l'intime et douce société que nous pourrions former entre nous trois, quand je serais devenu raisonnable ; elle ne se bornait pas toujours à ces exhortations amicales, et ne m'épargnait pas, au besoin, les reproches plus durs que j'avais bien mérités.

Je me les épargnais encore moins moi-même : si-tôt que je fus seul je revins à moi ; j'étais plus calme après avoir parlé : l'amour connu de celle qui l'inspire en devient plus supportable.

La force avec laquelle je me reprochais le mien m'en eût dû guérir, si la chose eût été possible. Quels puissans motifs n'appelai-je point à mon aide pour l'étouffer ! Mes mœurs, mes sentimens, mes principes, la honte, l'infidélité, le crime, l'abus d'un

dépôt confié par l'amitié, le ridicule enfin de brûler à mon âge de la passion la plus extravagante pour un objet dont le cœur préoccupé ne pouvait, ni me rendre aucun retour, ni me laisser aucun espoir : passion, de plus, qui, loin d'avoir rien à gagner par la constance, devenait moins souffrable de jour en jour.

Qui croirait que cette dernière considération qui devait ajouter du poids à toutes les autres, fut celle qui les éluda ? Quel scrupule, pensai-je, puis-je me faire d'une folie nuisible à moi seul ? Suis-je donc un jeune cavalier fort à craindre pour Mme. d'*Houdetot ?* Ne dirait-on pas, à mes présomptueux remords, que ma galanterie, mon air, ma parure vont la séduire ? Eh ! pauvre *Jean-Jacques*, aime à ton aise, en sûreté de conscience, et ne crains pas que tes soupirs nuisent à *Saint-Lambert.*

On a vu que jamais je ne fus avantageux, même dans ma jeunesse. Cette façon de penser était dans mon tour d'esprit, elle flattait ma passion ; c'en fut assez pour m'y livrer sans réserve, et rire même de l'impertinent scrupule que je croyais m'être fait par vanité plus que par raison. Grande leçon

pour les ames honnêtes, que le vice n'attaque jamais à découvert, mais qu'il trouve le moyen de surprendre, en se masquant toujours de quelque sophisme, et souvent de quelque vertu.

Coupable sans remords, je le fus bientôt sans mesure; et de grâce, qu'on voye comment ma passion suivit la trace de mon naturel pour m'entraîner enfin dans l'abyme. D'abord elle prit un air humble pour me rassurer; et pour me rendre entreprenant, elle poussa cette humilité jusqu'à la défiance. Mme. d'*Houdetot*, sans cesser de me rappeler à mon devoir, à la raison, sans jamais flatter un moment ma folie, me traitait au reste avec la plus grande douceur, et prit avec moi le ton de l'amitié la plus tendre. Cette amitié m'eût suffi, je le proteste, si je l'avais crue sincère; mais la trouvant trop vive pour être vraie, n'allai-je pas me fourrer dans la tête que l'amour, désormais si peu convenable à mon âge, à mon maintien, m'avait avili aux yeux de Mme. d'*Houdetot*, que cette jeune folle ne voulait que se divertir de moi et de mes douceurs surannées, qu'elle en avait fait confidence à *Saint-Lambert*, et que l'indignation de mon infidélité

ayant fait entrer son amant dans ses vues ; ils s'entendaient tous les deux pour achever de me faire tourner la tête et me persifler. Cette bêtise qui m'avait fait extravaguer à vingt-six ans auprès de Mme. de *Larnage*, que je ne connaissais pas, m'eût été pardonnable à quarante-cinq, auprès de Mme. d'*Houdetot*, si j'eusse ignoré qu'elle et son amant étaient trop honnêtes gens l'un et l'autre, pour se faire un aussi barbare amusement.

Mme. d'*Houdetot* continuait à me faire des visites que je ne tardai pas à lui rendre. Elle aimait à marcher, ainsi que moi : nous fesions de longues promenades dans un pays enchanté. Content d'aimer et de l'oser dire, j'aurais été dans la plus douce situation, si mon extravagance n'en eût détruit tout le charme. Elle ne comprit rien d'abord à la sotte humeur avec laquelle je recevais ses caresses : mais mon cœur, incapable de savoir jamais rien cacher de ce qui s'y passe, ne lui laissa pas long-temps ignorer mes soupçons ; elle en voulut rire ; cet expédient ne réussit pas ; des transports de rage en auraient été l'effet : elle changea de ton. Sa compatissante douceur fut invincible ; elle

me fit des reproches qui me pénétrèrent ; elle me témoigna sur mes injustes craintes des inquiétudes dont j'abusai. J'exigeai des preuves qu'elle ne se moquait pas de moi. Elle vit qu'il n'y avait nul autre moyen de me rassurer. Je devins pressant, le pas était délicat. Il est unique peut-être qu'une femme ayant pu venir jusqu'à marchander, s'en soit tirée à si bon compte. Elle ne me refusa rien de ce que la plus tendre amitié pouvait accorder. Elle ne m'accorda rien qui pût la rendre infidelle ; et j'eus l'humiliation de voir que l'embrasement dont ses légères faveurs allumaient mes sens, n'en porta jamais aux siens la moindre étincelle.

J'ai dit quelque part qu'il ne faut rien accorder aux sens, quand on veut leur refuser quelque chose. Pour connaître combien cette maxime se trouva fausse avec Mme. d'*Houdetot*, et combien elle eut raison de compter sur elle-même, il faudrait entrer dans les détails de nos longs et fréquens tête-à-tête, et les suivre dans toute leur vivacité durant quatre mois que nous passâmes ensemble, dans une intimité presque sans exemple entre deux amis de différens sexes, qui se renferment dans les bornes dont nous ne sortîmes

jamais. Ah ! si j'avais tardé si long-temps à sentir le véritable amour, qu'alors mon cœur et mes sens lui payèrent bien l'arrérage ! et quels sont donc les transports qu'on doit éprouver auprès d'un objet aimé, qui nous aime, si même un amour non partagé peut en inspirer de pareils !

Mais j'ai tort de dire un amour non partagé ; le mien l'était en quelque sorte ; il était égal des deux côtés, quoiqu'il ne fût pas réciproque. Nous étions ivres d'amour l'un et l'autre ; elle pour son amant, moi pour elle ; nos soupirs, nos délicieuses larmes se confondaient. Tendres confidens l'un de l'autre, nos sentimens avaient tant de rapport, qu'il était impossible qu'ils ne se mêlassent pas en quelque chose ; et toutefois au milieu de cette délicieuse ivresse, jamais elle ne s'est oubliée un moment ; et moi je proteste, je jure, que si, quelquefois égaré par mes sens, j'ai tenté de la rendre infidelle, jamais je ne l'ai véritablement désiré. La véhémence de ma passion la contenait par elle-même. Le devoir des privations avait exalté mon ame. L'éclat de toutes les vertus ornait à mes yeux l'idole de mon cœur ; en souiller la divine image, eût été l'anéantir.

J'aurais pu commettre le crime, il a cent fois été commis dans mon cœur; mais avilir ma Sophie? ah! cela se pouvait-il jamais? Non, non, je le lui ai cent fois dit à elle-même; eussé-je été le maître de me satisfaire, sa propre volonté l'eût-elle mise à ma discrétion, hors quelques courts momens de délire, j'aurais refusé d'être heureux à ce prix. Je l'aimais trop pour vouloir la posséder.

Il y a près d'une lieue de l'Hermitage à Eaubonne; dans mes fréquens voyages, il m'est arrivé quelquefois d'y coucher; un soir après avoir soupé tête-à-tête, nous allâmes nous promener au jardin, par un très-beau clair de lune. Au fond de ce jardin était un assez grand taillis par où nous fûmes chercher un joli bosquet, orné d'une cascade dont je lui avais donné l'idée, et qu'elle avait fait exécuter.

Souvenir immortel d'innocence et de jouissance! Ce fut dans ce bosquet qu'assis auprès d'elle, sur un banc de gazon, sous un acacia tout chargé de fleurs, je trouvai, pour rendre les mouvemens de mon cœur, un langage vraiment digne d'eux. Ce fut la première et l'unique fois de ma vie; mais je fus sublime,

si l'on peut nommer ainsi tout ce que l'amour le plus ardent peut porter d'aimable et de séduisant dans un cœur d'homme. Que d'enivrantes larmes je versai sur ses genoux! que je lui en fis verser malgré elle! Enfin, dans un transport involontaire, elle s'écria : Non, jamais homme ne fut si aimable, et jamais amant n'aima comme vous! Mais votre ami *St.-Lambert* nous écoute, et mon cœur ne saurait aimer deux fois. Je me tus en soupirant; je l'embrassai .... quel embrassement! Mais ce fut tout. Il y avait six mois qu'elle vivait seule, c'est-à-dire, loin de son amant et de son mari; il y en avait trois que je la voyais presque tous les jours, et toujours l'amour en tiers entre elle et moi. Nous avions soupé tête-à-tête, nous étions seuls, dans un bosquet au clair de la lune, et après deux heures de l'entretien le plus vif et le plus tendre, elle sortit au milieu de la nuit de ce bosquet et des bras de son ami aussi intacte, aussi pure de corps et de cœur qu'elle y était entrée. Lecteur, pesez toutes ces circonstances ; je n'ajouterai rien de plus.

Et qu'on n'aille pas s'imaginer qu'ici mes sens me laissaient tranquille, comme auprès de *Thérèse* et de maman. Je l'ai déjà dit, c'était

c'était de l'amour cette fois, et l'amour dans toute son énergie et dans toutes ses fureurs. Je ne décrirai ni les agitations, ni les frémissemens, ni les palpitations, ni les mouvemens convulsifs, ni les défaillances de cœur que j'éprouvais continuellement ; on en pourra juger par l'effet que sa seule image fesait sur moi. J'ai dit qu'il y avait loin de l'Hermitage à Eaubonne : je passais par les côteaux d'Andilly, qui sont charmans. Je rêvais en marchant à celle que j'allais voir, à l'accueil caressant qu'elle me ferait, au baiser qui m'attendait à mon arrivée. Ce seul baiser, ce baiser funeste, avant même de le recevoir, m'embrasait le sang à tel point, que ma tête se troublait ; un éblouissement m'aveuglait, mes genoux tremblans ne pouvaient me soutenir, j'étais forcé de m'arrêter, de m'asseoir ; toute ma machine était dans un désordre inconcevable : j'étais prêt à m'évanouir. Instruit du danger, je tâchais en partant de me distraire et de penser à autre chose. Je n'avais pas fait vingt pas que les mêmes souvenirs et tous les accidens qui en étaient la suite, revenaient m'assaillir, sans qu'il me fût po sible de m'en délivrer ; et de quelque façon que je m'y sois pu prendre, je ne crois

pas qu'il me soit jamais arrivé de faire seul ce trajet impunément. J'arrivais à Eaubonne faible, épuisé, rendu, me soutenant à peine. A l'instant que je la voyais, tout était réparé ; je ne sentais plus auprès d'elle que l'importunité d'une vigueur inépuisable et toujours inutile. Il y avait sur ma route, à la vue d'Eaubonne, une terrasse agréable, appelée le mont Olimpe, où nous nous rendions quelquefois, chacun de notre côté. J'arrivais le premier, j'étais fait pour l'attendre; mais que cette attente me coûtait cher ! Pour me distraire, j'essayais d'écrire avec mon crayon des billets que j'aurais pu tracer du plus pur de mon sang : je n'en ai jamais pu achever un qui fût lisible. Quand elle en trouvait quelqu'un dans la niche dont nous étions convenus, elle n'y pouvait voir autre chose que l'état vraiment déplorable où j'étais en l'écrivant. Cet état, et sur-tout sa durée, pendant trois mois d'irritation continuelle et de privation, me jeta dans un épuisement dont je n'ai pu me tirer de plusieurs années, et finit par me donner une incommodité que j'emporterai, ou qui m'emportera, au tombeau. Telle a été la seule jouissance amoureuse de l'homme du tempérament le plus com-

bustible, mais le plus timide en même-temps que peut-être la nature ait jamais produit. Tels ont été les derniers beaux jours qui m'aient été comptés sur la terre : ici commence le long tissu des malheurs de ma vie, où l'on verra peu d'interruption.

On a vu dans tout le cours de ma vie, que mon cœur transparent comme le cristal, n'a jamais su cacher, durant une minute entière, un sentiment un peu vif qui s'y fût réfugié. Qu'on juge s'il me fut possible de cacher long-temps mon amour pour Mme. d'*Houdetot*. Notre intimité frappait tous les yeux, nous n'y mettions ni secret ni mystère. Elle n'était pas de nature à en avoir besoin, et comme Mme. d'*Houdetot* avait pour moi l'amitié la plus tendre, qu'elle ne se reprochait point ; que j'avais pour elle une estime dont personne ne connaissait mieux que moi toute la justice ; elle, franche, distraite, étourdie ; moi, vrai, mal-adroit, fier, impatient, emporté, nous donnions encore sur nous, dans notre trompeuse sécurité, beaucoup plus de prises que nous n'aurions fait si nous eussions été coupables. Nous allions l'un et l'autre à la Chevrette ; nous nous y trouvions souvent ensemble, quel-

quefois même par rendez-vous. Nous y vivions à notre ordinaire ; nous promenant tous les jours tête-à-tête en parlant de nos amours, de nos devoirs, de notre ami, de nos innocens projets, dans le parc, vis-à-vis l'appartement de Mme. d'*Epinay*, sous ses fenêtres, d'où ne cessant de nous examiner, et se croyant bravée, elle assouvissait son cœur, par ses yeux, de rage et d'indignation.

Les femmes ont toutes l'art de cacher leur fureur, sur-tout quand elle est vive ; Mme. d'*Epinay*, violente mais réfléchie, possède sur-tout cet art éminemment. Elle feignit de ne rien voir, de ne rien soupçonner ; et dans le même temps qu'elle redoublait avec moi d'attentions, de soins et presque d'agaceries, elle affectait d'accabler sa belle-sœur de procédés mal-honnêtes, et de marques d'un dédain quelle semblait vouloir me communiquer. On juge bien qu'elle ne réussissait pas ; mais j'étais au supplice. Déchiré de sentimens contraires, en même-temps que j'étais touché de ses caresses, j'avais peine à contenir ma colère quand je la voyais manquer à Mme. d'*Houdetot*. La douceur angélique de celle-ci lui fesait tout endurer sans se plaindre, et même sans lui en savoir plus mauvais gré.

Elle était d'ailleurs si souvent distraite, et toujours si peu sensible à ces choses-là, que la moitié du temps elle ne s'en appercevait pas.

J'étais si préoccupé de ma passion, que ne voyant rien que *Sophie* ( c'était un des noms de Mme. d'*Houdetot*: ), je ne remarquais pas même que j'étais devenu la fable de toute la maison et des survenans. Le baron d'*Holback*, qui n'était jamais venu, que je sache, à la Chevrette, fut au nombre de ces derniers. Si j'eusse été aussi défiant que je le suis devenu dans la suite, j'aurais fort soupçonné Mme. d'*Epinay* d'avoir arrangé ce voyage, pour lui donner l'amusant cadeau de voir le Citoyen amoureux. Mais j'étais alors si bête que je ne voyais pas même ce qui crevait les yeux à tout le monde. Toute ma stupidité ne m'empêcha pourtant pas de trouver au baron l'air plus content, plus jovial qu'à son ordinaire. Au-lieu de me regarder en noir, selon sa coutume, il me lâchait cent propos goguenards, auxquels je ne comprenais rien. J'ouvrais de grands yeux sans rien répondre: Mme. d'*Epinay* se tenait les côtés de rire; je ne savais sur quelle herbe ils avaient marché. Comme rien ne passait encore les

bornes de la plaisanterie, tout ce que j'aurais eu de mieux à faire, si je m'en étais apperçu, eût été de m'y prêter. Mais il est vrai qu'à travers la railleuse gaîté du baron, l'on voyait briller dans ses yeux une maligne joie, qui m'aurait peut-être inquiété, si je l'eusse aussi bien remarquée alors, que je me la rappelai dans la suite.

Un jour que j'allai voir Mme. d'*Houdetot* à Eaubonne, au retour d'un de ses voyages de Paris, je la trouvai triste, et je vis qu'elle avait pleuré. Je fus obligé de me contraindre, parce que Mme. de *Blainville*, sœur de son mari, était là : mais si-tôt que je pus trouver un moment, je lui marquai mon inquiétude. Ah ! me dit-elle en soupirant, je crains bien que vos folies ne me coûtent le repos de mes jours. *Saint-Lambert* est instruit, et mal instruit. Il me rend justice ; mais il a de l'humeur, dont, qui pis est, il me cache une partie. Heureusement je ne lui ai rien tu de nos liaisons, qui se sont faites sous ses auspices. Mes lettres étaient pleines de vous ainsi que mon cœur : je ne lui ai caché que votre amour insensé, dont j'espérais vous guérir, et dont, sans m'en parler, je vois qu'il me fait un crime. On nous a desservis ;

on m'a fait tort, mais n'importe. Ou rompons tout-à-fait, ou soyez tel que vous devez être. Je ne veux plus rien avoir à cacher à mon amant.

Ce fut là le premier moment où je fus sensible à la honte de me voir humilié par le sentiment de ma faute, devant une jeune femme dont j'éprouvais les justes reproches, et dont j'aurais dû être le Mentor. L'indignation que j'en ressentis contre moi-même eût suffi peut-être pour surmonter ma faiblesse, si la tendre compassion que m'en inspirait la victime, n'eût encore amolli mon cœur. Hélas ! était-ce le moment de pouvoir l'endurcir lorsqu'il était inondé par des larmes qui le pénétraient de toutes parts ? Cet attendrissement se changea bientôt en colère contre les vils délateurs, qui n'avaient vu que le mal d'un sentiment criminel, mais involontaire, sans croire, sans imaginer même la sincère honnêteté de cœur qui le rachetait. Nous ne restâmes pas long-temps en doute sur la main d'où partait le coup.

Nous savions l'un et l'autre que Mme. d'*Epinay* était en commerce de letres avec *Saint-Lambert*. Ce n'était pas le premier orage qu'elle avait suscité à Mme. d'*Hou-*

*detot*, dont elle avait fait mille efforts pour le détacher, et que les succès de quelques-uns de ces efforts fesaient trembler pour la suite. D'ailleurs, *Grimm*, qui, ce me semble, avait suivi M. de *Castries* à l'armée, était en Westphalie aussi-bien que *Saint-Lambert*; ils se voyaient quelquefois. *Grimm* avait fait auprès de Mme. d'*Houdetot* quelques tentatives qui n'avaient pas réussi. *Grimm* très-piqué cessa tout-à-coup de la voir. Qu'on juge du sang-froid avec lequel, modeste comme on sait qu'il l'est, il lui supposait des préférences pour un homme plus âgé que lui, et dont lui *Grimm*, depuis qu'il fréquentait les grands, ne parlait plus que comme de son protégé.

Mes soupçons sur Mme. d'*Epinay* se changèrent en certitude, quand j'appris ce qui s'était passé chez moi. Quand j'étais à la Chevrette, *Thérèse* y venait souvent, soit pour m'apporter mes lettres, soit pour me rendre des soins nécessaires à ma mauvaise santé. Mme. d'*Epinay* lui avait demandé si nous ne nous écrivions pas, Mme. d'*Houdetot* et moi. Sur son aveu, Mme. d'*Epinay* la pressa de lui remettre les lettres de Mme. d'*Houdetot*, l'assurant qu'elle les recachet-

terait si bien qu'il n'y paraîtrait pas. *Thérèse* sans montrer combien cette proposition la scandalisait, et même sans m'avertir, se contenta de mieux cacher les lettres qu'elle m'apportait : précaution très-heureuse, car Mme. d'*Epinay* la faisait guetter à son arrivée, et l'attendant au passage, poussa plusieurs fois l'audace jusqu'à chercher dans sa bavette. Elle fit plus : s'étant un jour invitée à venir avec M. de *Margency* dîner à l'Hermitage pour la première fois depuis que j'y demeurais, elle prit le temps que je me promenais avec *Margency* pour entrer dans mon cabinet avec la mère et la fille, et les presser de lui montrer les lettres de Mme. d'*Houdetot*. Si la mère eût su où elles étaient, les lettres étaient livrées ; mais heureusement la fille seule le savait, et nia que j'en eusse conservé aucune. Mensonge assurément plein d'honnêteté, de fidélité, de générosité, tandis que la vérité n'eût été qu'une perfidie. Mme. d'*Epinay* voyant qu'elle ne pouvait la séduire, s'efforça de l'irriter par la jalousie, en lui reprochant sa facilité et son aveuglement. Comment pouvez-vous, lui dit-elle, ne pas voir qu'ils ont entre eux un commerce criminel ? Si, malgré tout ce qui frappe

vos yeux, vous avez besoin d'autres preuves ; prêtez-vous donc à ce qu'il faut faire pour les avoir : vous dites qu'il déchire les lettres de Mme. d'*Houdetot*, aussi-tôt qu'il les a lues ; eh bien, recueillez avec soin les pièces, et donnez-les moi ; je me charge de les rassembler. Telles étaient les leçons que mon amie donnait à ma compagne.

*Thérèse* eut la discrétion de me taire assez long-temps toutes ces tentatives ; mais voyant mes perplexités, elle se crut obligée à me tout dire, afin que sachant à qui j'avais à faire, je prisse mes mesures pour me garantir des trahisons qu'on me préparait. Mon indignation, ma fureur ne peuvent se décrire. Au-lieu de dissimuler avec Mme. d'*Epinay*, à son exemple, et de me servir de contre-ruses, je me livrai sans mesure à l'impétuosité de mon naturel ; et avec mon étourderie ordinaire, j'éclatai tout ouvertement. On peut juger de mon imprudence par les lettres suivantes, qui montrent suffisamment la manière de procéder de l'un et de l'autre en cette occasion.

*Billet de Mme. d'Epinay.*

« Pourquoi donc ne vous vois-je pas,

« mon cher ami ? Je suis inquiète de vous.
« Vous m'aviez tant promis de ne faire
« qu'aller et venir de l'Hermitage ici. Sur
« cela, je vous ai laissé libre ; et point du
« tout, vous laissez passer huit jours. Si
« on ne m'avait pas dit que vous étiez en
« bonne santé, je vous croirais malade. Je
« vous attendais avant-hier ou hier, et je ne
« vous vois point arriver. Mon Dieu, qu'a-
« vez-vous donc ? Vous n'avez point d'af-
« faires : vous n'avez pas non plus de cha-
« grins ; car je me flatte que vous seriez venu
« sur-le-champ me les confier. Vous êtes donc
« malade ! tirez-moi d'inquiétude bien vîte,
« je vous en prie. Adieu mon cher ami :
« que cet adieu me donne un bon jour de
« vous ».

*Réponse.*

« Je ne puis rien vous dire encore. J'at-
« tends d'être mieux instruit, et je le serai
« tôt ou tard. En attendant, soyez sûre que
« l'innocence accusée trouvera un défen-
« seur assez ardent pour donner quelque
» repentir aux calomniateurs, quels qu'ils
« soient ».

*Second Billet de la même.*

« Savez-vous que votre lettre m'effraie ? « qu'est-ce qu'elle veut donc dire ? Je l'ai « relue plus de vingt-cinq fois. En vérité, « je n'y comprends rien. J'y vois seulement « que vous êtes inquiet et tourmenté, et que « vous attendez que vous ne le soyez plus « pour m'en parler. Mon cher ami, est-ce là « ce dont nous étions convenus ? qu'est « donc devenue cette amitié, cette confiance, « et comment l'ai-je perdue ? Est-ce contre « moi ou pour moi que vous êtes fâché ? « Quoi qu'il en soit, venez dès ce soir, je « vous en conjure ; souvenez-vous que vous « m'avez promis, il n'y a pas huit jours, « de ne rien garder sur le cœur, et de me « parler sur-le-champ. Mon cher ami, je vis « dans cettte confiance.... Tenez, je viens « encore de lire votre lettre; je n'y conçois « pas davantage, mais elle me fait trembler. « Il me semble que vous êtes cruellement « agité. Je voudrais vous calmer, mais « comme j'ignore le sujet de vos inquiétudes, « je ne sais que vous dire, sinon que me « voilà tout aussi malheureuse que vous, « jusqu'à ce que je vous aye vu. Si vous

« n'êtes pas ici ce soir à six heures, je pars « demain pour l'Hermitage, quelque temps « qu'il fasse et dans quelque état que je sois, « car je ne saurais tenir à cette inquiétude. « Bonjour, mon cher bon ami. A tout ha- « sard, je risque de vous dire, sans savoir » si vous en avez besoin ou non, de tâcher « de prendre garde et d'arrêter les progrès que « fait l'inquiétude dans la solitude. Une « mouche devient un monstre, je l'ai sou- « vent éprouvé ».

*Réponse.*

« Je ne puis vous aller voir, ni recevoir « votre visite, tant que durera l'inquiétude « où je suis. La confiance dont vous parlez, « n'est plus, et il ne vous sera pas aisé de la « recouvrer. Je ne vois à-présent dans votre « empressement que le désir de tirer des « aveux d'autrui quelque avantage qui con- « vienne à vos vues, et mon cœur, si prompt « à s'épancher dans un cœur qui s'ouvre pour « le recevoir, se ferme à la ruse et à la finesse. « Je reconnais votre adresse ordinaire dans « la difficulté que vous trouvez à comprendre « mon billet. Me croyez-vous assez dupe pour « penser que vous ne l'ayiez pas compris ?

« Non ; mais je saurai vaincre vos subtilités à « force de franchise. Je vais m'expliquer plus « clairement, afin que vous m'entendiez « encore moins.

« Deux amans bien unis et dignes de « s'aimer, me sont chers : je m'attends bien « que vous ne saurez pas qui je veux dire, « à moins que je ne vous les nomme. Je « présume qu'on a tenté de les désunir, et « que c'est de moi qu'on s'est servi pour « donner de la jalousie à l'un des deux. Le « choix n'est pas fort adroit, mais il a paru « commode à la méchanceté ; et cette mé- « chanceté, c'est vous que j'en soupçonne. « J'espère que ceci devient plus clair.

« Ainsi donc la femme que j'estime le « plus, aurait, de mon su, l'infamie de « partager son cœur et sa personne entre « deux amans, et moi celle d'être un de ces « deux lâches ? Si je savais qu'un seul mo- « ment de la vie vous eussiez pu penser ainsi « d'elle ou de moi, je vous haïrais jusqu'à « la mort. Mais c'est de l'avoir dit, et non « de l'avoir pensé que je vous taxe. Je ne « comprends pas, en pareil cas, auquel c'est « des trois que vous avez voulu nuire ; mais « si vous aimez le repos, craignez d'avoir

« eu le malheur de réussir. Je n'ai caché ni « à vous ni à elle tout le mal que je pense « de certaine liaison, mais je veux qu'elle « finisse par un moyen aussi honnête que « sa cause, et qu'un amour illégitime se « change en une éternelle amitié. Moi qui « ne fis jamais de mal à personne, servirais-je « innocemment à en faire à mes amis ? Non, « je ne vous le pardonnerais jamais, je de- « viendrais votre irréconciliable ennemi. Vos « secrets seuls seraient respectés ; car je ne « serai jamais un homme sans foi.

« Je n'imagine pas que les perplexités où « je suis puissent durer bien long-temps. Je « ne tarderai pas à savoir si je me suis trompé. « Alors j'aurai peut-être de grands torts à « réparer, et je n'aurai rien fait en ma vie « de si bon cœur. Mais savez-vous comment « je rachèterai mes fautes durant le peu de « temps qui me reste à passer près de vous ? « En fesant ce que nul autre ne fera que « moi ; en vous disant franchement ce qu'on « pense de vous dans le monde, et les brè- « ches que vous avez à réparer à votre « réputation. Malgré tous les prétendus amis « qui vous entourent, quand vous m'aurez « vu partir, vous pourrez dire adieu à la

« vérité ; vous ne trouverez plus personne « qui vous la dise ».

*Troisième Lettre de la même.*

« Je n'entendais pas votre lettre de ce « matin : je vous l'ai dit, parce que cela « était. J'entends celle de ce soir, n'ayez « pas peur que j'y réponde jamais ; je suis « trop pressée de l'oublier, et quoique vous « me fassiez pitié, je n'ai pu me défendre « de l'amertume dont elle me remplit l'ame. « Moi ! user de ruses, de finesses avec vous ! « moi ! accusée de la plus noire des infamies ! « Adieu, je regrette que vous ayiez la......... « adieu, je ne sais ce que je dis....... Adieu ; « je serai bien pressée de vous pardonner. « Vous viendrez quand vous voudrez ; vous « serez reçu mieux que ne l'exigeraient vos « soupçons. Dispensez-vous seulement de « vous mettre en peine de ma réputation. « Peu m'importe celle qu'on me donne. Ma « conduite est bonne, et cela me suffit. Au « surplus, j'ignorais absolument ce qui est « arrivé aux deux personnes qui me sont « aussi chères qu'à vous ».

Cette dernière lettre me tira d'un terrible

embarras, et me replongea dans un autre qui n'était guère moindre. Quoique toutes ces lettres et réponses fussent allées et venues dans l'espace d'un jour avec une extrême rapidité, cet intervalle avait suffi pour en mettre entre mes transports de fureur, et pour me laisser réfléchir sur l'énormité de mon imprudence. Mme. d'*Houdetot* ne m'avait rien tant recommandé que de rester tranquille, de lui laisser le soin de se tirer seule de cette affaire, et d'éviter, sur-tout dans le moment même, toute rupture et tout éclat; et moi, par les insultes les plus ouvertes et les plus atroces, j'allais achever de porter la rage dans le cœur d'une femme qui n'y était déjà que trop disposée. Je ne devais naturellement attendre de sa part qu'une réponse si fière, si dédaigneuse, si méprisante que je n'aurais pu, sans la plus indigne lâcheté, m'abstenir de quitter sa maison sur-le-champ. Heureusement, plus adroite encore que je n'étais emporté, elle évita par le tour de sa réponse de me réduire à cette extrémité. Mais il fallait ou sortir ou l'aller voir sur-le-champ; l'alternative était inévitable. Je pris le dernier parti, fort embarassé de ma contenance, dans l'explication

que je prévoyais. Car comment m'en tirer sans compromettre ni Mme. d'*Houdetot* ni *Thérèse ?* et malheur à celle que j'aurais nommée ! il n'y avait rien que la vengeance d'une femme implacable et intrigante ne me fît craindre pour celle qui en serait l'objet. C'était pour prévenir ce malheur que je n'avais parlé que de soupçons dans mes lettres, afin d'être dispensé d'énoncer mes preuves. Il est vrai que cela rendait mes emportemens plus inexcusables, nuls simples soupçons ne pouvant m'autoriser à traiter une femme, et sur-tout une amie, comme je venais de traiter Mme. d'*Epinay*. Mais ici commence la grande et noble tâche que j'ai dignement remplie, d'expier mes fautes et mes faiblesses cachées, en me chargeant de fautes plus graves dont j'étais incapable, et que je ne commis jamais.

Je n'eus pas à soutenir la prise que j'avais redoutée, et j'en fus quitte pour la peur. A mon abord, madame d'*Epinay* me sauta au cou en fondant en larmes. Cet accueil inattendu, et de la part d'une ancienne amie, m'émut extrêmement; je pleurai beaucoup aussi. Je lui dis quelques mots qui n'avaient pas grand sens; elle m'en dit quelques-uns

qui en avaient encore moins, et tout finit là. On avait servi ; nous allâmes à table, où, dans l'attente de l'explication que je croyais remise après le soupé, je fis mauvaise figure; car je suis tellement subjugué par la moindre inquiétude qui m'occupe, que je ne la saurais cacher aux moins clairvoyans. Mon air embarrassé devait lui donner du courage ; cependant elle ne risqua point l'aventure : il n'y eut pas plus d'explication après soupé qu'avant. Il n'y en eut pas plus le lendemain, et nos silencieux tête-à-tête ne furent remplis que de choses indifférentes, ou de quelques propos honnêtes de ma part, par lesquels lui témoignant ne pouvoir encore rien prononcer sur le fondement de mes soupçons, je lui protestais avec bien de la vérité, que s'ils se trouvaient mal fondés, ma vie entière serait employée à réparer leur injustice. Elle ne marqua pas la moindre curiosité de savoir précisément quels étaient ces soupçons, ni comment ils m'étaient venus, et tout notre raccommodement, tant de sa part que de la mienne, consista dans l'embrassement du premier abord. Puisqu'elle était seule offensée, au moins dans la forme, il me parut que ce n'était pas à moi de chercher un éclaircis-

sement qu'elle ne cherchait pas elle-même, et je m'en retournai comme j'étais venu. Continuant au reste à vivre avec elle comme auparavant, j'oubliai bientôt presque entièrement cette querelle, et je crus bêtement qu'elle l'oubliait elle-même, parce qu'elle paraissait ne s'en plus souvenir.

Ce ne fut pas là, comme on verra bientôt, le seul chagrin que m'attira ma faiblesse ; mais j'en avais d'autres non moins sensibles que je ne m'étais point attirés, et qui n'avaient pour cause que le désir de m'arracher de ma solitude (*) à force de m'y tourmenter. Ceux-ci me venaient de la part de *Diderot* et des *Holbachiens*. Depuis mon établissement à l'Hermitage, *Diderot* n'avait cessé de m'y harceler, soit par lui-même, soit par *De Leyre ;* et je vis bientôt aux plaisanteries de celui-ci, sur mes courses boscaresques, avec quel plaisir ils avaient travesti l'hermite en galant berger. Mais il n'était pas question

(*) C'est-à-dire d'en arracher la vieille, dont on avait besoin pour arranger le complot. Il est étonnant que, durant tout ce long orage, ma stupide confiance m'ait empêché de comprendre que ce n'était point moi, mais elle qu'on voulait ravoir à Paris.

de cela dans mes prises avec *Diderot ;* elles avaient des causes plus graves. Après la publication du *Fils naturel*, il m'en avait envoyé un exemplaire que j'avais lu avec l'intérêt et l'attention qu'on donne aux ouvrages d'un ami. En lisant l'espèce de Poëtique en dialogue qu'il y a jointe, je fus surpris et même un peu contristé, d'y trouver parmi plusieurs choses désobligeantes, mais tolérables contre les solitaires, cette âpre et dure sentence, sans aucun adoucissement : *Il n'y a que le méchant qui soit seul.* Cette sentence est équivoque et présente deux sens, ce me semble ; l'un très-vrai, l'autre très faux ; puisqu'il est même impossible qu'un homme qui est, et veut être seul, puisse et veuille nuire à personne, et par conséquent qu'il soit un méchant. La sentence en elle-même exigeait donc une interpretation ; elle l'exigeait bien plus encore de la part d'un auteur, qui, lorsqu'il imprimait cette sentence, avait un ami retiré dans une solitude. Il me paraissait choquant et mal-honnête, ou d'avoir oublié en la publiant cet ami solitaire ; ou, s'il s'en était souvenu, de n'avoir pas fait, du moins en maxime générale, l'honorable et juste exception qu'il devait, non-seulement à cet ami, mais à tant

de sages respectés, qui dans tous les temps ont cherché le calme et la paix dans la retraite, et dont, pour la première fois depuis que le monde existe, un écrivain s'avise, avec un trait de plume, de faire indistinctement autant de scélérats.

J'aimais tendrement *Diderot*, je l'estimais sincèrement, et je comptais avec une entière confiance sur les mêmes sentimens de sa part. Mais excédé de son infatigable obstination à me contrarier éternellement sur mes goûts, mes penchans, ma manière de vivre, sur tout ce qui n'intéressait que moi seul; révolté de voir un homme plus jeune que moi vouloir à toute force me gouverner comme un enfant; rebuté de sa facilité à promettre, et de sa négligence à tenir; ennuyé de tant de rendez-vous donnés et manqués de sa part, et de sa fantaisie d'en donner toujours de nouveaux pour y manquer derechef; gêné de l'attendre inutilement trois ou quatre fois par mois, les jours marqués par lui-même, et de dîner seul le soir, après être allé au-devant de lui jusqu'à Saint-Denis, et l'avoir attendu toute la journée, j'avais déjà le cœur plein de ses torts multipliés. Ce dernier me parut plus grave et me navra davantage. Je lui écrivis pour m'en

plaindre, mais avec une douceur et un attendrissement qui me firent inonder mon papier de mes larmes, et ma lettre était assez touchante pour avoir dû lui en tirer. On ne devinerait jamais quelle fut sa réponse sur cet article ; la voici mot pour mot. » Je suis « bien aise que mon ouvrage vous ait plu, « qu'il vous ait touché. Vous n'êtes pas de « mon avis sur les hermites ; dites-en tant de « bien qu'il vous plaira, vous serez le seul « au monde dont j'en penserai : encore y « aurait-il bien à dire là-dessus, si l'on pou-« vait vous parler sans vous fâcher. Une « femme de quatre-vingts ans ! etc. On m'a « dit une phrase d'une lettre du fils de « Mme. d'*Epinay* qui a dû vous peiner « beaucoup, ou je connais mal le fond de « votre ame ».

Il faut expliquer les deux dernières phrases de cette lettre.

Au commencement de mon séjour à l'Hermitage, Mme. *le Vasseur* parut s'y déplaire et trouver l'habitation trop seule. Ses propos là-dessus m'étant revenus, je lui offris de la renvoyer à Paris si elle s'y plaisait davantage, d'y payer son loyer, et d'y prendre le même soin d'elle que si elle était encore avec

moi. Elle rejeta mon offre, me potesta qu'elle se plaisait fort à l'Hermitage, que l'air de la campagne lui fesait du bien ; et l'on voyait que cela était vrai, car elle y rajeunissait, pour ainsi dire, et s'y portait beaucoup mieux qu'à Paris. Sa fille m'assura même qu'elle eût été dans le fond très-fâchée que nous quittassions l'Hermitage, qui réellement était un séjour charmant ; aimant fort le petit tripotage du jardin et des fruits dont elle avait le maniement, mais qu'elle avait dit ce qu'on lui avait fait dire, pour m'engager à retourner à Paris.

Cette tentative n'ayant pas réussi, ils tâchèrent d'obtenir par le scrupule l'effet que la complaisance n'avait pas produit, et me firent un crime de garder là cette vieille femme, loin des secours dont elle pouvait avoir besoin à son âge ; sans songer qu'elle et beaucoup d'autres vieilles gens, dont l'excellent air du pays prolongeait la vie, pouvaient tirer ces secours de Montmorenci, que j'avais à ma porte, et comme s'il n'y avait des vieillards qu'à Paris, et que par-tout ailleurs ils fussent hors d'état de vivre. Mme. *le Vasseur* qui mangeait beaucoup et avec une extrême voracité, était sujette à des débordemens de

bile

bile et à des fortes diarrhées, qui lui duraient quelques jours et lui servaient de remède. A Paris, elle n'y fesait jamais rien, et laissait agir la nature. Elle en usait de même à l'Hermitage, sachant bien qu'il n'y avait rien de mieux à faire. N'importe, parce qu'il n'y avait pas des médecins et des apothicaires à la campagne, c'était vouloir sa mort que de l'y laisser, quoiqu'elle s'y portât très-bien. *Diderot* aurait dû déterminer à quel âge il n'est plus permis, sous peine d'homicide, de laisser vivre les vieilles gens hors de Paris.

C'était là une des deux accusations atroces sur lesquelles il ne m'exceptait pas de sa sentence (qu'il n'y avait que le méchant qui fût seul) et c'était ce que signifiait son exclamation pathétique et l'*et cætera* qu'il y avait bénignement ajouté : *Une femme de quatre-vingts ans! etc.*

Je crus ne pouvoir mieux répondre à ce reproche qu'en m'en rapportant à Mme. *le Vasseur* elle-même. Je la priai d'écrire naturellement son sentiment à Mme. d'*Epinay*. Pour la mettre plus à son aise, je ne voulus point voir sa lettre, et je lui montrai celle que je vais transcrire, et que j'écrivis à Mme. d'*Epinay*, au sujet d'une réponse que j'avais

voulu faire à une autre lettre de *Diderot* encore plus dure, et qu'elle m'avait empêché d'envoyer.

*Le Jeudi.*

« Mme. *le Vasseur* doit vous écrire, ma « bonne amie ; je l'ai priée de vous dire sin- « cèrement ce qu'elle pense. Pour la mettre « bien à son aise, je lui ai dit que je ne voulais « point voir sa lettre, et je vous prie de ne « me rien dire de ce qu'elle contient.

« Je n'enverrai pas ma lettre, puisque « vous vous y opposez ; mais me sentant très- « grièvement offensé, il y aurait à convenir « que j'ai tort une bassesse et une fausseté « que je ne saurais me permettre. L'Evangile « ordonne bien à celui qui reçoit un soufflet « d'offrir l'autre joue, mais non pas de de- « mander pardon. Vous souvenez-vous de « cet homme de la comédie, qui crie en don- « nant des coups de bâton ? Voilà le rôle du « philosophe.

« Ne vous flattez pas de l'empêcher de ve- « nir par le mauvais temps qu'il fait. Sa co- « lère lui donnera le temps et les forces que « l'amitié lui refuse, et ce sera la première

« fois de sa vie qu'il sera venu le jour qu'il
« avait promis.

« Il s'excèdera pour venir me répéter de
« bouche les injures qu'il me dit dans ses
« lettres ; je ne les endurerai rien moins que
« patiemment. Il s'en retournera être malade à Paris, et moi je serai, selon l'usage,
« un homme fort odieux. Que faire ? Il faut
« souffrir.

« Mais n'admirez-vous pas la sagesse de
« cet homme qui voulait me venir prendre
« à Saint-Denis en fiacre, y dîner, me ramener en fiacre, et à qui, huit jours après,
« sa fortune ne permet plus d'aller à l'Hermitage autrement qu'à pied ? Il n'est pas
« absolument impossible, pour parler son
« langage, que ce soit là le ton de la bonne
« foi ; mais en ce cas il faut qu'en huit jours
« il soit arrivé d'étranges changemens dans
« sa fortune.

« Je prends part au chagrin que vous donne la maladie de Mme. votre mère ; mais
« vous voyez que votre peine n'approche pas
« de la mienne. On souffre encore moins à
« voir malades les personnes qu'on aime,
« qu'injustes et cruelles.

« Adieu, ma bonne amie ; voici la der-

« nière fois que je vous parlerai de cette « malheureuse affaire. Vous me parlez d'aller « à Paris avec un sang-froid qui me réjoui- « rait dans un autre temps ».

J'écrivis à *Diderot* ce que j'avais fait au sujet de Mme. *le Vasseur* sur la proposition de Mme. d'*Epinay* elle-même ; et Mme. *le Vasseur* ayant choisi, comme on peut bien croire, de rester à l'Hermitage, où elle se portait très-bien, où elle avait toujours compagnie, et où elle vivait très-agréablement ; *Diderot* ne sachant plus de quoi me faire un crime, m'en fit un de cette précaution de ma part, et ne laissa pas de m'en faire un autre de la continuation du séjour de Mme. *le Vasseur* à l'Hermitage, quoique cette continuation fût de son choix, et qu'il n'eût tenu et ne tînt toujours qu'à elle de retourner vivre à Paris, avec les mêmes secours de ma part qu'elle avait auprès de moi.

Voilà l'explication du premier reproche de la lettre de *Diderot*. Celle du second est dans la lettre suivante. « Le Lettré (c'était un « nom de plaisanterie donné par *Grimm* au « fils de Mme. d'*Epinay*) a dû vous écrire « qu'il y avait sur le rempart vingt pauvres « qui mouraient de faim et de froid, et qui

« attendaient le liard que vous leur donniez.
« C'est un échantillon de notre petit babil.....
« et si vous entendiez le reste, il vous amu-
« serait comme cela ».

Voici ma réponse à ce terrible argument, dont *Diderot* paraissait si fier.

« Je crois avoir répondu au *Lettré*, c'est-
« à-dire, au fermier-général, que je ne plai-
« gnais pas les pauvres qu'il avait apperçus
« sur le rempart en attendant mon liard;
« qu'apparemment il les en avait amplement
« dédommagés; que je l'établissais mon subs-
« titut : que les pauvres de Paris n'auraient
« pas à se plaindre de cet échange; que je n'en
« trouverais plus aisément un aussi bon
« pour ceux de Montmorenci qui en avaient
« beaucoup plus besoin. Il y a ici un bon
« vieillard respectable qui, après avoir passé
« sa vie à travailler, ne le pouvant plus,
« meurt de faim sur ses vieux jours. Ma
« conscience est plus contente des deux sous
« que je lui donne tous les lundis, que de
« cent liards que j'aurais distribués à tous
« les gueux du rempart. Vous êtes plaisans,
« vous autres philosophes, quand vous re-
« gardez tous les habitans des villes comme
« les seuls hommes auxquels vos devoirs

« vous lient. C'est à la campage qu'on ap-
« prend à aimer et servir l'humanité ; on
« n'apprend qu'à la mépriser dans les villes. «

Tels étaient les singuliers scrupules sur lesquels un homme d'esprit avait l'imbecillité de me faire sérieusement un crime de mon éloignement de Paris, et prétendait me prouver par mon propre exemple, qu'on ne pouvait vivre hors de la capitale sans être un méchant homme. Je ne comprends pas aujourd'hui comment j'eus la bêtise de lui répondre, et de me fâcher, au-lieu de lui rire au nez pour toute réponse. Cependant les décisions de Mme. d'*Epinay*, et les clameurs de la cotterie *Holbachique*, avaient tellement fasciné les esprits en sa faveur, que je passais généralement pour avoir tort dans cette affaire, et que Mme. d'*Houdetot* elle-même, grande enthousiaste de *Diderot*, voulut que j'allase le voir à Paris, et que je fisse toutes les avances d'un raccommodement qui, tout sincère et entier qu'il fut de ma part, se trouva pourtant peu durable. L'argument victorieux sur mon cœur dont elle se servit, fut qu'en ce moment *Diderot* était malheureux. Outre l'orage excité contre l'Encyclopedie, il en essuyait alors un très-violent au

sujet de sa pièce, que, malgré la petite histoire qu'il avait mise à la tête, on l'accusait d'avoir prise en entier de *Goldoni*. *Diderot*, plus sensible encore aux critiques que *Voltaire*, en était accablé. Mme. de *Graffigny* avait même eu la méchanceté de faire courir le bruit que j'avais rompu avec lui à cette occasion. Je trouvai qu'il y avait de la justice et de la générosité de prouver publiquement le contraire, et j'allai passer deux jours non-seulement avec lui, mais chez lui. Ce fut, depuis mon établissement à l'Hermitage, mon second voyage à Paris. J'avais fait le premier pour courir au pauvre *Gauffecourt* qui eut une attaque d'apoplexie dont il n'a jamais été bien remis, et durant laquelle je ne quittai pas son chevet qu'il ne fût hors d'affaire.

*Diderot* me reçut bien. Que l'embrassement d'un ami peut effacer de torts ! Quel ressentiment peut après cela rester dans le cœur ? Nous eûmes peu d'explications. Il n'en est pas besoin pour des invectives réciproques il n'y a qu'une chose à faire, savoir les oublier. Il n'y avait point eu de procédés souterrains, du moins qui fussent à ma connaissance : ce n'était pas comme avec Mme. d'*Epinay*.

Il me montra le plan du Père de famille. Voilà, lui dis-je, la meilleure défense du Fils naturel. Gardez le silence, travaillez cette pièce avec soin, et puis jetez la tout-d'un-coup au nez de vos ennemis pour toute réponse. Il le fit et s'en trouva bien. Il y avait près de six mois que je lui avais envoyé les deux premières parties de la Julie pour m'en dire son avis. Il ne les avait pas encore lues. Nous en lûmes un cahier ensemble. Il trouva tout cela *feuillet*, ce fut son terme, c'est-à-dire, chargé de paroles et redondant. Je l'avais déjà bien senti moi-même; mais c'était le bavardage de la fièvre. Je ne l'ai jamais pu corriger. Les dernières parties ne sont pas comme cela. La quatrième partie sur-tout et la sixième sont des chef-d'œuvres de diction.

Le second jour de mon arrivée, il voulut absolument me mener souper chez M. d'*Holback*. Nous étions loin de compte; car je voulais même rompre l'accord du manuscrit de chymie dont je m'indignais d'avoir l'obligation à cet homme-là. *Diderot* l'emporta sur tout. Il me jura que M. d'*Holback* m'aimait de tout son cœur, qu'il fallait lui pardonner un ton qu'il prenait avec tout le monde, et

dont ses amis avaient plus à souffrir que personne. Il me représenta que refuser le produit de ce manuscrit, après l'avoir accepté deux ans auparavant, était un affront au donateur, qu'il n'avait pas mérité; et que ce refus pourrait même être mésinterprété, comme un secret reproche d'avoir attendu si long-temps d'en conclure le marché. Je vois d'*Holback* tous les jours, ajouta-t-il : je connais mieux que vous l'état de son ame. Si vous n'aviez pas lieu d'en être content, croyez-vous votre ami capable de vous conseiller une bassesse? Bref, avec ma faiblesse ordinaire je me laissai subjuguer, et nous allâmes souper chez le baron qui me reçut à son ordinaire. Mais sa femme me reçut froidement, et presque mal-honnêtement. Je ne reconnus plus cette aimable *Caroline* qui marquait avoir pour moi tant de bienveillance étant fille. J'avais cru sentir, dès long-temps auparavant, que depuis que *Grimm* fréquentait la maison d'*A . . e*, on ne m'y voyait plus d'aussi bon œil.

Tandis que j'étais à Paris, *Saint-Lambert* y arriva de l'armée. Comme je n'en savais rien, je ne le vis qu'après mon retour en campagne, d'abord à la Chevrette et ensuite à

l'Hermitage où il vint avec Mme. d'*Houdetot* me demander à dîner. On peut juger si je les reçus avec plaisir ! Mais j'en pris bien plus encore à voir leur bonne intelligence. Content de n'avoir pas troublé leur bonheur, j'en étais heureux moi-même, et je puis jurer que durant toute ma folle passion, mais sur-tout en ce moment, quand j'aurais pu lui ôter Mme. d'*Houdetot*, je ne l'aurais pas voulu faire, et je n'en aurais pas même été tenté. Je la trouvais si aimable, aimant *Saint-Lambert*, que je m'imaginais à peine qu'elle eût pu l'être autant en m'aimant moi-même; et sans vouloir troubler leur union, tout ce que j'ai le plus véritablement désiré dans mon délire, était qu'elle se laissât aimer. Enfin, de quelque violente passion que j'aie brûlé pour elle, je trouvais aussi doux d'être le confident que l'objet de ses amours, et je n'ai jamais un moment regardé son amant comme mon rival, mais toujours comme mon ami. On dira que ce n'était pas encore là de l'amour : soit, mais c'était donc plus.

Pour *Saint-Lambert*, il se conduisit en honnête homme et judicieux. Comme j'étais le seul coupable, je fus aussi le seul puni et même avec indulgence. Il me traita durement,

mais amicalement ; et je vis que j'avais perdu quelque chose dans son estime, mais rien dans son amitié. Je m'en consolai, sachant que l'une me serait bien plus facile à recouvrer que l'autre, et qu'il était trop sensé pour confondre une faiblesse involontaire et passagère avec un vice de caractère. S'il y avait de ma faute dans tout ce qui s'était passé, il y en avait bien peu. Etait-ce moi qui avais recherché sa maîtresse ? N'était-ce pas lui qui me l'avait envoyée ? N'était-ce pas elle qui m'avait cherché ? Pouvais-je éviter de la recevoir ? Que pouvais-je faire ? Eux seuls avaient fait le mal, et c'était moi qui l'avais souffert. A ma place il en eût fait autant que moi, peut-être pis : car enfin, quelque fidelle, quelqu'estimable que fût Mme. d'*Houdetot*, elle était femme. Il était absent; les occasions étaient fréquentes; les tentations étaient vives, et il lui eût été bien difficile de se défendre toujours avec le même succès contre un homme plus entreprenant. C'était assurément beaucoup pour elle et pour moi dans une pareille situation, d'avoir pu poser des limites que nous ne nous soyions jamais permis de passer.

Quoique je me rendisse au fond de mon

cœur un témoignage assez honorable, tant d'apparences étaient contre moi, que l'invincible honte qui me domina toujours, me donnait devant lui tout l'air d'un coupable, et il en abusait pour m'humilier. Un seul trait peindra cette position réciproque. Je lui lisais après le dîner la lettre que j'avais écrite, l'année précédente, à *Voltaire*, et dont lui *Saint-Lambert* avait entendu parler. Il s'endormit durant la lecture; et moi, jadis si fier, aujourd'hui si sot, je n'osai jamais interrompre ma lecture, et continuai de lire tandis qu'il continuait de ronfler. Telles étaient mes indignités, et telles étaient ses vengeances; mais sa générosité ne lui permit jamais de les exercer qu'entre nous trois.

Quand il fut reparti, je trouvai Mme. d'*Houdetot* fort changée à mon égard. J'en fus surpris comme si je n'avais pas dû m'y attendre. J'en fus touché plus que je n'aurais dû l'être, et cela me fit beaucoup de mal. Il semblait que tout ce dont j'attendais ma guérison, ne fît qu'enfoncer dans mon cœur davantage le trait qu'enfin j'ai plutôt brisé qu'arraché.

J'étais déterminé tout-à-fait à me vaincre et à ne rien épargner pour changer ma folle passion

passion en une amitié pure et durable. J'avais fait pour cela les plus beaux projets du monde, pour l'exécution desquels j'avais besoin du concours de Mme. d'*Houdetot*. Quand je voulus lui parler, je la trouvai distraite, embarrassée ; je sentis qu'elle avait cessé de se plaire avec moi, et je vis clairement qu'il s'était passé quelque chose qu'elle ne voulait pas me dire, et que je n'ai jamais su. Ce changement, dont il me fut impossible d'obtenir l'explication, me navra. Elle me redemanda ses lettres ; je les lui rendis toutes avec une fidélité dont elle me fit l'injure de douter un moment.

Ce doute fut encore un déchirement inattendu pour mon cœur, qu'elle devait si bien connaître. Elle me rendit justice ; mais ce ne fut pas sur-le-champ. Je compris que l'examen du paquet que je lui avais rendu, lui avait fait sentir son tort : je vis même qu'elle se le reprochait : et cela me fit regagner quelque chose. Elle ne pouvait retirer ses lettres sans me rendre les miennes. Elle me dit qu'elle les avait brûlées. J'en osai douter à mon tour, et j'avoue que j'en doute encore. Non, l'on ne met point au feu de pareilles lettres. On a trouvé brûlantes celles de la *Julie*. Eh Dieu !

qu'aurait-on donc dit de celles-là ? Non, non, jamais celle qui peut inspirer une pareille passion, n'aura le courage d'en brûler les preuves. Mais je ne crains pas non plus qu'elle en ait abusé : je ne l'en crois pas capable ; et de plus, j'y avais mis bon ordre. La sotte, mais vive crainte d'être persiflé, m'avait fait commencer cette correspondance sur un ton qui mît mes lettres à l'abri des communications. Je portai jusqu'à la tutoyer, la familiarité que j'y pris dans mon ivresse. Mais quel tutoiement ! elle n'en devait sûrement pas être offensée. Cependant elle s'en plaignit plusieurs fois, mais sans succès. Ses plaintes ne fesaient que réveiller mes craintes ; et d'ailleurs je ne pouvais me résoudre à rétrograder. Si ces lettres sont encore en être, et qu'un jour elles soient vues, on connaîtra comment j'ai aimé.

La douleur que me causa le refroidissement de Mme. d'*Houdetot*, et la certitude de ne l'avoir pas mérité, me firent prendre le singulier parti de m'en plaindre à *Saint-Lambert* même. En attendant l'effet de la lettre que je lui écrivis à ce sujet, je me jetai dans les distractions que j'aurais dû chercher plutôt. Il y eut des fêtes à la Chevrette pour lesquelles

je fis de la musique. Le plaisir de me faire honneur auprès de Mme. d'*Houdetot* d'un talent qu'elle aimait, excita ma verve ; et un autre objet contribuait encore à l'animer ; savoir, le désir de montrer que l'auteur du Devin du village savait la musique ; car je m'appercevais depuis long-temps que quelqu'un travaillait en secret à rendre cela douteux, du moins quant à la composition. Mon début à Paris, les épreuves où j'y avais été mis à diverses fois, tant chez Mme. *Dupin* que chez M. de *la Poplinière* ; quantité de musique que j'y avais composée pendant quatorze ans, au milieu des plus célèbres artistes et sous leurs yeux ; enfin l'opéra des Muses galantes, celui même du Devin, un motet que j'avais fait pour Mlle. *Fel*, et qu'elle avait chanté au concert spirituel ; tant de conférences que j'avais eues sur ce bel art avec les plus grands maîtres : tout semblait devoir prévenir ou dissiper un pareil doute. Il existait cependant, même à la Chevrette, et je voyais que M. d'*Epinay* n'en était pas exempt. Sans paraître m'appercevoir de cela, je me chargeai de lui composer un motet pour la dédicace de la chapelle de la Chevrette, et je le priai de me fournir des paroles de son

choix. Il chargea de *Linant*, le gouverneur de son fils, de les faire. De *Linant* arrangea des paroles convenables au sujet ; et huit jours après qu'elles m'eurent été données, le motet fut achevé. Pour cette fois le dépit fut mon *Apollon*, et jamais musique plus étoffée ne sortit de mes mains. Les paroles commencent par ces mots : *Ecce sedes hic tonantis*. (J'ai appris depuis que ces paroles étaient de *Santeuil*, et que M. de *Linant* se les était doucement appropriées). La pompe du début répond aux paroles, et toute la suite du motet est d'une beauté de chant qui frappa tout le monde. J'avais travaillé en grand orchestre. D'*Epinay* rassembla les meilleurs symphonistes. Mme. *Bruna*, chanteuse italienne, chanta le motet, et fut bien accompagnée. Le motet eut un si grand succès qu'on l'a donné dans la suite au concert spirituel, où, malgré les sourdes cabales et l'indigne exécution, il a eu deux fois les mêmes applaudissemens. Je donnai, pour la fête de M. d'*Epinay*, l'idée d'une espèce de pièce, moitié drame, moitié pantomime, que Mme. d'*Epinay* composa, et dont je fis encore la musique. *Grimm* en arrivant, entendit parler de mes succès harmoniques. Une

heure après on n'en parla plus ; mais du moins on ne mit plus en question, que je sache, si je savais la composition.

A peine *Grimm* fut-il à la Chevrette, où déjà je ne me plaisais pas trop, qu'il acheva de m'en rendre le séjour insupportable par des airs que je ne vis jamais à personne, et dont je n'avais pas même l'idée. La veille de son arrivée, on me délogea de la chambre de faveur que j'occupais, contiguë à celle de Mme. d'*Epinay*. On la prépara pour M. *Grimm*, et on m'en donna une autre plus éloignée. Voilà, dis-je en riant à Mme. d'*Epinay*, comment les nouveaux venus déplacent les anciens. Elle parut embarrassée. J'en compris mieux la raison dès le même soir, en apprenant qu'il y avait entre sa chambre et celle que je quittais, une porte masquée de communication qu'elle avait jugé inutile de me montrer. Son commerce avec *Grimm* n'était ignoré de personne, ni chez elle, ni dans le public, pas même de son mari. Cependant, loin d'en convenir avec moi, confident de secrets qui lui importaient davantage, et dont elle était bien sûre, elle s'en défendit toujours très-fortement. Je compris que cette réserve venait de *Grimm*,

qui, dépositaire de tous mes secrets, ne voulait pas que je le fusse d'aucun des siens.

Quelque prévention que mes anciens sentimens qui n'étaient pas éteints, et le mérite réel de cet homme-là me donnassent en sa faveur, elle ne put tenir contre les soins qu'il prit pour la détruire. Son abord fut celui du comte de *Tuffière*; à peine daigna-t-il me rendre le salut; il ne m'adressa pas une seule fois la parole, et me corrigea bientôt de la lui adresser, en ne me répondant point du tout. Il passait par-tout le premier, prenait par-tout la première place, sans jamais faire attention à moi. Passe pour cela, s'il n'y eût pas mis une affectation choquante; mais on en jugera par un seul trait pris entre mille. Un soir Mme. d'*Epinay* se trouvant un peu incommodée, dit qu'on lui apportât un morceau dans sa chambre, et elle monta pour souper au coin de son feu. Elle me proposa de monter avec elle. Je le fis. *Grimm* vint ensuite. La petite table était déjà mise; il n'y avait que deux couverts. On sert: Mme. d'*Epinay* prend sa place à l'un des coins du feu. M. *Grimm*, prend un fauteuil, s'établit à l'autre coin, tire la petite table entre eux deux, déplie

sa serviette, et se met en devoir de manger sans me dire un seul mot. Mme. d'*Epinay* rougit ; et pour l'engager à réparer sa grossièreté, m'offre sa propre place. Il ne dit rien et ne me regarda pas. Ne pouvant approcher du feu, je pris le parti de me promener par la chambre, en attendant qu'on m'apportât un couvert. Il me laissa souper au bout de la table, loin du feu, sans me faire la moindre honnêteté, à moi incommodé, son aîné, son ancien dans la maison, qui l'y avais introduit, et à qui même, comme favori de la dame, il eût dû faire les honneurs. Toutes ses manières avec moi répondaient fort bien à cet échantillon. Il ne me traitait pas précisément comme son inférieur ; il me regardait comme nul. J'avais peine à reconnaître là le *Grimm* qui chez le prince de *Saxe-Gotha* se tenait honoré de mes regards. J'en avais encore plus à concilier ce profond silence, et cette morgue insultante avec la tendre amitié qu'il se vantait d'avoir pour moi, près de tous ceux qu'il savait en avoir eux-mêmes. Il est vrai qu'il ne la témoignait guère que pour me plaindre de ma fortune dont je ne me plaignais point ; pour compatir à mon triste sort dont j'étais content,

et pour se lamenter de me voir me refuser durement aux soins bienfesans qu'il disait vouloir me rendre. C'était avec cet art qu'il fesait admirer sa tendre générosité, blâmer mon ingrate misanthropie, et qu'il accoutumait insensiblement tout le monde à n'imaginer entre un protecteur tel que lui, et un malheureux tel que moi, que des liaisons de bienfaits d'une part, et d'obligations de l'autre ; sans y supposer, même dans les possibles, une amitié d'égal à égal. Pour moi j'ai cherché vainement en quoi je pouvais être obligé à ce nouveau patron. Je lui avais prêté de l'argent ; il ne m'en prêta jamais. Je l'avais gardé dans sa maladie ; à peine me venait-il voir dans les miennes. Je lui avais donné tous mes amis ; il ne m'en donna jamais aucun des siens. Je l'avais prôné de tout mon pouvoir ; et lui, s'il m'a prôné, c'est moins publiquement, et c'est d'une autre manière. Jamais il ne m'a rendu, ni même offert aucun service d'aucune espèce. Comment était-il donc mon *Mécène* ? Comment étais-je son protégé ? Cela me passait, et me passe encore.

Il est vrai que du plus au moins, il était arrogant avec tout le monde, mais avec

personne aussi brutalement qu'avec moi. Je me souviens qu'une fois *St.-Lambert* faillit à lui jeter son assiette à la tête sur une espèce de démenti qu'il lui donna en pleine table, en lui disant grossièrement : *cela n'est pas vrai.* A son ton naturellement tranchant, il ajouta la suffisance d'un parvenu, et devint même ridicule à force d'être impertinent. Le commerce des grands l'avait séduit au point de se donner à lui-même des airs qu'on ne voit qu'aux moins sensés d'entre eux. Il n'appelait jamais son laquais que par *Hé!* comme si, sur le nombre de ses gens, monseigneur n'eût pas su lequel était de garde. Quand il lui donnait des commissions, il lui jetait l'argent par-terre, au-lieu de le lui donner dans la main. Enfin oubliant tout-à-fait qu'il était homme, il le traitait avec un mépris si choquant, avec un dédain si dur en toute chose, que ce pauvre garçon, qui était un fort bon sujet que Mme. d'*Epinay* lui avait donné, quitta son service sans autre grief que l'impossibilité d'endurer de pareils traitemens. C'était le *la Fleur* de ce nouveau glorieux.

Tout cela n'était que des ridicules, mais bien antipathiques à mon caractère. Ils ache-

vèrent de me rendre suspect le sien. J'eus peine à croire qu'un homme à qui la tête tournait de cette façon, pût conserver un cœur bien placé. Il ne se piquait de rien tant que de sensibilité d'ame et d'énergie de sentiment. Comment cela s'accordait-il avec des défauts qui sont propres aux petites ames? Comment les vifs et continuels élans que fait hors de lui-même un cœur sensible, peuvent-ils le laisser s'occuper sans cesse de tant de petits soins pour sa petite personne? Eh mon Dieu! celui qui sent embraser son cœur de ce feu céleste, cherche à l'exhaler, et veut montrer le dedans. Il voudrait mettre son cœur sur son visage; il n'imaginera jamais d'autre fard.

Je me rappelai le sommaire de sa morale que Mme. d'*Epinay* m'avait dit, et qu'elle avait adopté. Ce sommaire consistait en un seul article; savoir, que l'unique devoir de l'homme est de suivre en tout les penchans de son cœur. Cette morale, quand je l'appris, me donna terriblement à penser, quoique je ne la prisse alors que pour un jeu d'esprit. Mais je vis bientôt que ce principe était réellement la règle de sa conduite, et je n'en eus que trop dans la suite la preuve à mes

dépens. C'est la doctrine intérieure dont *Diderot* m'a tant parlé, mais qu'il ne m'a jamais expliquée.

Je me rappelai les fréquens avis qu'on m'avait donnés, il y avait plusieurs années, que cet homme était faux, qu'il jouait le sentiment, et sur-tout qu'il ne m'aimait pas. Je me souvins de plusieurs petites anecdotes que m'avaient là-dessus racontées M. de *Francueil* et Mme. de *Chenonceaux* qui ne l'estimaient ni l'un ni l'autre, et qui devaient le connaître, puisque Mme. de *Chenonceaux* était fille de Mme. de *Rochechouart*, intime amie du feu comte de *Friese*, et que M. de *Francueil* très-lié alors avec le vicomte de *Polignac*, avait beaucoup vécu au palais-royal, précisément quand *Grimm* commençait à s'y introduire Tout Paris fut instruit de son désespoir après la mort du comte de *Friese*. Il s'agissait de soutenir la réputation qu'il s'était donnée après les rigueurs de Mlle. *Fel*, et dont j'aurais vu la forfanterie mieux que personne, si j'eusse alors été moins aveuglé. Il fallut l'entraîner à l'hôtel de Castries où il joua dignement son rôle, livré à la plus mortelle affliction. Là tous les matins il allait dans le jardin pleurer à son aise,

tenant sur ses yeux son mouchoir baigné de larmes, tant qu'il était en vue de l'hôtel; mais au détour d'une certaine allée des gens auxquels il ne songeait pas, le virent mettre à l'instant le mouchoir dans sa poche et tirer un livre. Cette observation qu'on répéta, fut bientôt publique dans tout Paris, et presque aussi-tôt oubliée. Je l'avais oubliée moi-même : un fait qui me regardait, servit à me la rappeler. J'étais à l'extrémité dans mon lit, rue de Grenelle. Il était à la campagne, il vint un matin me voir tout essoufflé, disant qu'il venait d'arriver à l'instant même : je sus un moment après qu'il était arrivé de la veille, et qu'on l'avait vu au spectacle le même jour.

Il me revint mille faits de cette espèce; mais une observation que je fus surpris de faire si tard, me frappa plus que tout cela. J'avais donné à *Grimm* tous mes amis, sans exception; ils étaient tous devenus les siens. Je pouvais si peu me séparer de lui, que j'aurais à peine voulu me conserver l'entrée d'une maison où il ne l'aurait pas eue. Il n'y eut que Mme. de *Créqui* qui refusa de l'admettre, et qu'aussi je cessai presque de voir depuis ce temps-là. *Grimm* de son côté se fit

d'autres amis tant de son estoc que de celui du comte de *Friese*. De tous ces amis-là, jamais un seul n'est devenu le mien; jamais il ne m'a dit un mot pour m'engager de faire au-moins leur connaissance; et de tous ceux que j'ai quelquefois rencontrés chez lui, jamais un seul ne m'a marqué la moindre bienveillance, pas même le comte de *Friése* chez lequel il demeurait, et avec lequel il m'eût par conséquent été très-agréable de former quelque liaison, ni le comte de *Schomberg* son parent, avec lequel *Grimm*, était encore plus familier.

Voici plus : mes propres amis dont je fis les siens, et qui tous m'étaient tendrement attachés avant cette connaissance, changèrent sensiblement pour moi quand elle fut faite. Il ne m'a jamais donné aucun des siens; je lui ai donné tous les miens, et il a fini par me les tous ôter. Si ce sont-là des effets de l'amitié, quels seront donc ceux de la haine ?

*Diderot* même au commencement m'avertit plusieurs fois que *Grimm*, à qui je donnais tant de confiance, n'était pas mon ami. Dans la suite il changea de langage, quand lui-même eut cessé d'être le mien.

La manière dont j'avais disposé de mes enfans, n'avait besoin du concours de personne. J'en instruisis cependant mes amis, uniquement pour les en instruire, pour ne pas paraître à leurs yeux meilleur que je n'étais. Ces amis étaient au nombre de trois : *Diderot*, *Grimm*, Mme. d'*Epinay*. *Duclos*, le plus digne de ma confidence, fut le seul à qui je ne la fis pas Il la sut cependant : par qui ? je l'ignore. Il n'est guère probable que cette infidélité soit venue de Mme. d'*Epinay* qui savait qu'en l'imitant, si j'en eusse été capable, j'avais de quoi m'en venger cruellement. Restent *Grimm* et *Diderot*, alors si unis en tant de choses, sur-tout contre moi, qu'il est plus probable que ce crime leur fût commun. Je parierais que *Duclos* à qui je n'ai pas dit mon secret, et qui par conséquent en était le maître, est le seul qui me l'ait gardé.

*Grimm* et *Diderot*, dans leur projet de m'ôter les gourverneuses, avaient fait effort pour le faire entrer dans leurs vues. Il s'y refusa toujours avec dédain. Ce ne fut que dans la suite que j'appris de lui tout ce qui s'était passé entre eux à cet égard ; mais j'en appris dès-lors assez par *Thérèse* pour voir

qu'il y avait à tout cela quelque dessein secret, et qu'on voulait disposer de moi, sinon contre mon gré, du moins à mon insçu; ou bien qu'on voulait faire servir ces deux personnes d'instrument à quelque dessein caché. Tout cela n'était assurément pas de la droiture. L'opposition de *Duclos* le prouve sans réplique. Croira qui voudra que c'était de l'amitié.

Cette prétendue amitié m'était aussi fatale au-dedans qu'au-dehors. Les longs et fréquens entretiens avec Mme. *le Vasseur*, depuis plusieurs années, avaient changé sensiblement cette femme à mon égard, et ce changement ne m'était assurément pas favorable. De quoi traitaient-ils donc dans ces singuliers tête-à-tête ? Pourquoi ce profond mystère ? La conversation de cette vieille femme était-elle donc assez agréable pour la prendre ainsi en bonne fortune, et assez importante pour en faire un si grand secret ? Depuis trois ou quatre ans que ces colloques duraient, ils m'avaient paru risibles : en y repensant alors, je commençai de m'en étonner. Cet étonnement eût été jusqu'à l'inquiétude, si j'avais su dès-lors ce que cette femme me préparait.

Malgré le prétendu zèle pour moi dont *Grimm* se targuait au-dehors, et difficile à concilier avec le ton qu'il prenait vis-à-vis de moi-même, il ne me revenait rien de lui d'aucun côté qui fût à mon avantage; et la commisération qu'il feignait d'avoir pour moi, tendait bien moins à me servir qu'à m'avilir. Il m'ôtait même, autant qu'il était en lui, la ressource du métier que je m'étais choisi, en me décriant comme un mauvais copiste, et je conviens qu'il disait en cela la vérité; mais ce n'était pas à lui de la dire. Il prouvait que ce n'était pas plaisanterie en se servant d'un autre copiste, et en ne me laissant aucune des pratiques qu'il pouvait m'ôter. On eût dit que son projet était de me faire dépendre de lui et de son crédit pour ma subsistance, et d'en tarir la source jusqu'à ce que j'en fusse réduit là.

Tout cela résumé, ma raison fit taire mon ancienne prévention qui parlait encore. Je jugeai son caractère au-moins très-suspect; et quant à son amitié, je la décidai fausse: puis résolu de ne le plus voir, j'en avertis Mme. d'*Epinay*, appuyant ma résolution de plusieurs faits sans réplique, mais que j'ai maintenant oubliés.

Elle combattit fortement cette résolution, sans savoir trop que dire aux raisons sur lesquelles elle était fondée. Elle ne s'était pas encore concertée avec lui ; mais le lendemain, au-lieu de s'expliquer verbalement avec moi, elle me remit une lettre très-adroite qu'ils avaient minutée ensemble et par laquelle, sans entrer dans aucun détail des faits, elle le justifiait par son caractère concentré ; et me fesant un crime de l'avoir soupçonné de perfidie envers son ami, m'exhortait à me raccommoder avec lui. Cette lettre m'ébranla. Dans une conversation que nous eûmes ensuite, et où je la trouvai mieux préparée qu'elle n'était la première fois, j'achevai de me laisser vaincre ; je vins à croire que je pouvais avoir mal jugé ; qu'en ce cas, j'avais réellement envers un ami des torts graves que je devais réparer. Bref, comme j'avais déjà fait plusieurs fois avec *Diderot*, avec le baron d'*Holback*, moitié gré, moitié faiblesse, je fis toutes les avances que j'avais droit d'exiger ; j'allai chez M. *Grimm* comme un autre *George Dandin*, lui faire excuse des offenses qu'il m'avait faites, toujours dans cette fausse persuasion qui m'a fait faire en ma vie mille bassesses auprès de mes feints amis, qu'il n'y

a point de haine qu'on ne désarme à force de douceur et de bons procédés, au-lieu qu'au contraire la haine des méchans ne fait que s'animer davantage par l'impossibilité de trouver sur quoi la fonder ; et le sentiment de leur propre injustice n'est qu'un grief de plus contre celui qui en est l'objet. J'ai, sans sortir de ma propre histoire, une preuve bien forte de cette maxime dans *Grimm* et dans *Tronchin*, devenus mes deux plus implacables ennemis par goût, par plaisir, par fantaisie, sans pouvoir alléguer aucun tort d'aucune espèce que j'aye eu jamais avec aucun des deux (*), et dont la rage s'accroît de jour en jour, comme celle des tigres, par la facilité qu'ils trouvent à l'assouvir.

Je m'attendais que, confus de ma condescendance et de mes avances, *Grimm* me recevrait les bras ouverts avec la plus tendre

(*) Je n'ai donné dans la suite au dernier le surnom de Jongleur que long-temps après son inimitié déclarée et les sanglantes persécutions qu'il m'a suscitées à Genève et ailleurs. J'ai même bientôt supprimé ce nom quand je me suis vu tout-à-fait sa victime. Les basses vengeances sont indignes de mon cœur, et la haine n'y prend jamais pied.

amitié. Il me reçut en empereur romain, avec une morgue que je n'avais jamais vue à personne. Je n'étais point du tout préparé à cet accueil. Quand dans l'embarras d'un rôle si peu fait pour moi, j'eus rempli en peu de mots et d'un air timide l'objet qui m'amenait près de lui, avant de me recevoir en grâce, il prononça avec beaucoup de majesté une longue harangue qu'il avait préparée, et qui contenait la nombreuse énumération de ses rares vertus, et sur-tout dans l'amitié. Il appuya long-temps sur une chose qui d'abord me frappa beaucoup; c'est qu'on lui voyait toujours conserver les mêmes amis. Tandis qu'il parlait, je me disais tout bas qu'il serait bien cruel pour moi de faire seul exception à cette règle. Il y revint si souvent et avec tant d'affectation, qu'il me fit penser que, s'il ne suivait en cela que les sentimens de son cœur, il serait moins frappé de cette maxime, et qu'il s'en fesait un art utile à ses vues dans les moyens de parvenir. Jusqu'alors j'avais été dans le même cas, j'avais conservé toujours tous mes amis depuis ma plus tendre enfance, je n'en avais pas perdu un seul, si ce n'est par la mort, et cependant je n'en avais pas fait jusqu'alors la réflexion.

Ce n'était pas une maxime que je me fasse prescrite. Puisque c'était un avantage alors commun à l'un et à l'autre, pourquoi donc s'en targuait-il par préférence, si ce n'est qu'il songeait d'avance à me l'ôter ? Il s'attacha ensuite à m'humilier par les preuves de la préférence que nos amis communs lui donnaient sur moi. Je connaissais aussi bien que lui cette préférence : la question était à quel titre il l'avait obtenue ; si c'était à force de mérite ou d'adresse, en s'élevant lui-même ou en cherchant à me rabaisser. Enfin, quand il eut mis à son gré entre lui et moi toute la distance qui pouvait donner du prix à la grâce qu'il m'allait faire, il m'accorda le baiser de paix dans un léger embrassement qui ressemblait à l'accolade que le roi donne aux nouveaux chevaliers. Je tombais des nues, j'étais ébahi, je ne savais que dire, je ne trouvais pas un mot. Toute cette scène eut l'air de la réprimande qu'un précepteur fait à son disciple en lui faisant grâce du fouet. Je n'y pense jamais sans sentir combien sont trompeurs les jugemens fondés sur l'apparence, auxquels le vulgaire donne tant de poids ; et combien souvent l'audace et la fierté sont du côté du

coupable, la honte et l'embarras du côté de l'innocent.

Nous étions réconciliés ; c'était toujours un soulagement pour mon cœur, que toute querelle jette dans des angoisses mortelles.

On se doute bien qu'une pareille réconciliation ne changea pas ses manières ; elle m'ôta seulement le droit de m'en plaindre : aussi pris-je le parti d'endurer tout et de ne dire plus rien.

Tant de chagrins coup sur coup me jetèrent dans un accablement qui ne me laissait guère la force de reprendre l'empire de moi-même. Sans réponse de *Saint-Lambert*, négligé de Mme. d'*Houdetot*, n'osant plus m'ouvrir à personne, je commençai de craindre qu'en fesant de l'amitié l'idole de mon cœur, je n'eusse employé ma vie à sacrifier à des chimères. Epreuve faite, il ne restait de toutes mes liaisons que deux hommes qui eussent conservé toute mon estime, et à qui mon cœur pût donner sa confiance : *Duclos*, que depuis ma retraite à l'Hermitage j'avais perdu de vue, et *Saint-Lambert*. Je crus ne pouvoir bien réparer mes torts envers ce dernier, qu'en lui déchargeant mon cœur sans réserve, et je résolus de lui faire pleinement mes con-

fessions en tout ce qui ne compromettrait pas sa maîtresse. Je ne doute pas que ce choix ne fût encore un piége de ma passion pour me tenir plus rapproché d'elle ; mais il est certain que je me serais jeté dans les bras de son amant sans réserve, que je me serais mis pleinement sous sa conduite, et que j'aurais poussé la franchise aussi loin qu'elle pouvait aller. J'étais prêt à lui écrire une seconde lettre à laquelle j'étais sûr qu'il aurait répondu, quand j'appr's la triste cause de son silence sur la première. Il n'avait pu soutenir jusqu'au bout les fatigues de cette campagne. Mme. d'*Epinay* m'apprit qu'il venait d'avoir une attaque de paralysie ; et Mme. d'*Houdetot*, que son affliction finit par rendre malade elle-même, et qui fut hors d'état de m'écrire sur-le-champ, me marqua deux ou trois jours après, de Paris où elle était alors, qu'il se fesait porter à Aix-la-chapelle pour y prendre les bains. Je ne dis pas que cette triste nouvelle m'affligea comme elle : mais je doute que le serrement de cœur qu'elle me donna fût moins pénible que sa douleur et ses larmes. Le chagrin de le savoir dans cet état, augmenté par la crainte que l'inquiétude n'eût contribué à l'y mettre, me toucha

plus que tout ce qui m'était arrivé jusqu'alors, et je sentis cruellement qu'il me manquait, dans ma propre estime, la force dont j'avais besoin pour supporter tant de déplaisirs. Heureusement ce généreux ami ne me laissa pas long-temps dans cet accablement ; il ne m'oublia pas, malgré son attaque, et je ne tardai pas d'apprendre par lui-même que j'avais trop mal jugé de ses sentimens et de son état. Mais il est temps d'en venir à la grande révolution de ma destinée, à la catastrophe qui a partagé ma vie en deux parties si différentes, et qui d'une bien légère cause a tiré de si terribles effets.

Un jour que je ne songeais à rien moins, Mme. d'*Epinay* m'envoya chercher. En entrant j'apperçus dans ses yeux et dans toute sa contenance un air de trouble dont je fus d'autant plus frappé, que cet air ne lui était pas ordinaire, personne au monde ne sachant mieux qu'elle gouverner son visage et ses mouvemens. Mon ami, me dit-elle, je pars pour Genève ; ma poitrine est en mauvais état, ma santé se délabre au point que, toute chose cessante, il faut que j'aille voir et consulter *Tronchin*. Cette résolution si brusquement prise et à l'entrée de la mauvaise saison,

m'étonna d'autant plus que je l'avais quittée trente-six heures auparavant, sans qu'il en fût question. Je lui demandai qui elle emmènerait avec elle. Elle me dit qu'elle emmènerait son fils avec M. de *Linant*; et puis elle ajouta négligemment : et vous, mon ours, ne viendrez-vous pas aussi ? Comme je ne crus pas qu'elle parlât sérieusement, sachant que, dans la saison où nous entrions, j'étais à peine en état de sortir de ma chambre, je plaisantai sur l'utilité du cortége d'un malade pour un autre malade; elle parut elle-même n'en avoir pas fait tout de bon la proposition, et il n'en fut plus question. Nous ne parlâmes plus que des préparatifs de son voyage dont elle s'occupait avec beaucoup de vivacité, étant résolue à partir dans quinze jours. Elle ne perdit rien à mon refus, ayant engagé son mari à l'accompagner.

Quelques jours après, je reçus de *Diderot* le billet que je vais transcrire. Ce billet, seulement plié en deux, de manière que tout le dedans se lisait sans peine, me fut adressé chez Mme. d'*Epinay*, et recommandé à M. de *Linant*, le gouverneur du fils et le confident de la mère.

*Billet*

*Billet de Diderot.*

« Je suis fait pour vous aimer, et pour « vous donner du chagrin. J'apprends que « madame d'*Epinay* va à Geneve, et je n'en- « tends point dire que vous l'accompagniez. « Mon ami, content de madame d'*Epinay*, il « faut partir avec elle; mécontent, il faut par- « tir beaucoup plus vîte. Etes-vous surchargé « du poids des obligations que vous lui avez? « voilà une occasion de vous acquitter en par- « tie et de vous soulager. Trouverez-vous une « autre occasion dans votre vie de lui témoi- « gner votre reconnaissance? Elle va dans un « pays où elle sera comme tombée des nues. Elle « est malade; elle aura besoin d'amusement et « de distraction. L'hiver! voyez, mon ami. « L'objection de votre santé peut être beau- « coup plus forte que je ne la crois. Mais êtes- « vous plus mal aujourd'hui que vous ne « l'étiez il y a un mois, et que vous ne le serez « au commencement du printems? Ferez- « vous dans trois mois d'ici le voyage plus « commodément qu'aujourd'hui? Pour moi, « je vous avoue que si je ne pouvais supporter « la chaise, je prendrais un bâton et je la sui-

« vrais. Et puis ne craignez-vous point qu'on « ne mésinterprète votre conduite ? On vous « soupçonnera ou d'ingratitude ou d'un « autre motif secret. Je sais bien que, quoi « que vous fassiez, vous aurez toujours pour « vous le témoignage de votre conscience ; « mais ce témoignage suffit-il seul, et est-il « permis de négliger jusqu'à certain point « celui des autres hommes ? Au reste, mon « ami, c'est pour m'acquitter avec vous et « avec moi que je vous écris ce billet. S'il « vous déplaît, jetez-le au feu, et qu'il n'en « soit non plus question que s'il n'eût ja- « mais été écrit. Je vous salue, vous aime et « vous embrasse «.

Le tremblement de colère, l'éblouissement qui me gagnaient en lisant ce billet, et qui me permirent à peine de l'achever, ne m'empêchèrent pas d'y remarquer l'adresse avec laquelle *Diderot* y affectait un ton plus doux, plus caressant, plus honnête que dans toutes ses autres lettres, dans lesquelles il me traitait tout au plus de mon cher, sans daigner m'y donner le nom d'ami. Je vis aisément le ricochet par lequel me venait ce billet, dont la suscription, la forme et la marche décelaient, même assez mal-adroi-

tement, le détour : car nous nous écrivions ordinairement par la poste ou par le messager de Montmorenci, et ce fut la première et l'unique fois qu'il se servit de cette voie-là.

Quand le premier transport de mon indignation me permit d'écrire, je lui traçai précipitamment la réponse suivante que je portai sur-le-champ, de l'Hermitage où j'étais pour lors, à la Chevrette, pour la montrer à Mme. d'*Epinay*, à qui, dans mon aveugle colère, je la voulus lire moi-même, ainsi que le billet de *Diderot*.

» Mon cher ami, vous ne pouvez savoir « ni la force des obligations que je puis avoir « à Mme. d'*Epinay*, ni jusqu'à quel point « elles me lient, ni si elle a réellement besoin « de moi dans son voyage, ni si elle désire « que je l'accompagne, ni s'il m'est possible « de le faire, ni les raisons que je puis avoir « de m'en abstenir. Je ne refuse pas de dis- « cuter avec vous tous ces points; mais, en « attendant, convenez que me prescrire si « affirmativement ce que je dois faire, sans « vous être mis en état d'en juger, c'est, « mon cher philosophe, opiner en franc « étourdi. Ce que je vois de pis à cela, est « que votre avis ne vient pas de vous. Outre

« que je suis peu d'humeur à me laisser mener « sous votre nom par le tiers et le quart, je « trouve à ces ricochets certains détours qui « ne vont pas à votre franchise, et dont vous « ferez bien pour vous et pour moi de vous « abstenir désormais.

» Vous craignez qu'on n'interprète mal « ma conduite; mais je défie un cœur comme « le vôtre d'oser mal penser du mien. D'autres « peut-être parleraient mieux de moi si je « leur ressemblais davantage. Que Dieu me « préserve de me faire approuver d'eux! « Que les méchans m'épient et m'interprètent, « *Rousseau* n'est pas fait pour les craindre, « ni *Diderot* pour les écouter.

» Si votre billet m'a déplu, vous voulez « que je le jette au feu, et qu'il n'en soit « plus question. Pensez-vous qu'on oublie « ainsi ce qui vient de vous? Mon cher, « vous faites aussi bon marché de mes larmes « dans les peines que vous me donnez, que « de ma vie et de ma santé dans les soins que « vous m'exhortez à prendre. Si vous pouviez « vous corriger de cela, votre amitié m'en « serait plus douce, et j'en deviendrais moins « à plaindre ».

En entrant dans la chambre de Mme.

d'*Epinay*, je trouvai *Grimm* avec elle, et j'en fus charmé. Je leur lus à haute et claire voix mes deux lettres avec une intrépidité dont je ne me serais pas cru capable, et j'y ajoutai en finissant quelques discours qui ne la démentaient pas. A cette audace inattendue dans un homme ordinairement craintif, je les vis l'un et l'autre atterrés, abasourdis, ne répondant pas un mot; je vis sur-tout cet homme arrogant baisser les yeux à terre, et n'oser soutenir les étincelles de mes regards: mais dans le même instant, au fond de son cœur, il jurait ma perte, et je suis sûr qu'ils la concertèrent avant de se séparer.

Ce fut à-peu-près dans ce temps-là que je reçus enfin par Mme. d'*Houdetot* la réponse de *Saint-Lambert*, datée encore de Wolfenbutel, peu de jours après son accident, à ma lettre qui avait tardé long-temps en route. Cette réponse m'apporta des consolations dont j'avais grand besoin dans ce moment-là, par les témoignages d'estime et d'amitié dont elle était pleine, et qui me donnèrent le courage et la force de les mériter. Dès ce moment je fis mon devoir; mais il est constant que si *Saint-Lambert* se fût trouvé moins

sensé, moins généreux, moins honnête homme, j'étais perdu sans retour.

La saison devenait mauvaise, et l'on commençait à quitter la campagne. Mme. d'*Houdetot* me marqua le jour où elle comptait venir faire ses adieux à la vallée, et me donna rendez-vous à Eaubonne. Ce jour se trouva par hasard le même où Mme. d'*Epinay* quittait la Chevrette pour aller à Paris achever les préparatifs de son voyage. Heureusement elle partit le matin, et j'eus le temps encore, en la quittant, d'aller dîner avec sa belle-sœur. J'avais la lettre de *Saint-Lambert* dans ma poche; je la relus plusieurs fois en marchant. Cette lettre me servit d'égide contre ma faiblesse. Je fis et tins la resolution de ne voir en Mme. d'*Houdetot* que mon amie et la maîtresse de mon ami; et je passai tête-à-tête avec elle quatre ou cinq heures dans un calme délicieux, préférable infiniment, même quant à la jouissance, à ces accès de fièvre ardente que jusqu'alors j'avais eus auprès d'elle. Comme elle savait trop que mon cœur n'était pas changé, elle fut sensible aux efforts que j'avais faits pour me vaincre, elle m'en estima davantage, et j'eus le plaisir de voir que son amitié pour moi n'était point

éteinte. Elle m'annonça le prochain retour de *Saint-Lambert*, qui, quoique assez bien rétabli de son attaque, n'était plus en état de soutenir les fatigues de la guerre, et quittait le service pour venir vivre paisiblement auprès d'elle. Nous formâmes le projet charmant d'une étroite société entre nous trois; et nous pouvions espérer que l'exécution de ce projet serait durable, vu que tous les sentimens qui peuvent unir des cœurs sensibles et droits en fesaient la base, et que nous rassemblions à nous trois assez de talens et de connaissances pour nous suffire à nous-mêmes, et n'avoir besoin d'aucun supplément étranger. Hélas! en me livrant à l'espoir d'une si douce vie, je ne songeais guère à celle qui m'attendait.

Nous parlâmes ensuite de ma situation présente avec Mme d'*Epinay*. Je lui montrai la lettre de *Diderot* avec ma réponse; je lui détaillai tout ce qui s'était passé à ce sujet, et je lui déclarai la résolution où j'étais de quitter l'Hermitage. Elle s'y opposa vivement, et par des raisons toutes puissantes sur mon cœur. Elle me témoigna combien elle aurait désiré que j'eusse fait le voyage de Genève, prévoyant qu'on ne manquerait

pas de la compromettre dans mon refus : ce que la lettre de *Diderot* semblait annoncer d'avance. Cependant, comme elle savait mes raisons aussi bien que moi-même, elle n'insista pas sur cet article, mais elle me conjura d'éviter tout éclat, à quelque prix que ce pût être, et de pallier mon refus de raisons assez plausibles pour éloigner l'injuste soupçon qu'elle pût y avoir part. Je lui dis qu'elle ne m'imposait pas une tâche aisée, mais que, résolu d'expier mes torts au prix même de ma réputation, je voulais donner la préférence à la sienne, en tout ce que l'honneur me permettrait d'endurer. On connaîtra bientôt si j'ai su remplir cet engagement.

Je le puis jurer, loin que ma passion malheureuse eût rien perdu de sa force, je n'aimai jamais ma *Sophie* aussi vivement, aussi tendrement que je fis ce jour-là. Mais telle fut l'impression que firent sur moi la lettre de *Saint-Lambert*, le sentiment du devoir et l'horreur de la perfidie, que, durant toute cette entrevue, mes sens me laissèrent pleinement en paix auprès d'elle, et que je ne fus pas même tenté de lui baiser la main. En partant elle m'embrassa devant ses gens. Ce baiser, si différent de ceux que je lui avais

dérobés quelquefois sous les feuillages, me fut garant que j'avais repris l'empire de moi-même : je suis presque assuré que si mon cœur avait eu le temps de se raffermir dans le calme, il ne me fallait pas trois mois pour être guéri radicalement.

Ici finissent mes liaisons personnelles avec Mme. d'*Houdetot ;* liaisons dont chacun a pu juger sur les apparences, selon les dispositions de son propre cœur, mais dans lesquelles la passion que m'inspira cette aimable femme, passion la plus vive peut-être qu'aucun homme ait jamais sentie, s'honorera toujours entre le ciel et nous des rares et pénibles sacrifices faits par tous deux au devoir, à l'honneur, à l'amour et à l'amitié. Nous étions trop élevés aux yeux l'un de l'autre pour pouvoir nous avilir aisément. Il faudrait être indigne de toute estime pour se résoudre à en perdre une de si haut prix ; et l'énergie même des sentimens qui pouvaient nous rendre coupables, fut ce qui nous empêcha de le devenir.

C'est ainsi qu'après une si longue amitié pour l'une de ces deux femmes, et un si vif amour pour l'autre, je leur fis séparément mes adieux en un même jour ; à l'une, pour

ne la revoir de ma vie ; à l'autre pour ne la revoir que deux fois dans les occasions que je dirai ci-après.

Après leur départ, je me trouvai dans un grand embarras pour remplir tant de devoirs pressans et contradictoires, suites de mes imprudences ; si j'eusse été dans mon état naturel, après la proposition et le refus de ce voyage de Genève, je n'avais qu'à rester tranquille, et tout était dit. Mais j'en avais sottement fait une affaire qui ne pouvait rester dans l'état où elle était, et je ne pouvais me dispenser de toute ultérieure explication qu'en quittant l'Hermitage, ce que je venais de promettre à Mme. d'*Houdetot* de ne pas faire, au-moins pour le moment présent. De plus, elle avait exigé que j'excusasse auprès de mes soi-disant amis le refus de ce voyage, afin qu'on ne lui imputât pas ce refus. Cependant je n'en pouvais alléguer la véritable cause sans outrager Mme. d'*Epinay*, à qui je devais certainement de la reconnaissance après tout ce qu'elle avait fait pour moi. Tout bien considéré, je me trouvai dans la dure, mais indispensable alternative de manquer à Mme. d'*Epinay*, à Mme. d'*Houdetot* ou à moi-même, et je pris le dernier parti.

Je le pris hautement, pleinement, sans tergiverser, et avec une générosité digne assurément de laver les fautes qui m'avaient réduit à cette extrémité. Ce sacrifice, dont mes ennemis ont su tirer parti, et qu'ils attendaient peut-être, a fait la ruine de ma réputation, et m'a ôté par leurs soins l'estime publique; mais il m'a rendu la mienne, et m'a consolé dans mes malheurs. Ce n'est pas la dernière fois, comme on verra, que j'ai fait de pareils sacrifices, ni la dernière aussi qu'on s'en est prévalu pour m'accabler.

*Grimm* était le seul qui parût n'avoir pris aucune part dans cette affaire; ce fut à lui que je résolus de m'adresser. Je lui écrivis une longue lettre, dans laquelle j'exposai le ridicule de vouloir me faire un devoir de ce voyage de Genève, l'inutilité, l'embarras même dont j'y aurais été à Mme. d'*Epinay*, et les inconvéniens qu'il en aurait résulté pour moi-même. Je ne résistai pas dans cette lettre à la tentation de lui laisser voir que j'étais instruit, et qu'il me paraissait singulier qu'on prétendît que c'était à moi de faire ce voyage, tandis que lui-même s'en dispensait, et qu'on ne fesait pas mention de lui. Cette lettre, où, faute de pouvoir dire nettement mes raisons,

je fus forcé de battre souvent la campagne, m'aurait donné dans le public l'apparence de bien des torts; mais elle était un exemple de retenue et de discrétion pour les gens qui, comme *Grimm*, étaient au fait des choses que j'y taisais, et qui justifiaient pleinement ma conduite. Je n'y craignis pas même de mettre un préjugé de plus contre moi, en prêtant l'avis de *Diderot* à mes autres amis, pour insinuer que Mme. d'*Houdetot* avait pensé de même, comme il était vrai, et taisant que, sur mes raisons, elle avait changé d'avis: je ne pouvais mieux la disculper du soupçon de conniver avec moi, qu'en paraissant sur ce point mécontent d'elle.

Cette lettre finissait par un acte de confiance dont tout autre homme aurait été touché; car en exhortant *Grimm* à peser mes raisons et à me marquer après cela son avis, je lui marquais que cet avis serait suivi, quel qu'il put être; et c'était mon intention, eût-il même opiné pour mon départ; car M. d'*Epinay* s'étant fait le conducteur de sa femme dans ce voyage, le mien prenait alors un coup-d'œil tout différent: au-lieu que c'était moi d'abord qu'on voulut charger de cet

emploi,

emploi, et qu'il ne fut question que de lui qu'après mon refus.

La réponse de *Grimm* se fit attendre ; elle fut singulière, je vais la transcrire ici.

» Le départ de Mme. d'*Epinay* est reculé ;
« son fils est malade, il faut attendre qu'il
« soit rétabli. Je rêverai à votre lettre. Tenez-
« vous tranquille à votre Hermitage. Je vous
« ferai passer mon avis à temps. Comme elle
« ne partira sûrement pas de quelques jours,
« rien ne presse. En attendant, si vous le
« jugez à propos, vous pouvez lui faire vos
« offres, quoique cela me paraisse encore assez
« égal. Car, connaissant votre position aussi
« bien que vous-même, je ne doute point
« qu'elle ne réponde à vos offres comme elle
« doit ; et tout ce que je vois à gagner à cela,
« c'est que vous pourrez dire à ceux qui vous
« pressent que si vous n'avez pas été, ce n'est
« pas faute de vous être offert. Au reste, je ne
« vois pas pourquoi vous voulez absolument
« que le philosophe soit le porte-voix de tout
« le monde ; et, parce que son avis est que
« vous partiez, pourquoi vous imaginez que
« tous vos amis prétendent la même chose.
« Si vous écrivez à Mme. d'*Epinay*, sa

« réponse peut vous servir de réplique à tous « ces amis, puisqu'il vous tient tant au cœur « de leur répliquer. Adieu, je salue Mme. « *le Vasseur* et le *Criminel* (*) ».

Frappé d'étonnement en lisant cette lettre, je cherchais avec inquiétude ce qu'elle pouvait signifier, et je ne trouvais rien. Comment? au-lieu de me répondre avec simplicité sur la mienne, il prend du temps pour y rêver; comme si celui qu'il avait déjà pris ne lui avait pas suffi! Il m'avertit même de la suspension dans laquelle il me veut tenir, comme s'il s'agissait d'un profond problême à résoudre, ou comme s'il importait à ses vues de m'ôter tout moyen de pénétrer son sentiment jusqu'au moment qu'il voudrait me le déclarer. Que signifient donc ces précautions, ces retardemens, ces mystères? Est-ce ainsi qu'on répond à la confiance? cette allure est-elle celle de la droiture et de la bonne foi? Je cherchais en vain quelque inter-

(*) M. *le Vasseur*, que sa femme menait un peu rudement, l'appelait le *lieutenant-criminel*. M. *Grimm* donnait par plaisanterie le même nom à la fille; et pour abréger, il lui plut d'en retrancher le premier mot.

prétation favorable à cette conduite ; je n'en trouvais point. Quel que fût son dessein, s'il m'était contraire, sa position en facilitait l'exécution, sans que par la mienne il me fût possible d'y mettre obstacle. En faveur dans la maison d'un grand prince, répandu dans le monde, donnant le ton à nos communes sociétés, dont il était l'oracle, il pouvait, avec son adresse ordinaire, disposer à son aise toutes ses machines ; et moi, seul dans mon Hermitage, loin de tout, sans avis de personne, sans aucune communication, je n'avais d'autre parti que d'attendre et rester en paix ; seulement j'écrivis à Mme. d'*Epinay*, sur la maladie de son fils, une lettre aussi honnête qu'elle pouvait l'être, mais où je ne donnai pas dans le piège de lui offrir de partir avec elle.

Après des siècles d'attente dans la cruelle incertitude où cet homme barbare m'avait plongé, j'appris au bout de huit ou dix jours que Mme. d'*Epinay* était partie ; je reçus de lui une seconde lettre. Elle n'était que de sept à huit lignes, que je n'achevai pas de lire...... C'était une rupture, mais dans des termes tels que la plus infernale haine les

peut dicter, et qui même devenaient bêtes, à force de vouloir être offensans. Il me défendait sa présence comme il m'aurait défendu ses états. Il ne manquait à sa lettre, pour faire rire, que d'être lue avec plus de sang-froid. Sans la transcrire, sans même en achever la lecture, je la lui renvoyai sur-le-champ avec celle-ci.

» Je me refusais à ma juste défiance; « j'achève trop tard de vous connaître.

« Voilà donc la lettre que vous vous êtes « donné le loisir de méditer; je vous la ren- « voie, elle n'est pas pour moi. Vous pouvez « montrer la mienne à toute la terre, et me « haïr ouvertement; ce sera de votre part une « fausseté de moins ».

Ce que je lui disais, qu'il pouvait montrer ma précédente lettre, se reportait à un article de la sienne sur lequel on pourra juger de la profonde adresse qu'il mit à toute cette affaire.

J'ai dit que pour gens qui n'étaient pas au fait, ma lettre pouvait donner sur moi bien des prises. Il le vit avec joie; mais comment se prévaloir de cet avantage sans se compromettre? En montrant cette lettre,

il s'exposait au reproche d'abuser de la confiance de son ami.

Pour sortir de cet embarras, il imagina de rompre avec moi de la façon la plus piquante qu'il fut possible, et de me faire valoir dans sa lettre la grâce qu'il me fesait de ne pas montrer la mienne. Il était bien sûr que dans l'indignation de ma colère, je me refuserais à sa feinte discrétion, et lui permettrais de montrer ma lettre à tout le monde : c'était précisément ce qu'il voulait, et tout arriva comme il avait arrangé. Il fit courir ma lettre dans tout Paris avec des commentaires de sa façon, qui pourtant, n'eurent pas tout le succès qu'il s'en était promis. On ne trouva pas que la permission de montrer ma lettre, qu'il avait su m'extorquer, l'exemptât du blâme de m'avoir si légèrement pris au mot pour me nuire. On demandait toujours quels torts personnels j'avais avec lui, pour autoriser une si violente haine. Enfin l'on trouvait que, quand j'aurais eu de tels torts qui l'auraient obligé de rompre, l'amitié, même éteinte, avait encore des droits qu'il aurait dû respecter. Mais malheureusement Paris est frivole, ces

remarques du moment s'oublient ; l'absent infortuné se néglige, l'homme qui prospère en impose par sa présence, le jeu de l'intrigue et de la méchanceté se soutient, se renouvelle, et bientôt son effet sans cesse renaissant, efface tout ce qui l'a précédé.

Voilà comment, après m'avoir si longtemps trompé, cet homme enfin quitta pour moi son masque, persuadé que dans l'état où il avait amené les choses, il cessait d'en avoir besoin. Soulagé de la crainte d'être injuste envers ce misérable, je l'abandonnai à son propre cœur, et cessai de penser à lui. Huit jours après avoir reçu cette lettre, je reçus de Mme. d'*Epinay* sa réponse, datée de Genève, à ma précédente. Je compris au ton qu'elle y prenait pour la première fois de sa vie, que l'un et l'autre, comptant sur le succès de leurs mesures, agissaient de concert, et que me regardant comme un homme perdu sans ressource, ils se livraient désormais sans risque au plaisir d'achever de m'écraser.

Mon état en effet était des plus déplorables. Je voyais s'éloigner de moi tous mes amis, sans qu'il me fût possible de savoir ni comment ni pourquoi. *Diderot*, qui se van-

tait de me rester, de me rester seul, et qui depuis trois mois me promettait une visite, ne venait point. L'hiver commençait à se faire sentir, et avec lui les atteintes de mes maux habituels. Mon tempérament, quoique vigoureux, n'avait pu soutenir les combats de tant de passions contraires. J'étais dans un épuisement qui ne me laissait ni force ni courage pour résister à rien; quand mes engagemens, quand les continuelles représentations de *Diderot* et de Mme. d'*Houdetot* m'auraient permis en ce moment de quitter l'Hermitage, je ne savais ni où aller, ni comment me traîner. Je restais immobile et stupide, sans pouvoir agir ni penser. La seule idée d'un pas à faire, d'une lettre à écrire, d'un mot à dire, me fesait frémir. Je ne pouvais cependant laisser la lettre de Mme. d'*Epinay* sans réplique, à moins de m'avouer digne des traitemens dont elle et son ami m'accablaient. Je pris le parti de lui notifier mes sentimens et mes résolutions, ne doutant pas un moment que par humanité, par générosité, par bienséance, par les bons sentimens que j'avais cru voir en elle, malgré les mauvais, elle ne s'empressât d'y souscrire. Voici ma lettre.

*A l'Hermitage, le 23 novembre 1757.*

« Si l'on mourait de douleur, je ne serais
« pas en vie. Mais enfin j'ai pris mon parti.
« L'amitié est éteinte entre nous, Madame;
« mais celle qui n'est plus, garde encore des
« droits que je sais respecter. Je n'ai point
« oublié vos bontés pour moi, et vous
« pouvez compter de ma part sur toute la
« reconnaissance qu'on peut avoir pour
« quelqu'un qu'on ne doit plus aimer. Toute
« autre explication serait inutile: j'ai pour
« moi ma conscience, et vous renvoie à la
« vôtre.

« J'ai voulu quitter l'Hermitage, et je le
« devais. Mais on prétend qu'il faut que j'y
« reste jusqu'au printemps; et puisque mes
« amis le veulent, j'y resterai jusqu'au prin-
« temps, si vous y consentez ».

Cette lettre écrite et partie, je ne pensai plus qu'à me tranquilliser à l'Hermitage, en y soignant ma santé, tâchant de recouvrer des forces et de prendre des mesures pour en sortir au printemps, sans bruit et sans afficher une rupture. Mais ce n'était pas là le compte de M. *Grimm* et de Mme. d'*E*-

*pinay*, comme on verra dans un moment.

Quelques jours après, j'eus enfin le plaisir de recevoir de *Diderot* cette visite si souvent promise et manquée. Elle ne pouvait venir plus à propos ; c'était mon plus ancien ami, c'était presque le seul qui me restât : on peut juger du plaisir que j'eus à le voir dans ces circonstances. J'avais le cœur plein, je l'épanchai dans le sien. Je l'éclairai sur beaucoup de faits qu'on lui avait tus, déguisés ou supposés. Je lui appris de tout ce qui s'était passé ce qu'il m'était permis de lui dire. Je n'affectai point de lui taire ce qu'il ne savait que trop, qu'un amour aussi malheureux qu'insensé avait été l'instrument de ma perte ; mais je ne convins jamais que madame d'*Houdetot* en fût instruite ou du moins que je le lui eusse déclaré. Je lui parlai des indignes manœuvres de Mme. d'*Epinay* pour surprendre les lettres tres-innocentes que sa belle-sœur m'écrivait. Je voulus qu'il apprît ces détails de la bouche même des personnes qu'elle avait tenté de séduire. *Thérèse* les lui fit exactement: mais que devins-je, quand ce fut le tour de la mère, et que je l'entendis déclarer et sou-

tenir que rien de cela n'était à sa connaissance ? Ce furent ses termes, et jamais elle ne s'en départit. Il n'y avait pas quatre jours qu'elle m'en avait répété le récit à moi-même, et elle me dément en face de mon ami! Ce trait me parut décisif, et je sentis alors vivement mon imprudence d'avoir gardé si longtemps une pareille femme auprès de moi. Je ne m'étendis point en invectives contre elle; à peine daignai-je lui dire quelques mots de mépris. Je sentis ce que je devais à la fille, dont l'inébranlable droiture contrastait avec l'indigne lâcheté de la mère. Mais dès-lors mon parti fut pris sur le compte de la vieille, et je n'attendis que le moment de l'exécuter.

Ce moment vint plutôt que je ne l'avais attendu. Le 10 décembre, je reçus de Mme. d'*Epinay* réponse à ma précédente lettre. En voici le contenu.

*A Genève, le premier décembre* 1757.

« Après vous avoir donné, pendant plu-
« sieurs années, toutes les marques possibles
« d'amitié et d'intérêt, il ne me reste qu'à
« vous plaindre. Vous êtes bien malheureux.

« Je désire que votre conscience soit aussi « tranquille que la mienne. Cela pourrait « être nécessaire au repos de votre vie.

« Puisque vous vouliez quitter l'Hermi- « tage, et que vous le deviez, je suis étonnée « que vos amis vous aient retenu. Pour moi « je ne consulte point les miens sur mes « devoirs, et je n'ai plus rien à vous dire « sur les vôtres. »

Un congé si imprévu, mais si nettement prononcé, ne me laissa pas un instant à balancer. Il fallait sortir sur-le-champ, quelque temps qu'il fît, en quelque état que je fusse, dussé-je coucher dans les bois et sur la neige dont la terre était alors couverte, et quoi que pût dire et faire Mme. d'*Houdetot*; car je voulais bien lui complaire en tout, mais non pas jusqu'à l'infamie.

Je me trouvai dans le plus terrible embarras où j'aye été de mes jours; mais ma résolution était prise; je jurai, quoi qu'il arrivât, de ne pas coucher à l'Hermitage le huitième jour. Je me mis en devoir de sortir mes effets, déterminé à les laisser en plein champ plutôt que de ne pas donner les clefs dans la huitaine; car je voulais sur-tout que tout fût fait avant qu'on pût écrire à Genève et rece-

voir réponse. J'étais d'un courage que je ne m'étais jamais senti : toutes mes forces étaient revenues. L'honneur et l'indignation m'en rendirent sur lesquelles Mme. d'*Epinay* n'avait pas compté. La fortune aida mon audace. M. *Mathas*, procureur-fiscal de M. le prince de *Condé*, entendit parler de mon embarras. Il me fit offrir une petite maison qu'il avait à son jardin de Mont-Louis à Montmorenci. J'acceptai avec empressement et reconnaissance. Le marché fut bientôt fait ; je fis en hâte acheter quelques meubles, avec ceux que j'avais déjà, pour nous coucher, *Thérèse* et moi. Je fis charier mes effets à grand'peine et à grands frais : malgré la glace et la neige, mon déménagement fut fait en deux jours, et le 15 décembre je rendis les clefs de l'Hermitage, après avoir payé les gages du jardinier, ne pouvant payer mon loyer.

Quant à Mme. *le Vasseur*, je lui déclarai qu'il fallait nous séparer : sa fille voulut m'ébranler ; je fus inflexible. Je la fis partir pour Paris dans la voiture du messager, avec tous les effets et meubles que sa fille et elle avaient en commun. Je lui donnai quelque argent, et je m'engageai à lui payer son loyer

chez ses enfans ou ailleurs, à pourvoir à sa subsistance autant qu'il me seroit possible, et à ne jamais la laisser manquer de pain, tant que j'en aurais moi-même.

Enfin, le surlendemain de mon arrivée à Mont-Louis, j'écrivis à Mme. d'*Epinay* la lettre suivante.

*A Montmorenci, le 17 décembre 1757.*

« Rien n'est si simple et si nécessaire, « Madame, que de déloger de votre maison « quand vous n'approuvez pas que j'y reste. « Sur votre refus de consentir que je passasse à « l'Hermitage le reste de l'hiver, je l'ai donc « quitté le 15 décembre. Ma destinée était d'y « entrer malgré moi et d'en sortir de même. « Je vous remercie du séjour que vous m'avez « engagé d'y faire, et je vous en remercîrais « davantage si je l'avais payé moins cher. « Au reste, vous avez raison de me croire « malheureux; personne au monde ne sait « mieux que vous combien je dois l'être. Si « c'est un malheur de se tromper sur le choix « de ses amis, c'en est un autre non moins « cruel de revenir d'une erreur si douce ».

Tel est le narré fidèle de ma demeure à

l'Hermitage, et des raisons qui m'en ont fait sortir. Je n'ai pu couper ce récit, et il importait de le suivre avec la plus grande exactitude, cette époque de ma vie ayant eu sur la suite une influence qui s'étendra jusqu'à mon dernier jour.

*Fin du neuvième Livre, et du Tome troisième.*

